

Un franc le volume

NOUVELLE COLLECTION MICHEL LÉVY

1 FR. 25 C. PAR LA POSTE

ÉMILE CHEVALIER

DRAMES DE L'AMÉRIQUE DU NORD

LES DERNIERS IROQUOIS

NOUVELLE

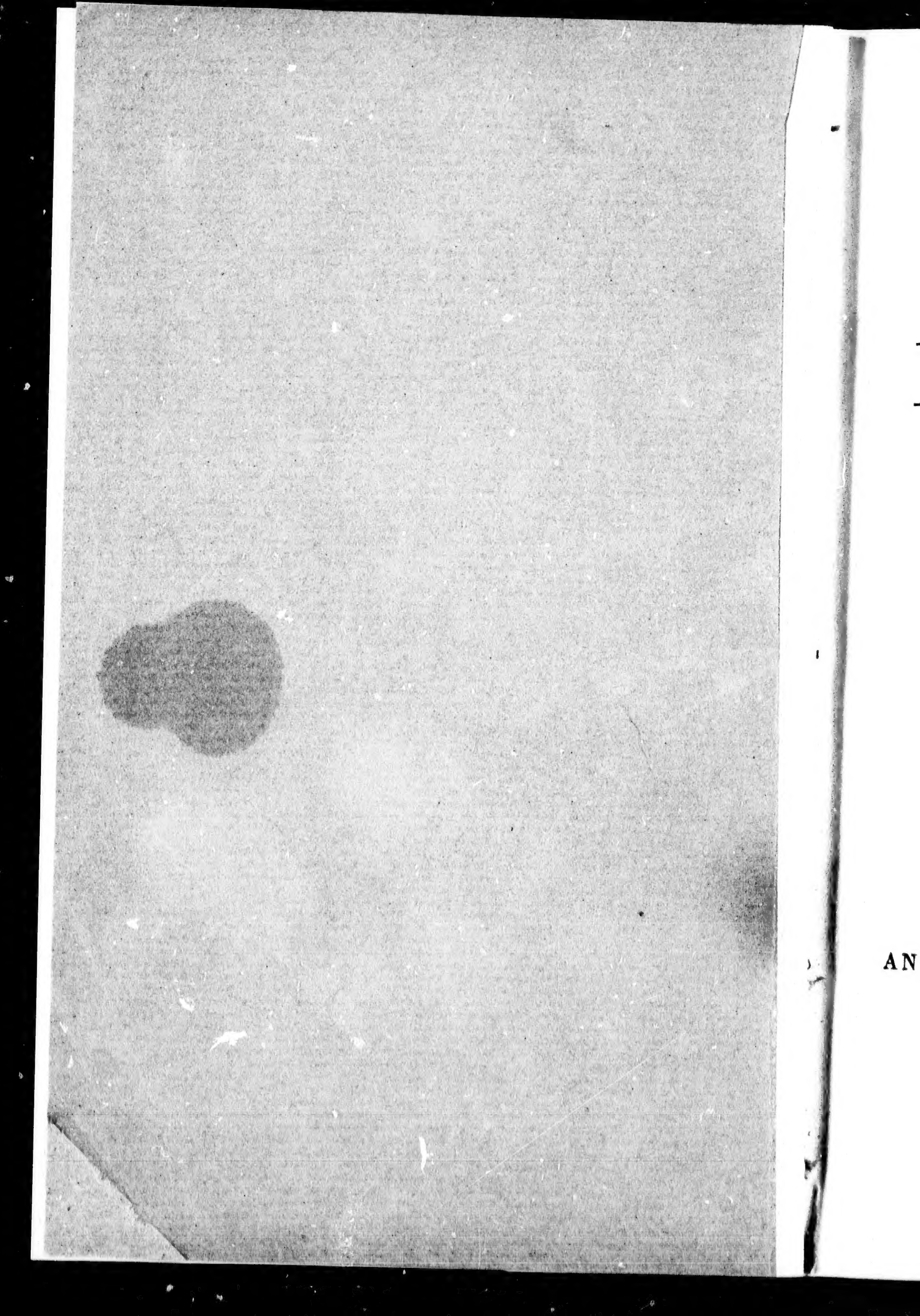


CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE



ANC

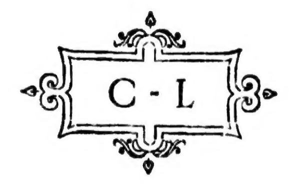
DRAMES DE L'AMÉRIQUE DU NORD

LES DERNIERS IROQUOIS

PAR

ÉMILE CHEVALIER

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1876

A M. PHILARÈTE CHASLES

Témoignage de haute admiration pour ses magnifiques et profondes études sur les hommes et les choses de l'Amérique septentrionale.

H. ÉMILE CHEVALIER.

Château de Maulnes, septembre 1862.

COLLECTION MICHEL LÉVY

LES

DERNIERS IROQUOIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

OUVRAGES

D'ÉMILE CHEVALIER

Publiés dans la collection Michel Lévy

LES DERNIERS IROQUOIS. . . . . 1 vol.
LA FILLE DES INDIENS ROUGES. . . . . 1 —
LA HURONNE. 1 —
LES NEZ-PERCÉS. . . . . 1 —
PEAUX-ROUGES ET PEAUX-BLANCHES. . . . . 1 —
LES PIEDS-NOIRS. . . . . 1 —
POIGNET-D'ACIER. . . . . 1 —
LA TÊTE-PLATE. . . . . 1 —

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

LES

DERNIERS IROQUOIS

CHAPITRE PREMIER

LA VEUVE INDIENNE ET SES MARIS

La nuit est noire, profonde : rares sont les étoiles qui, comme des diamants fixés à un dais de velours bleu foncé, scintillent çà et là dans l'immensité des cieux. Pas un rayon de lune pour éclairer l'espace.

Cependant des bruits étranges, des chants bizarres s'élèvent du mont Baker, limite septentrionale de la chaîne des Cascades, dans la Nouvelle-Calédonie.

Cette chaîne, composée de collines reliées par les pics

Baker, Rainier (1) Sainte-Hélène, Hood, Jefferson et Jackson, ourle le littoral du Pacifique, à quelque vingt lieues des côtes, et se déploie presque parallèlement à elles, comme un arc, dont les monts Saint-Hélène et Jefferson formeraient les sommets, le mont Hood le point d'appui pour ajuster la flèche.

Situées au 122° de longitude, les Cascades s'étendent du 49° latitude N. au 43° S. Le Rio-Columbia les coupe en deux parties à peu près égales. On peut leur assigner comme bornes, en haut, la baie Bellingham, dans le golfe de Géorgie, vis à vis de l'île Vancouver, et en bas la rivière Smiths, qui se verse dans l'Océan. Ces bornes ne sont toutefois pas définitives, car après avoir semblé se perdre dans les vallées spacieuses, les Cascades reparaissent plus robustes, plus sourcilleuses que jamais et projettent d'un côté leur tête chenue jusque sous le pôle, tandis que, par le mont Shasté, elles descendent jusqu'en Californie, baigner leurs pieds aux ondes du Sacramento.

Plusieurs des pics qui, de même que des sentinelles géantes, les dominent de distance en distance, sont volcaniques et sujets à des éruptions fréquentes : de ce nombre, le Baker, haut de 10,700 pieds anglais.

Tout d'un coup, les sons qui montaient à sa base ces-

(1) C'est l'orthographe exacte du nom que, par erreur, j'ai quelquefois appelé *Ramer* dans mes précédents ouvrages.

sèrent. Il se fit un silence solennel, à peine troublé par le frémissement des feuillages au souffle de la brise.

On eût dit que la sollitude était complète, dans ces régions incultes et lointaines.

Mais, soudain, une flamme claire, pétillante, jaillit à travers les ténèbres : elle embrasse un étroit horizon. Au même instant, les chants recommencent, et, dans le cercle de feu, on voit, comme sur le rideau d'une lanterne magique, s'agiter des personnages aux proportions effrayantes.

Le regard est attiré et repoussé tout à la fois.

Assiste-t-on à une scène de ce monde ou à quelque mystérieuse fantasmagorie telle qu'il ne s'en montre que dans les hallucinations d'un esprit en délire ?

Quoi qu'il en soit, le chant hausse. C'est une sorte d'antienne cadencée, soutenue par l'accompagnement monotone de plusieurs tambourins.

Dans cette musique grave et douce, bien qu'inharmonique, au milieu de cette nuit sombre, sans écho, il y a quelque chose d'indicible qui attriste le cœur et le refroidit.

Si nous étions en Europe, au Moyen Age, je croirais à une lugubre cérémonie religieuse accomplie par des fanatiques. Mais, au fond de l'Amérique septentrionale !...

Examinons d'ailleurs : simple torche en paraissant, la flamme s'est développée ; elle a grandi ; elle s'est élargie;

elle a gagné en intensité, et la voici qui s'évanouit : on ne distingue plus que des lueurs rouges, enfouies sous des tourbillons de fumée blanchâtre ; des craquements se font entendre ; une pénétrante senteur de résine sature l'air ; et, subitement, un éclair sillonne les vapeurs, comme la foudre sillonne les nuées, des torrents de lumière se précipitent de toutes parts.

Le tableau se présente à nous mieux accentué qu'en plein jour.

Au premier plan, vers le faîte d'une éminence, un bûcher; sur ce bûcher deux corps humains ; tout à l'entour une bande d'Indiens, sans armes et sans autres habillements que la *kalaquarté*, ou jupon court en filaments d'écorce de cèdre ; à droite, attaché à un pin, un autre Indien vêtu en trappeur du Nord-Ouest ; sur la gauche une petite troupe de chevaux broutant le gazon, et, par derrière, le Baker dont les flancs abrupts se confondent avec l'obscurité, après avoir dessiné un instant, sous les réverbérations du brasier, leurs crêtes rugueuses, hérissées de pins séculaires.

La plupart des sauvages dansaient, en nasillant leur psalmodie, devant le bûcher ; quelques-uns gesticulaient et se livraient à des contorsions fantastiques ; ceux-ci frappaient avec de petits bâtons sur des *co-lu-de-sos*, instruments assez semblables à nos tambours de basque, et ceux-là attisaient le feu.

Déjà, de ses langues dévorantes, il ronge le bû-

cher entier, quand une des formes humaines, étendues à son sommet, se lève brusquement en poussant un cri de douleur.

Un moment elle reste debout, ceinte par les flammes comme par une radieuse auréole. Une peau de buffle, dont elle était enveloppée, tombe à ses pieds, et, alors, on découvre que cette peau cachait une femme, jeune, belle, pleine de séductions.

Nulle couverte, nulle tunique de chasse ne derobe ses merveilleux attraits. A l'exception de la kalaquarté, elle est dans l'état de nature, et l'on se sent saisi d'admiration à l'aspect de tant de charmes réunis sur une même personne.

Cependant, comme ceux qui l'environnent, le sang de la race rouge coule dans ses veines. Mais, ainsi que l captif, elle n'appartient pas à la même tribu, car ses tra nobles et réguliers ne sont pas déformés comme les le par ce morceau de bois ou d'os, logé entre la lèvre inférieure et les gencives, qui leur vaut le nom de *Grosses-Babines*.

Sans la brune couleur de sa carnation et sans la légère saillie de ses pommettes, on la prendrait aisément pour une des suaves créations de l'Albane, tant son buste est délicatement modelé.

Elle a une chevelure abondante, dont les boucles soyeuses, aussi noires que l'ébène, aussi brillantes que les reflets du raisin mûr, tombent en grappes pressées sur un col

ciselé au tour. Dans le cadre de cette chevelure, ressortent les linéaments d'un visage où la fierté habituelle de l'expression le dispute à une mélancolie passagère. Si les lignes de sa figure manquent jusqu'à un certain point de symétrie; si elles sont un peu dures, il s'échappe de ses grands yeux bruns un rayon de sensibilité qui va droit au cœur.

La richesse de sa taille porte le trouble dans les sens. Elle rappelle les meilleurs modèles de l'antiquité. Une Européenne envierait ses mains menues et longues; leurs attaches sont souples, ainsi que celles de sa jambe, fine, nerveuse, qui annonce l'agilité jointe à la vigueur.

Au cri de souffrance lâché par cette superbe créature, répondit un cri d'angoisse.

Il fut proféré par l'Indien lié à l'arbre dont nous avons parlé.

Le malheureux fit une puissante mais vaine tentative pour briser ses entraves.

La femme et lui s'échangèrent un profond regard, — regard d'anxiété, de consolation, d'espérance et d'amour, — puis, elle se jeta à bas du bûcher.

Alors, elle opéra un mouvement pour voler vers lui. Mais, des mains rudes, lourdes comme le métal, s'abattirent sur ses épaules et la retournèrent brusquement vers le feu.

— Que ma sœur remplisse son devoir comme il convient

à l'épouse d'un grand chef, dit un des sauvages en faisant un signe à ses compagnons.

Les voix de ceux-ci montèrent sur un diapason plus aigu.

Ramenée au brasier, qui épanchait déjà une chaleur intolérable, la jeune femme adressa encore un coup d'œil à son compagnon d'infortunes pour l'engager à la résignation, et, s'armant de courage, elle avança ses bras nus à travers les flammes, afin de maintenir, dans une attitude allongée, le corps resté sur les troncs de pins brûlants.

Ce corps était celui d'un homme mort. L'action du feu en contractait les nerfs, qui se recoquillaient et ramassaient les membres en boule.

En grésillant, il dégageait une odeur infecte, laquelle, ajoutée aux torrents de fumée et à l'ardeur de la combustion, faillit suffoquer l'Indienne. Elle fléchit sur ses genoux, chancela et retira vivement ses mains.

Aussitôt le Peau-Rouge, qui se tenait derrière elle, la frappa d'un bâton garni d'épines :

— Ma sœur est faible ; mais ma sœur honorera jusqu'à la fin son illustre époux, dit-il en ricanant.

La victime de cette brutalité exhala un soupir, qui se perdit dans le sinistre concert que les Grosses-Babines exécutaient autour d'elle.

Cependant, le captif exaspéré redoublait d'efforts pour rompre ses liens. Des hurlements rauques sortaient de sa

poitrine. Ses traits altérés, ses veines gonflées, la sueur qui ruisselait sur ses épaules, attestaient la violence de son émotion. Peut-être serait-il parvenu à se délivrer, mais un des assistants lui asséna sur le crâne un coup de tomahawk ; un flot de sang jaillit ; il fut pris d'un frémissement général, qui dura quelques secondes ; ses muscles se détendirent, sa tête pencha sur le côté. et il demeura immobile, comme privé de vie.

Pendant ce temps, la pauvre femme, ranimée par une cruelle fustigation, avait été reconduite au bûcher, où, malgré ses plaintes déchirantes, malgré ses résistances, quatre bourreaux l'obligeaient à poursuivre sa terrible opération. Et pendant ce temps aussi les Grosses-Babines continuaient leur scène infernale. De leurs poitrines bondissaient non plus des chants, mais des beuglements assourdissants ; de leurs tambourins frappés à tour de bras, ils tiraient des notes inimaginables, qui retentissaient à plusieurs milles à la ronde ; et au milieu de ce hourvari ils se démenaient comme une légion de démons.

C'était un spectacle hideux, capable de glacer de terreur les plus hardis.

Il se prolongea au-delà d'une heure ; et, durant ce long intervalle, l'Indienne fut contrainte de veiller à ce que le cadavre conservât une position convenable.

La crémation finie, notre misérable héroïne avait les doigts calcinés jusqu'aux os, le visage et les mains labourés par des cicatrices profondes.

Son martyre n'était pourtant pas terminé.

De sa main mutilée, il lui fallut recueillir, parmi les charbons incandescents, les cendres du défunt, et les serrer dans un sac de peau de vison, orné de broderies, qu'on avait préparé à cet effet.

Cette nouvelle tâche remplie et le sac suspendu à son cou par une lanière de cuir, la squaw, épuisée, s'évanouit. Ce que voyant les Grosses-Babines, ils suspendirent leur brouhaha; plusieurs creusèrent un grand trou, y enterrèrent soigneusement les restes du bûcher, et un de leurs sorciers s'occupa à rappeler l'Indienne au sentiment.

Ni-a-pa-ah, l'Onde-Pure, tel était le nom de cette Indienne. Elle avait reçu le jour sur les bords du Saint-Laurent, à Caughnawagha, petit village situé à trois lieues environ de Montréal, dans le Bas-Canada.

C'est là que se sont réfugiés les derniers débris de la nation iroquoise, jadis une des plus nombreuses et des plus vaillantes qui existassent sur le continent américain.

Le sang de Ni-a-pa-ah était pur de tout mélange. Par sa mère, la fameuse Vipère-Grise, elle descendait de la Chaudière-Noire, ce chef sanguinaire qui, vers la fin du XVIIe siècle, dévasta si impitoyablement nos colonies de la Nouvelle-France.

Un an avant le drame que nous venons d'esquisser, Ni-a-pa-ah avait épousé Nar-go-tou-ké, la Poudre, brave sagamo iroquois, non moins illustre qu'elle par ses aïeux. Cette union était heureuse, et tout semblait faire

prévoir que la félicité lui tresserait longtemps des couronnes parfumées, car les deux conjoints s'aimaient tendrement, lorsque leur quiétude fut à jamais troublée par un coup du sort.

Nar-go-tou-ké était ambitieux. Élevé près d'une grande ville, il avait reçu quelque instruction, et, quoique l'ennemi des blancs, il ne répugnait point aux plaisirs que procure la civilisation.

Une fois marié, son penchant pour ces plaisirs augmenta. Mais il était pauvre, comme la plupart de ses compatriotes, plus riches en traditions glorieuses qu'en biens personnels. Pour lui, c'eût été s'abaisser que de demander la fortune aux moyens que nous employons ordinairement.

Après avoir médité, il résolut de s'enfoncer dans le désert et d'y entreprendre, pour son compte, la traite des pelleteries.

Nar-go-tou-ké communiqua ce dessein à sa jeune femme. Ni-a-pa-ah ne voyait que par les yeux de son mari. Elle l'encouragea même dans ses projets, car elle désirait vivement visiter le pays de leurs ancêtres, les Grands-Lacs, célèbres par les nombreux exploits guerriers des Iroquois.

Ils partirent donc, malgré les prédictions redoutables de la Vipère-Grise, qui leur déclara que le malheur les attendait au-delà des sources de Laduanna (1).

(1) C'est ainsi que les Iroquois appellent le Saint-Laurent.

Pour ne pas être en butte aux agressions de la Compagnie de la baie d'Hudson, qui possédait le monopole *exclusif* de la traite et des chasses, depuis le lac Supérieur jusqu'au-delà du Rio-Columba, et de la baie York jusqu'au Pacifique, Nar-go-tou-ké décida d'aller s'établir sur la rivière Tacoutche ou Fraser, aujourd'hui si renommée pour ses mines d'or.

La rivière Tacoutche se déploie entre les 49° et 50° de latitude nord.

Elle pouvait, à cette époque, passer pour la limite des territoires sur lesquels la Compagnie de la baie d'Hudson exerçait un empire absolu, puisque cette compagnie avait droit de vie et de mort sur tous les habitants.

Une factorerie, le fort Langley, établi sur le bord méridional, à huit ou dix milles de l'embouchure du cours d'eau, lui appartenait.

C'était un comptoir important pour traiter avec les insulaires de Quadra ou Vancouver et les tribus indigènes cantonnées dans l'intérieur des terres, à l'est des montagnes Rocheuses.

Après un long et périlleux voyage, qui dura plus de neuf mois, Nar-go-tou-ké et sa femme arrivèrent au fort Langley. L'intention du chef iroquois était de se fixer sur la rive septentrionale de la Tacoutche, afin de ne pas s'exposer à la malveillance des agents de la Compagnie, et d'avoir près de son campement un débouché pour les pelleteries qu'il amasserait.

Au poste (1) Langley, il fut parfaitement accueilli par le chef facteur, sir Villiam King, qui non-seulement l'engagea fort à planter sa tente de l'autre côté de la rivière, mais promit de lui acheter ses peaux et de lui fournir les provisions dont il aurait besoin. Il ajouta même qu'il l'aiderait de toute son autorité, si les trappeurs blancs ou les sauvages de la Nouvelle-Calédonie cherchaient à l'inquiéter.

Venues d'un des agents de la Compagnie de la baie d'Hudson, généralement trop jaloux de leurs priviléges pour en abandonner la moindre part sans gros bénéfices, ces promesses étaient brillantes et généreuses à l'excès. Elles devaient avoir un motif caché. Nar-go-tou-ké s'en douta sans le deviner.

Mais il n'échappa point à Ni-a-pa-ah. Elle était femme et découvrit tout de suite la profonde impression que ses charmes avaient produite sur le chef facteur.

Craignant, avec une juste raison, les conséquences de cette impression, elle essaya d'entraîner son mari dans une autre contrée. Malheureusement, Nar-go-tou-ké fut aveugle ou se crut assez fort pour lutter contre le commandant du poste.

Il dressa donc son wigwam sur la rive septentrionale du Fraser, en face du fort Langley.

Pendant quelques semaines, les relations entre les gens

(1) Les établissements pour la traite sont nommés *fort, factorerie* ou *poste*. Voir la *Huronne*.

de la factorerie et les nouveaux venus furent pacifiques et amicales en apparence. Mais bientôt le chef blanc fit à Ni-a-pa-ah des propositions insultantes qui furent repoussées comme elles le méritaient. La passion de celui-ci s'accrut de tous les dédains qu'il reçut. Voulant la satisfaire quoi qu'il en coûtât, il s'introduisit dans la tente de Nar-go-tou-ké, en son absence, et essaya de faire subir à sa femme le dernier des outrages.

Ni-a-pa-ah se défendit avec une énergie qui trompa l'attente du scélérat.

Il la quitta, la rage dans le cœur, et en jurant de se venger.

Cela ne lui était pas difficile; mais les vices ont peur de la lumière, et notre homme n'osa pas se confier à ses subordonnés pour le crime qu'il méditait.

Il s'adressa à Li-li-pu-i, le Renard-Argenté, chef d'un parti d'Indiens Grosses-Babines.

Li-li-pu-i ne demandait pas mieux que d'enlever la belle Ni-a-pa-ah. Il la connaissait, s'en était épris et la convoitait, depuis le moment où il l'avait vue pour la première fois. Mais, allié à la Compagnie de la baie d'Hudson, il n'avait pas voulu s'attirer la colère des Anglais, en s'emparant des deux Iroquois qui paraissaient être sous leur protection spéciale.

Sir William King ignorait cet intéressant détail. Il chargea Li-li-pu-i du rapt, et promit que, s'il réussissait, il lui donnerait une livre de poudre et une bouteille d'eau-de-feu.

Le sagamo accepta. Nar-go-tou-ké et sa femme, surpris au sein de leur sommeil, furent garrottés et entraînés vers les loges des Grosses-Babines, sur les premières rampes du mont Baker.

Li-li-pu-i s'était engagé à faire périr Nar-go-tou-ké et à conduire Ni-a-pa-ah au chef facteur, dans une hutte de chasse que ce dernier possédait à vingt milles environ du fort Langley, près de l'*ienhus* (1) de ses alliés.

Toutefois, en route, Li-li-pu-i changea d'idée. Les attraits de l'Iroquoise lui tournèrent la tête. Au lieu de la mener à son rival, il prit la détermination de l'épouser.

Cette détermination fut aussitôt mise à exécution.

Avec la pointe de son couteau, Li-li-pu-i marqua Ni-a-pa-ah sur l'épaule, d'une figure de fer de flèche émoussé, signe de la servitude dans la Nouvelle-Calédonie tout aussi bien que dans la Colombie, et la petite fille de la Chaudière-Noire devint dès lors la femme esclave d'un Grosse-Babine.

Je laisse à penser quel fut le désespoir de Nar-go-tou-ké, témoin impuissant de la cérémonie. Sa douleur ne saurait être comparée qu'à celle de la désolée Ni-a-pa-ah. Mais la noble Iroquoise était bien résolue à se tuer plutôt que de se laisser souiller par son odieux ravisseur.

Un accident survenu à Li-li-pu-i, le soir même de son mariage, prévint cette funeste résolution.

(1) Village. Voir la *Tête-Plate*, les *Nez-Percés*.

Comme ils approchaient du village des Indiens, le cheval du chef s'emporta, et, après une course effrénée dans la montagne, il s'abattit sur son maître.

Quand on releva Li-li-pu-i, il avait cessé de vivre.

Suivant les usages des Grosses-Babines, le corps devait être brûlé sur un bûcher au milieu de la nuit suivante, et sa veuve devait prendre à l'incinération une part aussi active que dangereuse.

On sait comment Ni-a-pa-ah s'acquitta de cette horrible tâche.

Lorsqu'elle eut recouvré ses sens, elle était enfermée et gardée à vue dans la cabane d'un de ses ennemis. A son cou pendait le sac qui contenait les cendres de Li-li-pu-i. Ce sac, si elle fût restée parmi les Grosses-Babines, elle eût, d'après la coutume, été condamnée à le porter ainsi pendant trois ans, avec défense de se laver ou d'apporter aucun soin à sa toilette. Le terme du deuil expiré, les parents du défunt se seraient livrés à de grandes réjouissances, et, après avoir déposé dans un coffret d'écorce de cèdre et fixé à une longue perche les restes du trépassé, dépouillant Ni-a-pa-ah de ses vêtements, ils l'auraient enduite de colle de poisson liquide et roulée sur un tas de duvet de cygne; le tout accompagné de danses, festins et tabagies. Enfin, la pauvre femme, ramenée en grande pompe chez elle, aurait joui de la permission de se remarier, si toutefois, comme le dit un voyageur, « elle se fût senti assez de cou-

rage pour s'aventurer à courir de nouveau le risque de brûler vive ou d'endurer tous ces tourments. »

Mais Ni-a-pa-ah eut le bonheur d'échapper à ce surcroît d'afflictions.

Nar-go-tou-ké n'avait été qu'étourdi par le coup de tomahawk. Resté esclave chez les Grosses-Babines, il parvint à leur arracher sa femme lorsqu'elle fut guérie de ses plaies, quoique hideusement défigurée et incapable de se servir désormais de ses mains.

Ils prirent la fuite, retraversèrent les steppes immenses qu'ils avaient franchis naguère bercés par des illusions si enivrantes, et rentrèrent à Caughnawagha, au commencement de 1817.

— Ah! dit la Vipère-Grise, en remarquant le triste état de sa fille, Athahuata (1) m'avait prévenue que cette expédition serait fatale à ma famille; Athahuata ne trompe pas ceux qui ont foi en lui. Pourquoi mon fils ne m'a-t-il pas écoutée?

Sans lui répondre, Nar-go-tou-ké abaissa un regard sombre et douloureux sur Ni-a-pa-ah; puis, relevant les yeux et étendant la main dans la direction de Montréal, qu'on apercevait dans le lointain, il s'écria :

— Là sont les destructeurs de ma race; là sont ceux qui ont fait pleurer celle qui est la joie et les délices de mon existence; là, Nar-go-tou-ké détruira ses ennemis; il

(1) Divinité des sorciers iroquois.

fera pleurer à leurs femmes tous les pleurs de leurs yeux.

— Que mon fils prenne garde, qu'il prenne bien garde ! dit la Vipère-Grise d'un accent prophétique. Athaënsic (1) est irrité contre lui. Les Habits-Rouges (2) lui seront fatals : ils tueront jusqu'au dernier des Iroquois !

(1) Divinité du mal.

(2) Les Indiens nomment les Anglais *Habits-Rouges* ou *Kingsors* corruption de King Georges (Roi Georges).

Trois
l'illustr
sol sur
Qui eût
ces terr
landes
connue
rayons
leur sei
eût osé
plus tar
de la me
aventur

CHAPITRE II

MONTRÉAL

Trois cent vingt-sept ans se sont écoulés depuis que l'illustre Jacques Cartier foula, pour la première fois, le sol sur lequel s'élève aujourd'hui la ville de Montréal. Qui eût osé prédire alors au pilote malouin que, bientôt, ces terres incultes, occupées par des bois inextricables, des landes marécageuses et par la chétive bourgade indienne connue sous le nom de *Hochelaga*, fructifieraient aux rayons vivificateurs de l'industrie et verraient surgir de leur sein une des opulentes cités du Nouveau-Monde? Qui eût osé le prédire à M. de Maisonneuve, quand, un siècle plus tard à peine, il vint asseoir dans ces plaines les bases de la métropole actuelle du Canada? Aux deux intrépides aventuriers ne pourrions-nous appliquer le cri d'enthou-

siasme échappé à M. F.-X. Garneau en parlant du premier?

« S'il était permis, aujourd'hui, à Jacques Cartier de sortir du tombeau pour contempler le vaste pays qu'il a livré, couvert de forêts et de hordes barbares, à l'entreprise et à la civilisation européenne, quel spectacle plus digne pourrait exciter dans son cœur l'orgueil d'un fondateur d'empire, le noble orgueil de ces hommes privilégiés dont le nom grandit chaque jour avec les conséquences de leurs grandes actions. L'Amérique a cela de particulier qu'elle a été trouvée et qu'elle s'est faite ce qu'elle est, moins par les armes que par les travaux les plus productifs, et que c'est en séchant les larmes des malheureux que la persécution ou la misère chassait d'Europe, qu'elle assurait son bonheur et sa prospérité (1). »

Au mois de septembre 1535, Cartier, qui avait précédemment reconnu les bords du Saint-Laurent jusqu'au confluent de la rivière Saint-Charles avec ce fleuve, désire poursuivre ses explorations. Il remet à la voile, et, après une navigation de treize jours sur le grand fleuve, il débarque à Hochelaga, village algonquin situé à soixante lieues plus haut.

« Hochelaga, dit M. Garneau, se composait d'une cinquantaine de maisons en bois, de cinquante pas de long

(1) Garneau, *Histoire du Canada*, t. I, p. 21.

sur douze ou quinze de large, couvertes d'écorces cousues ensemble avec beaucoup de soin. Chaque maison contenait plusieurs chambres distribuées autour d'une grande salle carrée où la famille se tenait habituellement et faisait son ordinaire. Le village lui-même était entouré d'une triple enceinte circulaire palissadée, percée d'une seule porte fermant à barre. Des galeries régnaient en plusieurs endroits en haut de cette enceinte, et au-dessus de la porte, avec des échelles pour y monter et des amas de pierres déposés au pied pour la défense. Dans le milieu de la bourgade se trouvait une grande place (1). »

Voilà le berceau de Montréal.

Les années fuient sur le cadran des âges. Insensiblement, et malgré l'incurie si déplorable du gouvernement français, le Canada se peuple. Champlain commence la ville de Québec : des établissements se forment à Sillery, à Trois-Rivières (2) ; des missionnaires catholiques, la croix d'une main, la houe ou l'arquebuse de l'autre, se répandent partout, convertissant les Indiens, défrichant les terres, érigeant des fermes et des maisons d'éducation.

Mais c'est en 1640 seulement que la richesse du site de Hochelaga attire l'attention. Ce site est une île longue de neuf lieues sur deux et demie de large environ. Une compagnie de négociants français se la fait concéder et y

(1) Garneau, *Histoire du Canada*, t. I, p. 23.
(2) Voir la *Huronne*.

envoie un de ses membres, Paul de Chomedy, sieur de Maisonneuve, gentilhomme champenois, avec ordre d'y implanter une colonie.

« Il partit pour le Canada le cœur plein de joie. En arrivant, le gouverneur voulut en vain le fixer dans l'île d'Orléans (1), pour ne pas être exposé aux attaques des Iroquois ; il ne voulut pas se laisser intimider par les dangers et alla, en 1647, jeter les fondements de la ville de Montréal. Il éleva une bourgade palissadée à l'abri des attaques des Indiens, qu'il nomma Ville-Marie, et se mit à réunir des sauvages chrétiens ou qui voulaient le devenir, autour de lui, pour les civiliser et leur enseigner l'art de cultiver la terre. Ainsi Montréal devint à la fois une école de civilisation, de morale et d'industrie, destination noble qui fut inaugurée avec toute la pompe de l'Église. »

La colonie de Ville-Marie (2) s'accrut lentement d'abord ; ses premiers pas furent incertains, arrêtés par mille obstacles. En 1664, elle ne comptait que 584 familles. Néanmoins on pouvait prévoir la rapidité de son extension future, car déjà son enceinte dépassait celle de Québec, ville qui, quoique fondée trente-quatre ans plus tôt, n'avait à la même époque que 555 habitants.

De ce moment jusqu'à nos jours, la population de Montréal suivit incessamment une marche ascendante.

(1) Située à une demi-lieue au-dessous de Québec.

(2) Le clergé catholique s'entête à n'appeler Montréal que par ce nom.

Aujourd'hui le chiffre de cette population peut être porté à 100,000 âmes, tandis que Québec, que beaucoup de nos géographes s'obstinent à citer uniquement comme la seule ville importante du Canada, n'en a guère plus de 50,000.

Nous ne saurions mieux comparer l'île de Montréal qu'à un bicorne dont la ville figurerait l'aigrette. Au nord, elle est arrosée par la rivière des Prairies, branche de l'Outaouais (ou Ottawa), et au sud par le Saint-Laurent qui, devant la ville, a plus de deux milles de large.

Adossé à la montagne d'où elle tire son nom, Montréal (Mont-Royal) offre à la vue une sorte de parallélogramme avec ses trois cents rues coupées à angle droit.

La principale voie passagère, la rue Notre-Dame, s'étend du nord à l'est sur un espace de plus d'un mille. Elle est le centre du commerce de détail, le rendez-vous du monde élégant. Des magasins fort coquets, et quelques-uns fort riches aussi, la bordent des deux côtés. Elle est partagée par la place d'Armes sur laquelle on a construit, il y a une trentaine d'années, la cathédrale Notre-Dame, basilique dans le genre néo-gothique, mais prétentieuse, mince, étriquée, une sorte de monument en carton-pierre, bien qu'on le considère comme le temple le plus vaste de l'Amérique septentrionale. Au-delà on remarque aussi le nouveau Palais de Justice, dont la façade a une grande mine, mais dont la distribution intérieure laisse beaucoup

à désirer : son portique appartient au style grec. Il se dresse en face de la place Jacques Cartier, sur laquelle, par un contre-sens risible, ou plutôt par une dérision amère, les Anglais ont élevé une colonne et une statue à l'amiral Nelson !

Parallèlement à la rue Notre-Dame, s'élance la rue Saint-Paul, plus étroite, moins élégante, mais non moins animée. La partie septentrionale est envahie par les petits négociants en nouveautés, mercerie et quincaillerie ; la partie méridionale par les gros importateurs, dont les immenses magasins descendent jusqu'à la rue des Communes, laquelle longe les quais.

Bâtis en belle pierre de taille à douze ou quinze pieds du niveau du Saint-Laurent, ces quais se déploient devant la ville comme un inébranlable rempart. Pendant la bonne saison, les oisifs et les curieux s'y rassemblent. Peu de promenades présentent, à notre avis, autant d'agréments que celle-là.

En se dirigeant vers le sud, le regard franchit des paysages aussi séduisants que variés, après avoir passé par-dessus le magnifique pont tubulaire *Victoria*, le plus beau du monde, construit dernièrement par le célèbre ingénieur anglais Stevenson.

Qu'il s'arrête sur les nombreux navires de toutes les nations, voiliers ou vapeurs, goëlettes ou trois-mâts, canots d'écorce ou vaisseaux de guerre, mouillés dans les bassins, qu'il ondule avec les eaux diaphanes du roi des fleuves,

qu'il vague mollement à travers les quinconces de l'île Sainte-Hélène qui, telle qu'une corbeille de verdure, émerge de l'onde vis à vis de la ville, ou qu'avide et amoureux des champs, il saute à l'autre rive du Saint-Laurent, l'œil trouve cent sujets de plaisir, d'instruction, de rêverie, de délices.

C'est un spectacle enchanteur pour l'artiste nonchalant, insoucieux, et pour le spéculateur alerte, farci de chiffres.

Entendez le sifflement des steamers! suivez ce double panache de fumée qui se balance au faîte de leurs noires cheminées; voyez-vous dans cette atmosphère imprégnée d'odeurs résineuses et aquatiques, ou bien comptez ces boucauts de sucre, ces *quarts* (1) de farine, ces barriques de tabac, ces caisses, ces ballots de toutes sortes amoncelés sur les quais!

Partout l'activité, partout le travail intelligent, partout l'abondance.

Des hommes, des chevaux, des cabs, des cabrouets se pressent, se froissent, se heurtent. On dirait de l'entrepôt général du trafic du globe.

Mais laissons la rue des Commissaires où nous ramèneront vraisemblablement les incidents de notre récit.

En examinant Montréal à vol d'oiseau, nous voyons la

(1) Les Canadiens-Français nomment ainsi les barils de farine provisions, etc.

ville s'étager en amphithéâtre dans les plis d'un terrain fortement tourmenté.

Les quartiers limitrophes du fleuve sont exclusivement consacrés aux *affaires*. La majeure partie de la population y est anglaise. Plus loin, en escaladant les premières rues de la montagne, nous rencontrons les rues Craig, Vitré, de la Gauchetière, Dorchester, et la grande rue Sainte-Catherine; plus loin encore, la rue Sherbrooke. Toutes observent un parallélisme remarquable.

Les premières sont habitées par des Canadiens français, la dernière par l'aristocratie anglaise.

Perdue sous des allées d'arbres touffus, la rue Sherbrooke ressemble vraiment à l'avenue d'un Eden. Là on n'entend ni tumulte, ni grincement criard. Le chant des oiseaux, les soupirs d'une romance, les frémissements d'une harpe. le chuchotement d'un piano viennent caresser vos oreilles.

Là, point de luxueux magasins pour fasciner vos yeux, mais des cottages gracieux, des villas pimpantes, des manoirs féodaux en miniature, de vertes pelouses, des jardins émaillés de fleurs pour séduire votre imagination. Là, point de mouvement, point de passants qui vous coudoient, mais le murmure harmonieux du feuillage, des amants solitaires lentement pressés l'un contre l'autre, des apparitions enchanteresses qui vous ravissent le cœur.

Elle n'est point régulière, la rue Sherbrooke, elle n'est

point dallée, pas même pavée, mais ses méandres sont si mystérieux, sa poussière est si molle, son gazon si doux, ses ombrages si frais... Ah ! oui, c'est bien dans la rue Sherbrooke qu'on aime à aimer !

Et quel merveilleux panorama se déroule à vos pieds, se masse sur votre tête ! C'est Montréal, la vigilante, qui chauffe ses fourneaux, ouvre ses chantiers, charge et décharge ses cargaisons, décore ses édifices, agite ses milliers de bras, comme ses milliers de têtes ! C'est une montagne dont les sommets altiers déchirent la nue ; ce sont de gras coteaux, des bois plus verts que l'émeraude, des vergers où se veloutent et se dorent les fruits savoureux, des parterres embaumés et diaprés de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

L'extrémité septentrionale de la rue Sherbrooke aboutit à la rue Saint-Denis, grande artère qui s'appuie perpendiculairement sur la rue Notre-Dame, divise toute la ville du haut en bas et court s'épanouir dans la prairie.

Elle forme la limite du faubourg Québec.

Dans ce faubourg, un des plus populeux de Montréal, essaiment des Canadiens-Français artisans, détailleurs ou débitants de boissons pour la plupart. Jadis ses hôtes étaient gens enrichis par la traite des pelleteries. On peut s'en convaincre aisément à l'apparence des maisons que les désastreux incendies de 1852 ont épargnées (1).

(1) Après ces incendies successifs, plus de vingt mille habitants se trouvèrent sans logements.

Mais, à mesure que la race anglaise s'est agglomérée dans la ville, elle y a usurpé le sceptre de la fortune (1), et soit qu'elle ne voulût pas s'allier à la race française, soit que ses goûts la portassent à se *hausser*, elle a déserté les bords du fleuve pour charger de ses palais les gradins de la montagne. On connaît l'histoire des moutons de Panurge : petit à petit, les conquis ont imité les conquérants, et, à présent, sauf de rares exceptions, il est peu de Canadiens-Français, rentiers ou dignitaires, qui oseraient avouer un domicile dans le faubourg Québec.

Cette migration n'a, du reste, rien qui doive surprendre. Les circonstances ont pu les provoquer. Au fur et à mesure que la ville a élargi sa ceinture, les fabriques, les usines se sont multipliées. Par conséquent, les rives du fleuve ont acquis une importance relative qu'elles n'avaient pas auparavant. On a vendu les terrains occupés par les maisons de plaisance pour y faire des manufactures, et les premiers se sont réfugiés autre part. Puis, fait digne d'attention, comme beaucoup de cités américaines, Montréal tend à remonter le cours du fleuve qui baigne ses murs. Il n'y a pas longtemps, les vaisseaux ne jetaient point l'ancre plus haut que la place de la Douane. Par l'ouver-

(1) Chose triste à dire, mais trop facile à comprendre, partout où les populations protestante et catholique se trouvent en présence, on voit la première prospérer, acquérir des richesses, l'autre décroître, s'appauvrir.

ture du canal Lachine (1), on leur a facilité un mouillage jusqu'au bout de l'île, pour ainsi dire. Dans quelques années probablement, quand les docks projetés par M. Young seront exécutés, le port de Montréal s'étendra de la rue Bonsecours, à l'entrée du faubourg Québec, jusqu'à la pointe Saint-Charles, tête du pont Victoria.

Alors, les quartiers sous-jacents se dépeupleront au profit des quartiers nouveaux qui s'installeront en amont. Cela s'explique facilement : quand une colonie se fixe près d'un cours d'eau, elle défriche les terres en s'acheminant vers la source. S'il survient d'autres membres à la colonie, ils ne planteront pas leurs tentes au-dessous des précédents parce que les pouvoirs d'eau ont été utilisés d'une façon ou d'une autre par le drainage des campagnes ou le jeu des machines, mais ils s'établissent au-dessus où rien ne les gêne et ne les embarrasse.

Les terres inférieures étant ainsi les premières mises en culture acquièrent un prix que n'ont pas les terres supérieures, laissées vierges et improductives. Il résulte de là que les manufacturiers, fabricants et entrepreneurs s'échelonnent graduellement devant une ville, en refoulant son cours d'eau, sûrs qu'ils sont d'acheter meilleur marché les emplacements nécessaires à l'établissement de leurs usines ou entrepôts et d'obtenir des forces motrices plus considérables.

(1) Pour l'étymologie de ce nom, voir la *Huronne*.

Mais ces entrepreneurs, fabricants et manufacturiers sont les avant-coureurs du commerce. Celui-ci ne peut pas plus vivre sans eux, qu'ils ne peuvent vivre sans lui. Autour des usines se groupent promptement les magasins; car, pour éviter les frais de transport, le consommateur se rapproche constamment du producteur. Bientôt les terrains enserrés par la manufacture montent : ils doublent, ils triplent de valeur. Non-seulement le propriétaire ou directeur comprend qu'il aurait avantage à vendre son emplacement et à transférer plus haut ses ateliers, mais il s'aperçoit de l'impossibilité pour lui d'augmenter ses moyens de production par un agrandissement de local, à cause de la cherté excessive des *lots* avoisinants.

Il déloge ; les chantiers l'accompagnent. La navigation, forcée de déposer ou prendre son fret près de ces chantiers, la navigation bon gré mal gré suit leurs mouvements. Le cours d'eau est-il trop peu profond, on le creuse ; est-il semé de rochers, on le drague ; est-il hérissé de récifs, de cataractes, on perce un canal, comme celui de Lachine au pied des *rapides* du Sault Saint-Louis ou Caughnawagha.

Et toujours, toujours la ville va refluant vers la source. Ne serait-il pas possible de découvrir dans ce phénomène la preuve de notre marche ascensionnelle aussi bien que la preuve de notre penchant à remonter des effets aux causes ?

Quant à la cité, elle subit autant de métamorphoses que de progressions. La manufacture est supplantée par le magasin, qui sera supplanté à son tour par la maison bourgeoise, et peut-être en dernier lieu par la ferme. Montréal nous en présente un exemple frappant. Il y a un siècle, les comptoirs du commerce ne dépassaient pas la rue des Commissaires. La rue des Communes, qui s'annexe à elle, n'existait même pas. Mais là où prend pied le quartier Sainte-Anne, des moulins, des scieries, des fonderies, des forges fonctionnaient du matin au soir. Maintenant forges, fonderies, moulins immigrent, et des *stores*, des *warehouses* leur succèdent partout. Le négoce s'enfuit à tire d'ailes du marché Bonsecours vers les rues Saint-Paul, Notre-Dame, Saint-Jacques, et se précipite dans la rue Mac-Gill.

Avant vingt ans, il aura, nous en avons la conviction, déserté ses vieux foyers et inondé le quartier Sainte-Anne. Ses révolutions passées sont un critérium pour préciser ses révolutions à venir. L'abaissement lent mais continu du prix des loyers dans le faubourg Québec et leur élévation inusitée du côté du faubourg Saint-Antoine suffisent déjà à démontrer d'une façon concluante la justesse de cette assertion. L'achèvement du pont *Victoria* et l'établissement à la pointe Saint-Charles d'une gare centrale pour la compagnie du chemin de fer du Grand-Tronc, n'ont fait que hâter le transfert du centre commercial au quartier Sainte-Anne ou *Griffinton*, ce bour-

bier infect, cette léproserie où grouille une population irlandaise, sordide, déguenillée, fanatique, prête à tous les crimes, la honte et l'effroi de la métropole canadienne, comme les Cinq-Points de New-York, la Cité de Londres ou de Paris, le Ghetto de Rome, furent longtemps la honte et l'effroi des nobles capitales qui recélaient ces clapiers dans leur sein.

Le Griffinton, une fois assaini, purgé des bandes de misérables qui rendent son séjour dangereux autant que dégoûtant, Montréal, avec ses maisons bien bâties, ses grand édifices publics, civils ou religieux, ses rues régulières parfaitement aérées, ses nombreux instituts, son riche musée de géologie, son jardin botanique, son magnifique port, ses prodigieuses ressources maritimes, industrielles et agricoles, et les splendides campagnes qui se déploient à ses portes, Montréal prendra définitivement rang parmi les villes les plus favorisées et les plus agréables des deux hémisphères.

CHAPITRE III

LES DERNIERS IROQUOIS

Quoique Montréal ne possédât pas, en 1837, la moitié de la population et des embellissements dont elle s'enorgueillit, à juste titre, aujourd'hui, c'était déjà, par son vaste négoce et son esprit d'entreprise, une des cités les plus importantes de l'Amérique septentrionale. Cette métropole, qui compte près de cent mille âmes dans son enceinte, n'en avait guère alors que quarante à quarante-cinq (1). Mais ils étaient doués d'une activité, d'une intelligence commerciale, et d'un amour de l'indépendance

(1) La population des deux Canadas dépasse actuellement deux millions d'habitants. Il n'est guère de peuples qui se soient accrus aussi rapidement. Comme on le concevra aisément, les Anglo-Saxons ont pris plus de développement que les Franco-Canadiens,

qui, dès cette époque, faisaient de leur ville le foyer du libéralisme canadien. Tandis que la capitale politique de

depuis la conquête du Canada par l'Angleterre, en 1759. Alors les premiers ne comptaient pas plus de sept à huit mille âmes dans le pays qu'ils occupaient sous le nom de Haut-Canada, à l'ouest de Montréal. De récentes statistiques nous montrent leur progression vraiment fabuleuse :

1814....................	95,000
1824....................	151,097
1829....................	198,440
1832....................	261,060
1834....................	320,693
1836....................	372,502
1842....................	486,055
1848....................	723,292
1852....................	952,054
1855....................	1,005,121
1860....................	1,060,305

Quant au Bas-Canada, il a suivi l'échelle suivante :

Lors de la conquête, soixante mille Français à peine l'habitaient. A partir du premier recensement anglais on trouve :

1825....................	423,630
1827....................	471,876
1831....................	511,920
1844....................	690,782
1852....................	890,661
1855....................	930,207
1860....................	1,000,044

M. Chauveau, surintendant de l'instruction publique au Canada, accompagne ces chiffres d'observations très-judicieuses.

« Si, dit-il, l'on considère que cet accroissement est presque entièrement dû à la multiplication par le seul effet des naissances de

la colonie, Québec, demeurait immobile dans son corset de remparts et de préjugés religieux; tandis que ses plus nobles familles françaises acceptaient presque toutes sans murmurer le joug de la domination anglaise, et que beaucoup courtisaient leurs maîtres, adulaient Son Excellence le gouverneur général, les Montréalais ou Montréa-

60,000 Français, on le trouvera certainement remarquable. Quelques centaines de familles, presque toutes normandes ou bretonnes, ont originairement peuplé les vastes territoires qui composaient la Nouvelle-France. A la conquête, un grand nombre de familles se sont embarquées pour la France, et, depuis ce temps, il n'a pas été ajouté DIX familles françaises à la colonie. Quelques individus isolés, aussitôt repartis qu'arrivés, ont, pour bien dire, à peine visité la Nouvelle-France, passée sous la domination de l'Angleterre. Malgré le nombre considérable de Français et de Belges qui émigrent en Amérique, il n'y a actuellement (1858) que 1,366 natifs de ces deux pays. Loin de gagner par l'immigration, la race française a, au contraire, constamment perdu par une émigration qui s'est faite dès l'origine et n'a cessé de se faire vers les Etats-Unis, les plaines de l'ouest et jusqu'à la Louisiane et au Texas... Bien plus, une émigration plus formidable s'est faite depuis quelques années. Des ouvriers par bandes, des familles de cultivateurs par essaims ont laissé le Canada, etc.!... »

Les dilapidations insensées du trésor public, la corruption effroyable des hommes politiques, l'augmentation constante des impôts, la lourdeur de la dette coloniale, qui pèse de près de *deux cents* francs sur chaque tête d'individu, sont les principaux motifs de cette émigration. Quant à la fécondité des Canadiens, elle peut passer pour proverbiale. Les familles de douze ou quinze enfants sont communes. J'ai connu des femmes qui avaient donné le jour à vingt-cinq, et une à trente et un!

listes, comme on les appelle dans le pays, protestaient ouvertement contre toutes les exactions du pouvoir, lui faisaient une opposition énergique, et aspiraient les uns à l'indépendance, les autres à l'annexion aux États-Unis, une certaine, mais faible minorité, à un retour sous l'administration française.

Les motifs de leur désaffection étaient divers. Pour les Franco-Canadiens, c'était principalement cette vieille inimitié de race que le temps n'a malheureusement pas effacée. D'ailleurs, peuple conquis, il n'eût guère été naturel qu'ils supportassent sans se plaindre leurs conquérants.

Pour les Anglo-Canadiens, la vue de l'égalité et de la liberté qui régnaient aux États-Unis, comparées à l'oligarchie aristocratique et tyrannique du gouvernement colonial, pouvait être un sujet d'envie. Quoi qu'il en soit, le mécontentement avait atteint ses limites extrêmes. Et les mécontents formulèrent, en 1834, leurs griefs dans un factum célèbre, sous le titre *Les quatre-vingt-douze résolutions*, rédigées, en grande partie, sous la direction de M. Louis-Joseph Papineau, le tribun du parti libéral à l'Assemblée législative (1).

Ce document fut envoyé à Londres. Mais, loin de faire droit à ses instantes réclamations, quoiqu'elles fussent

(1) Pour plus amples détails, qu'il m'est impossible de donner ici, voir la *Huronne*.

appuyées par lord John Russell, O'Connell et plusieurs membres éminents de la chambre des communes anglaises, le cabinet de Saint-James ferma l'oreille.

Des troubles, bientôt réprimés, éclatèrent, au commencement de 1837, à Montréal et dans les environs.

Alors, le ministère anglais se décida à nommer des commissaires pour s'enquérir des affaires du Canada. Au lieu de pacifier les esprits par quelques concessions, la commission les irrita davantage en provoquant des arrestations.

A la fin d'avril de cette année, plusieurs Montréalais furent incarcérés, et l'exécutif fit lancer une foule de *warrants*, ou mandats d'amener, contre différents individus des campagnes avoisinantes, soupçonnés d'être hostiles à la Grande-Bretagne.

Parmi les suspects se trouvait un Indien habitant le village de Caughnawagha.

Ainsi que nous l'avons dit, le village de Caughnawagha ou du Sault Saint-Louis s'élève à trois lieues environ de Montréal, sur la rive méridionale du Saint-Laurent.

Là, comme les Hurons à Lorette, près de Québec (1), se sont réfugiés les derniers rejetons des Iroquois. Cette peuplade, jadis si florissante, qui s'intitulait superbement les Six Nations, et qui, plus d'une fois, fit fléchir nos armes, est à présent réduite à une centaine de familles du

(1) Voir la *Huronne*.

métis, végétant dans la misère et la dégradation. A peine leur reste-t-il le souvenir de ce que furent leurs ancêtres; à peine savent-ils qu'il n'y a pas deux siècles ils possédaient toutes les régions à l'est et à l'ouest des Grands-Lacs, que le nom seul de leur race faisait trembler les autres Peaux-Rouges et jusqu'aux blancs établis sur les bords du Saint-Laurent et de l'Hudson.

Alors ils se recrutaient des Oneidas, Onondagas, Cayugas, Senecas, plus tard des Tuscarocas, six en tout; mais si puissants, mais si vaillants, qu'on les appelait les HOMMES, pour les distinguer des Delawares, les FEMMES, leurs courageux et infortunés adversaires.

Et cependant ils étaient braves, eux aussi, les Delawares ou Lenni-Lenapes, c'est-à-dire *peuple sans mélange*, comme ils se qualifiaient.

Que sont-ils devenus? Hélas! notre ambition les a anéantis. Vainqueurs et vaincus, Delawares et Iroquois n'ont plus sur cette terre un seul représentant pur d'alliance étrangère. Les échos de l'Amérique n'entendent plus leur cri de guerre, ne redisent plus leurs glorieux exploits. Ils sont ensevelis au cénotaphe de l'histoire. Comme sur une tombe, leur nom reste, mais pour désigner quelques divisions territoriales du Canada et des Etats-Unis.

Qui croirait, en parcourant le chétif hameau de Caughnawagha, en rencontrant ces Bois-Brûlés(1) couverts d'ha-

(1) On appelle ainsi les métis nés d'une peau blanche et d'une mère indienne.

billements déguenillés comme nos mendiants européens, abrutis par l'ivrognerie et la fainéantise, que ce sont là les petits-fils — bâtards il est vrai — des Iroquois! Qui le croirait à la vue de leurs sales et chétives cahutes en boue, tristement éparpillées sur une plage fertile, mais infécondée vis à vis, et à deux pas d'une grande ville éblouissante de luxe, toute palpitante d'industrie!

Pénible spectacle! navrant contraste! Voilà ce que, sur tout le continent américain, notre civilisation a fait des propriétaires légitimes du sol. Une civilisation généreuse, charitable pourtant que la nôtre, et qui ne prétend marcher qu'armée du code de la légalité! Quelle thèse pour le philosophe! Que de réflexions sur l'incertitude de ce que nous regardons comme le droit, de ce que nous jugeons sacro-saint!

Jamais je n'ai traversé la désolée bourgade de Caughnawagha sans que mon cœur ne se serrât douloureusement et que des larmes ne montassent à mes paupières. Au milieu du désert, l'Indien avive en moi le sentiment de la puissance humaine : il me fait plaisir; quoique déjà dégénéré, quoique déjà il se soit inoculé la plupart des vices qui déshonorent les blancs, il conserve pour moi encore quelque prestige; je le vois libre, alerte, hardi dans le danger, et j'oublie volontiers sa malpropreté habituelle, sa paresse imprévoyante, sa duplicité, pour admirer sa patience à toute épreuve, son amour de l'indépendance, sa pénétration, son adresse, sa résistance aux fatigues,

aux luttes du corps, ses admirables talents oratoires, son inflexible stoïcisme dans les tortures, sa sérénité devant la mort.

A l'état demi-policé, il est hideux, hideux comme tous les monstres, parce que le Peau-Rouge n'a pas été, — je le dis hautement, — créé pour l'organisation sociale des Visages-Pâles. Nos missionnaires se sont trompés, ils ont été dupes de leur zèle, pour ne pas dire plus. Chez nous, près de nous, l'Indien s'étiole, s'avilit, se suicide lentement. C'est une plante exotique qui ne peut vivre dans notre atmosphère. Nous était-il permis, sous un prétexte politique, religieux ou autre, de le traiter comme nous l'avons traité? Est-il permis aux Anglais de poursuivre cette œuvre meurtrière ? Problèmes redoutables, questions difficiles que je me suis souvent posés, mais pour la solution desquels je ne me crois pas assez autorisé.

Quoi qu'il en soit, en 1837, le village de Caughnawagha n'était ni mieux, ni plus mal construit qu'il ne l'est maintenant. C'était une réunion de cabanes, avec des toits de chaume ou de planches, d'un aspect repoussant. On les avait groupées près d'une chapelle où un prêtre catholique essayait, chaque dimanche, par des instructions dans leur langue, d'attacher les Iroquois à la religion du Christ.

A l'exception d'un petit jardin attenant au presbytère et de deux ou trois lopins de terre semés de maïs, nulle trace de culture autour des huttes. Mais çà et là des fla-

ques d'eau noirâtre où barbotaient quelques pourceaux étiques et des nichées d'enfants dégoûtants au possible.

Pourtant, au centre du village, on remarquait une maisonnette relativement assez élégante, mais qui, par les matériaux dont elle était composée, sinon par sa forme, affectait le type du wigwam indien.

Des peaux de buffle la recouvraient entièrement. Et, au lieu d'être ouverte à tous les vents ou d'avoir une méchante porte de bois comme les autres, elle se fermait au moyen d'un rideau en cuir d'orignal, orné de broderies en *rassade* (1), représentant un castor et un grand aigle à tête chauve.

Ces figures étaient le *totem* ou écusson d'un chef. Le castor est (avec la tortue) l'emblème des Iroquois et des Canadiens qui le leur ont emprunté; l'aigle à tête chauve est un des symboles du pouvoir chez les Peaux-Rouges.

La hutte appartenait en effet à un sagamo. Sa femme, son fils et lui étaient considérés par les habitants du village comme les derniers Iroquois qui n'eussent pas dans leurs veines une seule goutte de sang mêlé.

C'était Nar-go-tou-ké, la Poudre, Ni-a-pa-ah, l'Onde-Pure, sa femme, et Co-lo-mo-o, le Petit-Aigle, leur fils unique.

Nar-go-tou-ké portait gaillardement ses cinquante an-

(1) Les Indiens appellent rassade les grains de verroterie enfilés dans des piquants de porc-épic.

nées. Malgré les malheurs qui avaient abreuvé sa jeunesse, et malgré les tribulations nombreuses qui avaient assailli son âge mûr, il se tenait droit, vert et ferme comme un chêne robuste que l'ouragan a pu agiter sans le courber jamais.

Ni-a-pa-ah, au contraire, avait profondément ressenti les coups de l'infortune. Elle n'était qu'à l'été de la vie, et déjà une caducité précoce ployait sa taille en deux. Ses cheveux si noirs, si abondants autrefois, avaient tombé et blanchi. Un inextricable réseau de rides sillonnait en tous sens son visage osseux ; de larges coutures jaunâtres tranchaient sur le ton généralement bistré de sa peau et ne rappelaient que trop les atroces tortures auxquelles la pauvre squaw avait été soumise sur le mont Baker.

Ses mains brûlées n'offraient plus que des moignons informes dont elle était incapable de faire usage, même pour prendre ses aliments. De ses charmes flétris, il ne lui restait que les yeux, — ces yeux si éloquents dont le rayonnement sympathique reflétait tant d'amour et de mélancolie.

Son amour, elle l'épanchait tout entier, maintenant, sur Co-lo-mo-o, l'enfant qu'elle avait eu de Nar-go-touké, un an après leur rentrée de la Nouvelle-Calédonie au Canada.

Né en 1818, le Petit-Aigle avait donc alors vingt ans passés. Beau et vaillant jeune homme s'il en fut. Il tenait de race. Taille élevée, bien prise, membres vigou-

reux, muscles d'acier, cœur intrépide comme son père, il avait les traits délicats, le regard séduisant de sa mère.

Rompu à tous les exercices corporels, chasseur sans rival, pêcheur des plus habiles, Co-lo-mo-o excellait à tirer de l'arc ou du fusil, à dompter un cheval, à conduire un bateau. Nar-go-tou-ké l'avait fait instruire par le pasteur du village, et le Petit-Aigle avait appris, du digne missionnaire, le français, l'anglais, le calcul, un peu de dessin et de musique. Ostensiblement, il pratiquait la religion catholique; on l'avait baptisé sous le nom de Paul. Son précepteur s'était flatté un instant de le convertir entièrement et de le faire entrer dans les ordres. Il s'efforça de lui persuader qu'il était appelé, par une faveur divine, à aller prêcher la foi aux Peaux-Rouges de la baie d'Hudson. Mais le jeune homme avait hérité de sa grand'mère, la fameuse Vipère-Grise, un invincible penchant pour les superstitions indiennes, et les tentatives du bon abbé pour en triompher furent sans résultat.

Eût-il réussi, que les goûts de Co-lo-mo-o l'auraient tourné vers une autre profession.

Jamais, du reste, Nar-go-tou-ké n'aurait consenti à laisser son fils embrasser la carrière ecclésiastique. N'espérait-il point que par lui la race iroquoise revivrait un jour et finirait par reconquérir les territoires dont l'avaient spoliée les Visages-Pâles?

Cette espérance, le Petit-Aigle la caressait aussi. Il était heureux et fier de la proclamer.

Les Indiens de Caughnawagha obéissaient à Nar-go-tou-ké. Cependant, ils ne se montraient pas respectueux et soumis à lui, comme le sont à leurs chefs les Peaux-Rouges du désert américain. Une portion même méconnaissait son autorité et s'était attachée à un sagamo de rang inférieur, qui travaillait à la ruine de Nar-go-tou-ké. L'origine de cette haine remontait au mariage de Nar-go-tou-ké avec Ni-a-pa-ah. L'autre sagamo briguait alors la main de la jeune fille. Furieux d'avoir été repoussé, il complota depuis ce jour la perte de son rival; avec la ténacité d'un sauvage, il attendit patiemment que le moment des représailles fût venu. Il se fit des amis, des partisans, et, tandis que Nar-go-tou-ké et les siens se joignaient aux Canadiens-Français pour secouer le despotisme anglais, il se vendit aux agents de la Grande-Bretagne.

On le nommait Mu-us-lu-lu, le Serpent-Noir.

Dès le mois de mars 1837, Mu-us-lu-lu avait déposé au parquet de Montréal une dénonciation en forme contre Nar-go-tou-ké. Le missionnaire de Caughnawagha eut vent de cette dénonciation; sans rien dire à celui qui en était l'objet, car il redoutait la violence de son caractère, il chercha à le sauver, par affection pour Co-lo-mo-o. Une démarche près du grand connétable (1) suffit à faire suspendre l'exécution d'un mandat d'arres-

(1) Un des principaux chefs de la police.

tation qui avait déjà été dressé contre Nar-go-tou-ké. Ignorant tout, le sagamo, ennemi naturel des Anglais, et le cœur ulcéré par les souffrances que les Grosses-Babines avaient fait endurer à sa femme, le sagamo continua de se concerter avec les chefs des libéraux canadiens pour révolutionner le pays. L'abbé ne lui ménagea pas les avis indirects, les conseils officieux. Mais Nar-go-tou-ké ne comprit rien ou ne voulut rien comprendre.

Plus que jamais il se mêlait aux conspirateurs, surtout depuis l'apparition au Canada d'une bande de trappeurs, conduite par un certain Poignet-d'Acier, homme d'une force herculéenne dont on racontait des prodiges et que maints vieillards prétendaient avoir vu notaire à Montréal, sous le nom de Villefranche, quelque vingt ans auparavant.

Ce Poignet-d'Acier faisait le désespoir de la police provinciale. Elle avait mis sa tête à un haut prix, vingt mille livres sterling; mais nul ne savait où le prendre, quoiqu'on le trouvât partout.

Quant à ses gens, dont on évaluait le nombre à plusieurs milliers, ils étaient aussi insaisissables que leur maître. Ce n'était pourtant pas une troupe fictive. On l'avait vue traverser Ottawa, à son arrivée des *pays d'en haut* (1); on assurait même qu'elle traînait à sa suite des

(1) Les Canadiens nomment ainsi les territoires de chasse du nord-ouest. Voir la *Huronne*.

trésors immenses recueillis sur les bords du Rio-Columbia. Mais au delà d'Ottawa elle s'était dispersée, et personne, sauf les affiliés, ne pouvait dire où ses membres avaient élu domicile.

Nar-go-tou-ké le savait bien, lui! Il ne s'écoulait guère de semaines sans qu'il eût quelque entrevue avec Poignet-d'Acier. Tous deux communiquaient aussi avec MM. Joseph Papineau, Wolfred Nelson et Duvernay, les machinateurs de l'effervescence populaire; tous deux tâchaient d'avancer l'heure où ils pourraient venger sur la couronne d'Angleterre les outrages qu'ils avaient reçus de quelques-uns de ses sujets.

CHAPITRE IV

L'ILE AU DIABLE (1)

Par une splendide soirée du mois d'avril, Nar-go-tou-ké et Ni-a-pa-ah causaient dans leur hutte.

L'intérieur se composait de trois pièces.

L'une à l'entrée s'appelait, comme chez les Canadiens, la *salle*. C'était le lieu commun de réunion. Les deux autres servaient de chambres à coucher. Ces chambres étaient un luxe inusité chez les Iroquois de Caughna-

(1) Je ne crois pas inutile de prévenir mes lecteurs que toutes les localités que je cite existent et que, dans mes descriptions de ces localités, je tâche et tâcherai toujours d'être aussi exact que possible, mon but, en publiant ces ouvrages, étant de raconter, sous une forme anecdotique, mes voyages dans l'Amérique septentrionale.

wagha. Du vivant de sa belle-mère, la Vipère-Grise, Nar-go-tou-ké n'avait osé se le procurer, car la vieille *squaw*, fermement attachée aux traditions de ses ancêtres. eût soulevé contre lui la population indienne, sur qui elle exerçait, en sa qualité de medawin ou sorcière, une influence irrésistible.

Mais, depuis qu'elle était morte, au commencement de 1830, Nar-go-tou-ké se livrait, dans la mesure de ses moyens, à son goût pour le confort européen.

Il avait construit sa maisonnette avec une coquetterie bien faite pour piquer davantage la jalousie de Muuslulu, qui habitait une cahute en argile de l'aspect le plus misérable.

Dans la salle où devisaient la Poudre et sa femme, on voyait des trophées d'armes indiennes, fixées contre les murailles blanchies à la chaux ; des peaux de bêtes fauves étaient accrochées çà et là ou tapissaient le sol.

Sur un cuir d'orignal passé, apprêté à la pierre ponce, et cloué à deux lances, reparaissait encore le blason du chef iroquois.

Un poêle de fonte, quadrangulaire, à deux étages, haut de cinq pieds, large de deux, ronflait au milieu de la pièce, car le temps était froid encore, quoique le soleil commençât à reverdir les campagnes.

Assis sur un escabeau, une poche remplie de plomb en fusion dans une main, un moule dans l'autre, Nar-go-

tou-ké s'occupait à couler des balles de fusil, tandis que sa femme lui parlait, accroupie à son côté.

Son costume était celui des *habitants*(1) canadiens : *tuque* bleue, *capot* et pantalons en laine grise fabriquée dans le pays, souliers en cuir de caribou non tanné, et ceinture *fléchée* multicolore.

Ni-a-pa-ah avait conservé le costume national, la couverte en drap bleu foncé, bordée d'une frange étroite jaune clair, les mitas aux longs effilés, les mocassins élégamment brodés.

Sa couverte ramenée en capuchon sur sa tête, de façon à cacher la moitié du front, enveloppait étroitement son buste, retenue à la taille par ses mains mutilées, et flottait en larges plis autour d'elle.

Ainsi embéguinée comme une religieuse, et drapée comme une Mauresque, on ne voyait de toute sa personne qu'une partie du visage, et, de temps en temps, le bout de son petit pied, quand elle faisait un mouvement.

Une chaine en or, dont elle se montrait très-vaine, descendait de son col sur son sein et soutenait une grosse montre d'argent, cadeau de son fils, le Petit-Aigle.

(1) Au Canada, les gens de la campagne sont ainsi nommés, et cette qualification leur a sans doute été appliquée aux premiers temps de la colonisation par opposition aux gens qui faisaient la chasse ou couraient le pays en quête d'aventures, tandis qu'eux ils *habitaient* des demeures fixes.

Deux chiens de la plus grande espèce, noirs comme l'encre, dormaient allongés près d'elle, le museau enfoui dans leurs pattes de devant et fourré jusque sous le poêle.

L'un répondait au nom de Ka-ga-osk, l'Éclair.

L'autre répondait au nom de Ke-ou-à-no-quote, la Nuée-Orageuse.

— Voilà, dit Ni-a-pa-ah, en jetant un coup d'œil vers l'unique fenêtre de la salle, voilà que le soleil baisse et Colomoo ne rentre pas. Il y a déjà longtemps qu'il est parti. Je crains qu'il ne lui soit arrivé un accident. Quand il a quitté le wigwam, j'ai vu deux corbeaux qui se battaient dans l'air. C'est un mauvais présage. Si ma mère n'était retournée chez les esprits, elle ne l'aurait pas laissé sortir.

— L'épouse de Nar-go-tou-ké a tort de prendre de l'inquiétude, répondit le sagamo. Colomoo n'est pas en retard.

— Dans deux heures il sera nuit.

— Les jours sont courts en cette saison; Ni-a-pa-ah le sait bien.

— Ordinairement, reprit la squaw, en s'agitant, Colomoo est de retour avant le coucher du soleil.

— Oui, mais c'est pendant l'été, lorsque le fleuve est libre.

— Si le fleuve était libre, je n'aurais pas ces craintes. Colomoo est habile, il connait la manœuvre, il n'y a pas

dans le village un pilote plus adroit que lui. Mais quand le fleuve charrie des glaçons...

— Que Ni-a-pa-ah se rassure, interrompit Nar-go-tou-ké, en suspendant son travail. Le fils de ma femme n'est point un novice. Le premier, l'année dernière, il a sauté les rapides avec le *Montréalais*. J'étais à la roue, près de lui. Je suis certain qu'aucun de nos jeunes gens ne gouverne aussi bien.

— Colomoo sera un grand chef! répliqua la squaw en relevant la tête avec une expression d'orgueil intraduisible.

— Oui, il aura la gloire de m'aider à chasser les Kingsors des territoires qu'ils ont volés à notre race.

— Nar-go-tou-ké veut-il donc l'emmener avec lui? dit Ni-a-pa-ah d'un ton anxieux.

— Nar-go-tou-ké l'emmènera avec lui, répliqua simplement le sagamo en reprenant son opération.

Il y eut un moment de silence. Ni-a-pa-ah aurait voulu combattre la résolution de son mari, mais elle n'osait le faire ouvertement, car, comme les femmes indiennes, elle avait été élevée à obéir, sans murmurer, à toutes les volontés du maître qu'elle s'était donné.

Cependant, après quelques réflexions intérieures, elle hasarda ces mots:

— Nar-go-tou-ké se souvient que la Vipère-Grise était inspirée par Athahuata?

Le chef ne répondit pas, et l'Onde-Pure poursuivit:

— La Vipère-Grise avait tenu l'oreille ouverte au discours d'Athahuata, et il lui avait prédit qu'il arriverait malheur à sa fille dans les pays où le soleil se couche.

A cette allusion, Nar-go-tou-ké frémit; un éclair de ressentiment traversa son visage. Mais Ni-a-pa-ah tenait ses yeux baissés; elle ne remarqua point la colère qu'elle venait d'allumer, et imprudemment elle continua :

— La Vipère-Grise avait dit juste. L'esprit l'avait sagement éclairée. La femme de Nar-go-tou-ké a été cruellement punie de sa désobéissance aux recommandations de la Vipère-Grise.

En achevant, la pauvre Ni-a-pa-ah, sortit ses poignets informes de dessous sa couverte et les étendit sous les regards du sagamo.

Aussitôt celui-ci, laissant tomber le moule qu'il avait à la main, se leva, les sourcils froncés, et, frappant du pied avec une violence qui justifiait bien son nom, la Poudre, il s'écria :

— Que le courroux de mes pères s'appesantisse sur moi ! que la foudre du ciel tombe sur ma tête et me réduise en poussière ! que la terre s'entr'ouvre et engloutisse ce qui restera de Nar-go-tou-ké s'il ne venge pas les tortures infligées à Ni-a-pa-ah ! Mais que son fils, que Colomoo soit changé en femme, qu'on le condamne à porter toute sa vie un peigne et des ciseaux (1), s'il ne

(1) Marques de la dégradation d'un homme chez les sauvages de l'Amérique septentrionale.

vient pas avec son père châtier les Habits-Rouges des outrages dont un de leurs chefs a abreuvé sa mère!

— Mon seigneur fera à son plaisir, dit tristement l'Onde-Pure, en courbant la tête.

— Nar-go-tou-ké et Colomoo agiront comme il convient à des Iroquois insultés dans ce qu'ils ont de plus cher, répliqua le sachem d'un ton ferme, mais qui déjà avait perdu toute son exaspération.

Il se rassit, ramassa les balles qu'il venait de fabriquer et les serra dans les poches de son capot.

— Cependant, fit Ni-a-pa-ah en glissant un regard timide vers son mari, la Vipère-Grise voyait dans l'avenir.

— Oui, dit la Poudre d'un air distrait.

— Et, ajouta sa femme, enhardie par cette concession, elle a déclaré que si Colomoo déterrait la hache de guerre contre les Habits-Rouges...

Elle s'arrêta, interdite par le coup d'œil terrible que lui lança son mari.

— Il périrait! acheva celui-ci avec un accent sarcastique; eh bien, qu'il périsse! Mais qu'il rende à ses ennemis tout le mal qu'ils ont fait à son père et à sa mère! Ma femme croit-elle donc que je n'ai pas souffert, moi non plus! croit-elle que le cœur du chef n'a pas saigné de toutes ses blessures! croit-elle...

A ce moment, on siffla devant la maisonnette.

Les deux chiens se dressèrent sur leurs pattes, mais

sans aboyer, et étirèrent paresseusement leurs membres.

— C'est Jean-Baptiste, dit Nar-go-tou-ké, en se tournant vers la porte.

Un individu entra en sautillant : un nain. Il n'avait pas plus de quatre pieds et demi de haut. Sa tête était énorme, son corps rabougri, fluet, ses jambes grosses et presque aussi longues que celles d'un homme de taille moyenne. Avec cela, elles étaient bancroches, tournées en dehors, de sorte qu'en marchant les pieds se trouvaient à angle obtus, et la gauche dépassait la droite de deux pouces au moins.

Ce pauvre petit être, si difforme, avait pourtant une figure intéressante et pleine d'intelligence. Mais, pour comble d'infortune, et comme si la nature ne l'eût pas assez maltraité, il était né sourd-muet.

Quels étaient les parents de Jean-Baptiste? On l'ignorait. Un jour, plusieurs années avant les événements que nous rapportons, il était tombé, comme des nues, à Lachine (1), village situé exactement en face de Caughnawagha, sur l'autre rive du Saint-Laurent, et y avait fixé sa résidence dans un des magasins abandonnés de la Compagnie de la baie d'Hudson.

Les habitants de Lachine l'avaient baptisé Jean-Baptiste, du nom de leur patron national, et *sobriquétisé* le *Quêteux*, parce qu'il vivait d'aumônes.

(1) Voir la *Huronne*.

Jean-Baptiste traversait souvent le fleuve pour aller mendier dans les paroisses de l'Est. Bien accueilli par les Indiens de Caughnawagha qui, comme tous les sauvages, pensent que les fous et les estropiés de naissance sont doués d'un pouvoir magique, il s'était pris d'une affection mystérieuse, mais profonde, pour la famille de Nar-go-tou-ké.

Seuls au monde peut-être, le chef et son fils pouvaient échanger des pensées avec lui.

Ces communications avaient lieu par des regards et des signes.

Du reste, Jean-Baptiste se montrait très-réservé avec les Canadiens et vivait solitaire.

Jamais personne n'avait pénétré dans sa demeure. Il était l'effroi des petits enfants; les jeunes gens même craignaient de *l'affronter*, bien que quelques-uns eussent donné beaucoup pour visiter l'intérieur du Quêteux.

Mais, malgré ses infirmités, il possédait une agilité et une force extraordinaires.

Toute cette agilité, toute cette force s'étaient réfugiées dans ses jambes. Ils l'avaient appris à leurs dépens ceux qui s'étaient frottés à Jean-Baptiste. Dès qu'on l'irritait, le nain se jetait sur le dos, ouvrait ses longues jambes, comme un poulpe ouvre ses bras, un crabe ses pinces, saisissait son insulteur, le serrait, et, quelle que fût l'adresse ou la vigueur de celui-ci, il était incapable de sortir de cet étau qui le pressait de plus en plus, jus-

qu'à ce que la douleur l'obligeât à implorer son pardon.

La méchanceté ne composait pas le fond du caractère de Jean-Baptiste, mais il était fidèle à ses rancunes comme à ses amitiés.

Il s'avança dans la salle en jouant avec un bâton noueux, plutôt qu'il ne s'en faisait une aide.

Dans ses yeux, Nar-go-tou-ké lut une nouvelle fâcheuse : le front du sagamo se rembrunit.

Par une mimique aussi rapide que la parole, le nouveau venu étendit l'index vers Montréal, puis vers Lachine, puis éleva dix doigts en l'air, ensuite le bras droit, et rassembla ses mains comme si elles eussent été liées.

Nar-go-tou-ké comprit : dix hommes commandés par le grand connétable accouraient de Montréal pour l'arrêter.

— Merci ! fit-il, en frappant sur son cœur pour témoigner de sa reconnaissance.

Et s'adressant à Ni-a-pa-ah, consternée par cette scène, dont elle devinait à demi la signification :

— Maintenant, prononça-t-il d'une voix ferme, la hache de guerre est déterrée. Quand Colomoo rentrera, que la femme de Nar-go-tou-ké lui dise que son père l'attend. Les Kingsors viendront ici. Bientôt leurs chevelures pendront à la ceinture du sagamo iroquois. Ni-a-pa-ah leur répondra que le chef est parti pour les terri-

toires de chasse. Mais qu'elle prenne garde que le Petit-Aigle ne tombe sous la dent de ces loups-cerviers. La destinée de Nar-go-tou-ké était de venger les os de ses pères qui blanchissent encore sans sépulture, sur les bords des Grands-Lacs; sa destinée s'accomplira.

— Nar-go-tou-ké permettra-t-il à sa femme de l'accompagner? demanda la squaw d'une voix suppliante.

— Non, elle doit rester ici, répliqua la Poudre.

Ni-a-pa-ah laissa retomber sa tête sur sa poitrine, et des larmes emplirent ses paupières.

Cependant le sachem interrogeait Jean-Baptiste du regard.

Avec son bâton, l'autre figura un navire sur le sol.

— Ils s'embarquent pour traverser. Nar-go-tou-ké doit partir, dit le chef.

Il décrocha un fusil à deux coups, suspendit une hache et des pistolets à sa ceinture, plaça le fusil sous son bras, jeta sur ses épaules une robe de peau de buffle, et, serrant la main de sa femme, il lui dit :

— Les yeux de Ni-a-pa-ah ont été rougis par les pleurs qu'elle a versés; mais Nar-go-tou-ké rougira la terre par le sang de ses ennemis, et un ruisseau de ce sang de lièvre paiera pour chacune de ses larmes. Que Ni-a-pa-ah se réjouisse donc! qu'elle se rappelle qu'elle

descend de la Chaudière-Noire. Le cri de guerre des Iroquois va retentir !

Après ces mots, le sachem, se carrant majestueusement dans sa peau de bison, comme un empereur dans un manteau de pourpre, sortit avec dignité du wigwam, en faisant signe au nain de l'accompagner.

Une fois sur la place du village, Nar-go-tou-ké indiqua du doigt à Jean le chemin de la Prairie, village distant de deux lieues de Caughnawagha, sur la même rive.

Le bancal saisit immédiatement le sens de cette indication, et il se mit à arpenter le terrain avec une célérité qui eût fait envie à un coureur de profession.

L'Indien alors descendit au bord du Saint-Laurent. Il sauta dans un tronc d'arbre creusé en forme de canot et suivit pendant quelque temps le cours de l'eau.

Le soleil, au terme de sa carrière, achevait de ronger son disque enflammé derrière les bois de Lachine. Moutonneux, bruyant, le fleuve, inondé de ses tièdes rayons, réfléchissait des lueurs éblouissantes, qui scintillaient parfois, ainsi que des éclairs, quand une banquise voguait sous leurs larmes de feu ; car, après avoir été, pendant cinq mois, emprisonné, par l'hiver, dans une barrière de glace, le Saint-Laurent venait enfin de forcer les murs du cachot, et se trémoussait en fuyant vers son embouchure avec l'ardeur d'un captif qui a brisé ses fers.

A un faible intervalle, on entendait le mugissement des ondes sur les rapides (1) du Sault Saint-Louis.

A chaque instant, des piverts rasaient la surface à tire d'aile, en poussant leur note aiguë, et des bataillons de canards sauvages sillonnaient les airs.

Bientôt Nar-go-tou-ké tourna brusquement à gauche et remonta le courant, en traçant une ligne diagonale.

Devant lui, à trois ou quatre cents brasses, apparaissaient deux îlots.

L'un en amont, à une portée de fusil du second, et d'un accès assez facile; l'autre au-dessous, hérissé d'écueils, que le fleuve déchirait de ses flots rageurs avec un fracas formidable.

Le pied de ce dernier baigne dans les rapides, et sur sa tête, constamment battue par des vagues aussi hautes que des montagnes qui rejaillissent en poussière liquide dans l'île, se présente comme un front de chevaux de frise en granit, infranchissables.

C'est l'île au Diable, la justement nommée. Elle a au plus un demi-mille de circonférence.

Inabordable par en bas et par en haut, elle n'offre aucune baie, aucune anse, aucune crique sur ses flancs. Bien des gens croient encore qu'il est impossible d'y pénétrer. Du reste, plus d'un batelier audacieux et téméraire a péri en essayant d'aller la reconnaître. Je ne sais

(1) On sait que les rapides sont des écueils à fleur d'eau.

rien d'affreux, rien de sauvage comme ce lieu inhospitalier. On dirait qu'il n'a été jeté au milieu du Saint-Laurent que pour narguer l'esprit ingénieux des blancs et servir de trône aux martins-pêcheurs, qu'on voit, en toute saison, insolemment juchés à la cime des rochers et des broussailles qui le défendent (1).

Il est notoire cependant que quelques canots montés par des Indiens ont réussi à y atterrir.

C'était vers l'île au Diable que tendaient les efforts de Nar-go-tou-ké.

Durant une demi-heure, il *scia* le courant du fleuve, et, parvenu à la hauteur du premier îlot, il se laissa emporter au fil de l'eau, en imprimant, avec sa pagaie, une légère oblique à l'embarcation; puis, sans s'émouvoir des fureurs de l'élément sur lequel son canot dansait comme une plume que ballotte la brise, sans s'inquiéter des paquets d'eau écumante qui le couvraient à toute minute, il se contenta de maintenir le léger esquif en équilibre, jusqu'à ce qu'il atteignît un chicot en face de l'île au Diable, à vingt brasses de celle-ci.

(1) Durant l'hiver de 1854-55, le froid fut excessif au Canada. Le thermomètre descendit jusqu'à 35° Réaumur. Pour la première fois, de mémoire d'homme, une partie des rapides du Sault Saint-Louis gela, et je fus assez heureux pour pouvoir, avec deux amis, visiter l'île au Diable, en y passant de la rive septentrionale sur le pont de glace. Cette petite expédition fit événement dans le pays, où bien peu de personnes peuvent se flatter d'avoir exploré l'île en question.

Le canot dérivait avec une effrayante vitesse.

Lâchant sa pagaie, l'Iroquois s'étendit tout de son long à la proue, et, en rasant le récif si près qu'on eût cru qu'il l'aurait heurté, ce qui pour lui eût été la mort, il empoigna un câble qui flottait devant.

D'abord, il laissa filer le câble dans sa main demi-fermée, car s'il eût arrêté subitement son bateau, le contrecoup l'aurait sans doute fait chavirer. Et, après avoir ralenti, peu à peu, la course du canot, il revint à l'autre extrémité et le fit remonter tout doucement en le halant par la corde.

Cette corde tournait le chicot; elle était fixée par le bout à un anneau de fer, scellé dans une anfractuosité des rochers de l'île au Diable.

Dès qu'on la tenait, il n'était plus guère difficile, avec des précautions et la connaissance de la localité, d'arriver au but de la périlleuse navigation.

Continuant de haler son embarcation, et se faisant de sa pagaie une gaffe pour l'empêcher d'être brisée par la violence des remous contre les énormes cailloux erratiques dont la côte est jonchée, Nar-go-tou-ké se dirigea habilement à travers les terribles obstacles qui se dressaient autour de lui, et, à la nuit tombante, il débarquait sain et sauf dans l'îlot.

Ayant tiré sur la grève et caché son canot, il se faufila, en rampant sur les pieds et sur les mains, sous des buissons si fourrés qu'ils paraissaient impénétrables, si épineux

que quiconque eût ignoré le passage secret pris par l'Indien se fût vainement déchiré le corps pour essayer de les franchir.

Au bout de deux minutes celui-ci déboucha dans une étroite clairière ombragée par un cèdre à la large envergure.

Une cotte de halliers semblables à ceux que Nar-go-tou-ké venait de traverser le cuirassait.

Et à son pied s'élevait un énorme monolithe, représentant une figure étrange, grossièrement sculptée, assise sur une sorte de trône à dossier.

Cette statue avait bien vingt pieds de hauteur et dix de large à sa base. Des mousses, des lichens, des graminées l'habillaient d'une épaisse robe de verdure.

En se redressant dans la clairière, Nar-go-tou-ké découvrit une immense colonne de fumée et de flammes, qui ondulait du côté des rapides en haut de la Prairie.

Puis le glas funèbre du toscin, dont les notes vibrantes dominaient le vacarme de la cataracte, frappa son oreille.

— Qu'est-ce que cela ? mes alliés seraient-ils déjà entrés sur le sentier de la guerre ? murmura-t-il.

Et, s'élançant sur la statue, il grimpa jusqu'aux premiers rameaux du cèdre.

De ce point, l'œil embrassait une vaste circonférence.

Nar-go-tou-ké ne l'eut pas plus tôt atteint qu'il s'écria avec un indicible accent de stupeur:

— Le *Montréalais* est en feu ! Jouskeka, protége mon fils !

Le
wagh
les p
les c
toque
femm
de Mo
Le
d'une
mourn

(1) Le
gnès pa

CHAPITRE V

LE MONTRÉALAIS

Les moyens d'existence des sauvages (1) de Caughnawagha sont très-bornés : la pêche, la chasse constituent les principaux. Et de même que les Hurons de Lorette, les curiosités indiennes, telles que mocassins, bourses, toques, paniers, porte-cigares, etc., fabriqués par leurs femmes et vendus soit aux étrangers, soit à des négociants de Montréal, les aident beaucoup à vivre.

Le gouvernement anglais leur a accordé des terres d'une grande fertilité autour de leur village, mais ils mourraient plutôt de faim que de les ensemencer. Une

(1) Les Indiens de Caughnawagha et de Lorette sont ainsi désignés par les Canadiens-Français.

forêt assez considérable, contiguë à ces terres, leur fournit du bois de chauffage pour l'hiver. Si déplorable est cependant chez les hommes la paresse, ou plutôt le mépris du travail manuel, que la plupart périraient de froid si les squaws ne faisaient, pendant la bonne saison, quelques provisions de combustible.

Néanmoins il existe pour eux une source de gain dont ils profitent généralement volontiers.

Nous avons déjà parlé des rapides de Caughnawagha, appelés aussi rapides du Sault Saint-Louis, — nom chrétien de cette bourgade, — et parfois, rapides de Lachine.

C'est une chaîne d'écueils, qui barre la navigation du Saint-Laurent au bas de Caughnawagha et à deux lieues environ de Montréal.

Pour remédier à cet obstacle, on a, comme je l'ai dit, creusé un canal, le canal Lachine, qui, partant de la pointe Saint-Charles, dans le quartier Sainte-Anne, s'en va rejoindre le Saint-Laurent au-dessus du village Lachine, après un parcours de neuf à dix milles.

Cependant, si les vaisseaux de toute dimension sont incapables de remonter les rapides et doivent, à l'exception des steamboats, se faire remorquer dans le canal pour gagner le haut Saint-Laurent, il n'est pas sans exemple que des canots dirigés par des Indiens aient descendu, ou, suivant l'expression usitée, *sauté* les rapides.

Cette circonstance a donné aux compagnies des ba-

teaux à vapeur qui mettent en communication Montréal et les localités supérieures l'idée de faire sauter les rapides à leurs navires, la route étant, à la fois, plus courte et plus agréable pour les voyageurs.

Dans ce but, ils emploient uniquement des pilotes iroquois, auxquels ils offrent une légère rémunération.

Dans l'après-midi du jour où Nar-go-tou-ké fut obligé de fuir pour se soustraire aux agents de la police, on avait signalé, à Caughnawagha, un vapeur qui paraissait près des îles Dorval.

Ce vapeur était le *Montréalais*, affecté au service du bas et du haut Canada.

Il arrivait de Toronto, et se rendait à Montréal.

Ce steamboat inaugurait la réouverture de la navigation fluviale ; aussi était-il pavoisé de banderoles aux couleurs chatoyantes.

Les Indiens tirèrent au sort pour décider qui aurait l'avantage de le piloter à travers les rapides.

Une vingtaine de petits bâtons (tout autant qu'il y avait de compétiteurs) réunis en faisceau dans la main fermée, et dont l'un était moins long que les autres, servirent à cet effet.

C'est exactement notre jeu de la courte-paille.

Le sort fut favorable au fils de Nar-go-tou-ké.

Quand le *Montréalais* arriva en face de Caughnawagha, Co-lo-mo-o se jeta dans un canot et alla aborder le navire, qui avait renversé sa vapeur pour attendre le pilote.

Le Petit-Aigle amarra son canot à la poupe du steamboat et grimpa lestement sur le pont.

Après avoir salué le capitaine, il se mit au gouvernail.

Un coup de sonnette retentit, la machine du bâtiment lâcha des sifflements stridents ; ses deux hautes cheminées vomirent des torrents de fumée qui ondoyèrent, dans l'espace, comme deux panaches immenses ; un bruit sourd, des craquements s'échappèrent de ses entrailles, et le navire reprit sa course.

A cette époque, la navigation à vapeur était loin d'avoir reçu les merveilleux perfectionnements qui l'embellissent aujourd'hui.

Le *Montréalais* n'avait ni la grâce, ni la beauté, ni l'éclat de nos steamboats actuels. Il ne ressemblait pas plus aux palais flottants, à plusieurs étages, tout resplendissants de glaces, de dorures, qui sillent maintenant les eaux du Saint-Laurent, de l'Hudson ou du Mississipi, qu'un caboteur ne ressemble à un vaisseau de haut bord.

On n'y voyait pas de magnifiques salons, couverts de riches tapis, meublés avec un luxe féerique ; pas d'élégantes cabines presque aussi commodes que les chambres de nos maisons ; et surtout pas cette somptueuse chambre nuptiale (*bride room*) où les jeunes mariés américains aiment à couler leur lune de miel, en faisant un *trip* (1) vers quelque paysage renommé.

(1) Excursion.

En 1837, les steamboats canadiens n'étaient rien moins que confortables.

Non-seulement vous n'y trouviez point une table aussi délicatement servie que dans les meilleurs hôtels, mais sur la plupart vous ne pouviez même vous procurer à manger; non-seulement les dames n'y avaient pas leur appartement particulier, mais on couchait pêle-mêle dans l'entre-pont, sur des cadres superposés et désagréables au suprême degré.

Heureusement que tout est relatif : le voyage en steamboat valait mieux encore que le voyage en goëlette, en patache ou en carriole; les gens d'alors s'y estimaient fort à l'aise et vantaient très-haut les charmes de leurs bateaux à vapeur.

Ainsi marche le monde. Nos anciens rois manquaient de la moitié des choses qui semblent, à présent, de nécessité absolue pour les prolétaires.

Avant un quart de siècle on se demandera peut-être comment on a pu naviguer jamais dans ces *steamboats* qui nous paraissent si splendides.

De son temps, le *Montréalais* passait pour un chef-d'œuvre d'architecture nautique.

Il avait cent cinquante pieds de longueur, trente de maître-bau, une puissante machine à basse pression, et jouissait d'une réputation de fin coureur justement méritée.

Mais ce qui le faisait préférer à ses rivaux, c'est que,

pour la première fois au Canada, on avait élevé sur son pont deux constructions légères en bois blanc, dans lesquelles les passagers pouvaient se réfugier lorsqu'il pleuvait et qu'ils ne voulaient pas s'exposer aux nauséabondes odeurs de l'entrepont.

Ces constructions s'étendaient à bâbord et à tribord, contre les aubes du vapeur; elles étaient séparées par un intervalle affecté à la cage de la machine, la logette du pilote, et deux passages pour circuler de l'avant à l'arrière du vaisseau.

Elles formaient deux salles.

Sur la porte de l'une on lisait :

Ladies and gentlemen cabin (cabine des dames et des messieurs).

Et au-dessous :

No smoking allowed (défense de fumer).

La porte de l'autre portait cette inscription :

Crew's cabin (cabine de l'équipage).

La première salle, bien éclairée et garnie de bancs de bois, était chauffée par un petit poêle de fonte. Le public s'y tenait habituellement plutôt que dans l'entrepont, où l'on mangeait et couchait, mais qui ne recevait de jour que par des lampes fumeuses.

Nous n'avons pas besoin de dire que, quand il faisait beau, on se promenait sur le tillac, ou bien on demeurait assis sur les banquettes disposées autour de son platbord.

La réouverture de la navigation signale, au Canada, la reprise des affaires ; alors chacun est d'autant plus avare de son temps que, durant l'hiver, les communications sont difficiles et la bonne saison très-courte ; aussi, comme les navires qui font alors les premières traversées sur le Saint-Laurent, le *Montréalais* était-il encombré de monde.

On y voyait pêle-mêle des Anglais, des Canadiens, des Ecossais, des Irlandais, des Indiens, des Yankies ; des marchands, des trappeurs, des bateliers, des bûcherons, des pêcheurs ; des femmes de toutes les conditions, des toilettes distinguées et des vêtements en haillons, des physionomies avenantes et des figures hideuses ; mais par-dessus tout tranchait l'uniforme rouge anglais.

C'était un bataillon de la ligne que le gouverneur du Haut-Canada, sir Francis Head, expédiait de Toronto à Montréal, pour prêter main-forte à la troupe qui y était déjà casernée, car on appréhendait un soulèvement prochain.

Attroupés sur le pont, les passagers devisaient des événements politiques.

Quoique au premier aspect les races parussent confondues, un observateur n'aurait pas manqué de remarquer que les Anglais et les Ecossais se rassemblaient d'un côté, les Canadiens-Français, les Irlandais et les Yankies de l'autre.

Ceux-ci s'étaient rangés à l'avant du vapeur, et ceux-là à l'arrière.

Les femmes avaient suivi l'exemple des hommes : les Anglo-Saxonnes à la proue, le reste à la poupe

Plus encore que les différences de nationalités, les différences d'opinions créaient cette division.

Parmi les passagers ainsi placés à l'avant, on ne pouvait s'empêcher de distinguer trois personnes qui caquetaient et riaient gaiement sans se préoccuper de la sombre gravité de ceux qui les environnaient. L'une était un homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, les autres deux jeunes femmes fort jolies, fort attrayantes, quoique leur genre de beauté fût en parfaite opposition, car l'aînée avait le teint blanc comme un lis, les cheveux noirs, lissés en bandeaux contre les tempes, l'air doucement mélancolique, et la moins âgée montrait un visage rose comme la pulpe d'une pêche, toujours souriant, que couronnait une abondante chevelure blond-cendré, dont les grappes voltigeaient, par boucles soyeuses, autour de son cou.

Toutes deux étaient coiffées d'un *casque* ou toque de pelleterie, et douillettement emmitouflées dans de chauds manteaux de drap garnis de vison.

Leur compagnon avait aussi la tête couverte d'un casque de fourrure, et sur les épaules un pardessus en peau de castor; car, bien que le soleil brillât de tout son éclat, la brise était fraîche et piquante sur le Saint-Laurent.

— Mon Dieu, que voilà un sauvage qui a bonne mine!

fit avec la vivacité d'un enfant la plus jeune des dames en voyant Co-lo-mo-o monter sur le vapeur.

— Voulez-vous bien ne pas parler si haut, petite imprudente !

— Et pourquoi, monsieur, je vous prie ?

— Si votre cavalier (1) vous entendait ! répliqua le jeune homme, en la menaçant du doigt.

— Sir William ? Oh ! il est bien trop occupé à déblatérer contre les Canadiens ; et puis, au surplus, je me soucie de lui comme d'une vieille papillote, ajouta-t-elle en riant.

— Oh ! Léonie, commença l'autre dame...

Mais elle l'interrompit brusquement.

— Dites donc, ma cousine, est-ce que les Indiens que vous commandiez ressemblaient à celui-là ? Alors vous avez eu bien tort d'épouser un vilain garçon comme M. Xavier !

— Est-elle insolente, un peu ! dit le jeune homme en la gratifiant d'une petite claque sur la joue.

— Dame, mon cousin, l'insolence est le privilége des jolies femmes, vous me l'avez trop souvent répété pour que je l'oublie jamais.

— Attrapez, mon mari ! reprit la seconde.

— Quoi ! tu t'en mêles, Léonie ?

(1) Chez les Canadiens-Français ce terme s'emploie ordinairement pour *futur, fiancé, amoureux.*

— Dans tout ça, ma cousine, vous n'avez pas répondu à ma question, dit Léonie.

— Vous êtes une méchante espiègle.

— Ce n'est pas toujours une réponse. Je vous demandais si vos sauvages de la Colombie étaient aussi beaux que notre pilote.

— Mais, petite ignorante, ils ont la tête aplatie comme une poire tapée, intervint Xavier.

— Et ma cousine, qui était leur reine, ne l'avait pas la tête aplatie? reprit Louise avec une tenacité plaisante.

— J'espère, dit le jeune homme.

— Et, s'écria-t-elle vivement, si elle avait eu la tête aplatie comme une poire tapée, est-ce que vous l'auriez épousée, malgré ce grandissime amour qui vous a entraîné dans les pays d'en haut (1) pour aller la chercher?

Ces paroles furent prononcées avec une expression si comique par la folle créature, que Xavier Cherrier (2), tel était le nom du jeune homme, s'abandonna à un bruyant accès d'hilarité.

— Ça n'empêche, poursuivit Léonie, en jetant un coup d'œil sur le Petit-Aigle, qu'on voyait *attelé* à la roue du gouvernail, dans sa guérite, au-dessus de la machine; ça n'empêche, c'est une drôle d'aventure que la

(1) Les territoires habités par les Indiens du nord-ouest américain sont ainsi nommés au Canada.

(2) Voir les *Nez-Percés*.

vôtre, je voudrais bien en avoir une comme ça, moi : être souveraine d'une tribu sauvage jusqu'à vingt ans, puis, tout à coup, rencontrer un parent, comme mon cousin Cherrier, qui vient de la Louisiane, dans le désert, exprès pour moi, m'enlève à mes sujets et me marie (1). Vraiment, Louise, vous avez eu trop de bonheur! J'envie votre sort!

Celle à qui s'adressait cette réflexion traîna vers son mari un long regard d'amour.

— Ce serait juste, si vous aviez dit que le trop heureux, c'est moi, dit-il.

— Egoïste! murmura joyeusement Louise.

— Mais, s'écria Xavier, de quoi vous plaignez-vous, ma belle cousine! vous avez parmi vos galants un gentilhomme accompli...

— Sir William! riposta-t-elle avec une moue dédaigneuse.

— Il est très-riche, titré...

— C'est la moindre de mes préoccupations.

— Il vous adore...

— Et je le déteste.

— Hypocrite, va! dit Xavier en la poussant légèrement du genou.

(1) Cette locution, comme une foule d'autres employées en Normandie, est très-usitée au Canada, même dans la haute classe de la société.

— Vous croyez !

— J'en suis sûr.

— Eh bien, voulez-vous savoir la vérité?

— Nous vous défions de la dire.

— Oui-dà? repartit-elle d'un ton piqué.

— Parlez, ma chère Louise, car moi je suis convaincue que vous serez franche, dit madame Cherrier.

— Alors, répliqua la jeune fille, de sa voix railleuse, je vous déclare que j'aimerais mieux ce beau sauvage que le noble sir William King.

Une nouvelle explosion de rire accueillit cette plaisante déclaration.

— Ma foi, oui, ajouta Léonie, cette fois d'un accent sérieux ; sir William me déplaît. Et s'il ne tient qu'à moi, jamais je ne l'épouserai. Quoiqu'il soit venu exprès de Montréal pour me chercher chez ma tante où j'étais, Dieu merci, parfaitement, je vous jure que si vous ne m'eussiez pas accompagnée, je ne serais pas descendue avec lui, malgré les ordres de mon père. D'abord il a toujours à la bouche quelques mauvais propos contre les Canadiens, puis, enfin, il s'est permis une fois des libertés... Ah! mon Dieu, qu'est-ce que c'est que cela?

Cette exclamation avait été arrachée à la jeune fille par un violent mouvement de tangage.

— Rien, poltronne; nous sautons les rapides; faites des vœux pour que votre Adonis Peau-Rouge ait le coup d'œil juste et la main ferme, répondit Cherrier.

Le *Montréalais* venait effectivement de s'engager dans un étroit chenal, lequel, serpentant entre les écueils du Sault Saint-Louis, permet aux vapeurs de franchir la dangereuse passe.

De toutes parts l'onde bouillonnait autour du navire et le fouettait de ses gerbes liquides, qui s'égrenaient en des milliards de gouttelettes scintillant aux rayons du soleil à son déclin, comme de la poussière de rubis, avant de retomber, en fine pluie, sur le pont. Tous les passagers avaient suspendu leurs conversations, et, malgré ces rosées consécutives, se tenaient immobiles pour contempler le spectacle qu'ils avaient sous les yeux.

Devant eux, à perte de vue, le fleuve semblait rouler des mamelons de neige, qui s'agitaient incessamment avec la fluidité du vif-argent. Mais, s'abaissant sur le côté, les regards reconnaissaient bien vite que cette neige mobile n'était que l'écume des eaux, hachées par une multitude infinie de rochers de formes et de couleurs variées, disséminés, comme des gradins, sur toute la largeur du Saint-Laurent.

Si cette scène n'a pas le caractère imposant des grandes cataractes, elle est émouvante; elle produit une certaine sensation d'effroi, la première fois qu'on la parcourt emporté sur un bateau à vapeur.

Le *Montréalais* plongeait entre les récifs, ainsi que plonge, entre des vagues géantes, le navire battu par la tempête; sa proue se trouvait toujours à plusieurs pieds

au-dessous de la poupe, ce qui obligeait les passagers à s'appuyer à la lisse pour conserver leur équilibre. Et, à tout moment, on pouvait craindre qu'il ne se déchirât sur la herse de roc qu'un caprice de la nature a fixée à cet endroit.

Un éblouissement du pilote, un engourdissement passager de son bras, une seconde d'inattention de son esprit, et c'en était fait du vaisseau, de ceux qui le montaient.

Nul n'eût pu échapper à sa destruction. Tous auraient été mis en pièces, lacérés de mille manières avant d'être engloutis par l'abîme inexorable. Une agonie lente, affreuse, sans remède, eût été le seul et triste avantage laissé aux plus vigoureux nageurs.

Mais Co-lo-mo-o connaissait son métier.

Le *Montréalais*, dirigé par une main expérimentée, opéra gaillardement la descente : au bout de deux minutes, il se redressait calme et fier dans la baie de la Prairie.

Déjà chacun des passagers souriait de son émoi, ou renouait les entretiens interrompus, et le sifflet éclatant de la machine proclamait le triomphe du vapeur, quand un cri sinistre porta le trouble dans tous les cœurs.

— Le feu ! le feu est au navire !

Ce cri, en mer le plus épouvantable de ceux qui peuvent frapper l'oreille humaine, gagna, de proche en proche, toutes les parties du bâtiment, depuis les cabines su-

périeures jusqu'à la cale, et bientôt une masse compacte de deux cents individus se foula sur le pont. Je renonce à peindre la stupeur, les exclamations vibrantes, le désordre ! Vainement le capitaine essaya-t-il de donner des ordres, sa voix ne fut pas entendue, ses gestes ne furent point écoutés.

Cependant on ignorait encore si la terrible nouvelle était vraie ou fausse, lorsqu'une flèche de feu jaillit soudainement, au-dessous de la cage du pilote, par l'écoutille qui conduisait à la chambre du machiniste.

Co-lo-mo-o ne sourcilla point. Sans déserter son poste, malgré la flamme qui grimpait à ses pieds et malgré les clameurs, le bruit inqualifiable, il tourna le cap vers le rivage de la Prairie qu'on distinguait à travers le crépuscule, à un mille de distance au plus.

Par malheur le vaisseau cessa subitement d'avancer, les chauffeurs ayant abandonné leurs fourneaux.

Les passagers et les matelots se ruèrent avec fureur sur les embarcations pendues aux porte-manteaux. Dans leur frénésie, ils renversaient et foulaient sans pitié les femmes, les enfants. Plusieurs râlaient étouffés par la cohue.

Une chaloupe détachée tomba à l'eau et sombra ; une autre fut enfoncée par le poids des personnes qui l'envahirent dès qu'elle eut été mise à flot ; la troisième parvint à s'éloigner de quelques mètres du foyer de l'embrasement qui, en moins de rien, avait pris les plus vastes proportions ; mais le fleuve était jonché de naufragés, se sou-

tenant, se submergeant, se suicidant les uns les autres : — aux premières lueurs de la conflagration, ils s'étaient précipités dans le Saint-Laurent. Ces malheureux, hommes et femmes, s'accrochèrent désespérément à la troisième chaloupe et la firent chavirer.

Alors, illuminé par les torches fulgurantes de l'incendie, commença un de ces drames palpitants que le pinceau et la plume sont impuissants à reproduire. On vit accomplir des traits de courage héroïque, exécuter des actes d'un égoïsme hideusement sauvage.

Qu'il nous soit permis de tirer le voile sur ce sombre tableau, dont le souvenir ne restera que trop longtemps gravé dans la mémoire des Canadiens ; car la catastrophe coûta la vie à plus de cent cinquante personnes qui périrent, le plus grand nombre par l'eau, les autres par le feu, en un temps serein, à quelques centaines de brasses de la rive, et sous les yeux d'une population intrépide, ingénieuse, bienveillante, que le tocsin avait amenée de tous côtés et qui organisa aussitôt des moyens de sauvetage.

Une poussée de la multitude avait violemment séparé Léonie de ses amis.

Pressée contre le plat-bord, elle crut, un moment, qu'elle allait perdre connaissance. Puis elle se sentit soulevée et lancée par un bras robuste dans l'espace.

La jeune fille tomba à l'eau, ses vêtements la soutinrent à la surface. Mais ce mince secours ne lui pouvait être

d'une grande utilité; car déjà dix mains avides s'allongeaient autour de son corps pour s'y cramponner, pour l'enfoncer dans le gouffre avec elles, en voulant se sauver, lorsqu'un nageur vigoureux la saisit à la taille et l'entraîna loin de ce théâtre d'horreurs.

Le l
jolie c
propri
consid
Nou
portrai
ment l
d'une
Elle av
Son ne
se sera
Une fo

CHAPITRE VI

LÉONIE DE REPENTIGNY.

Le lendemain de cette tragédie, Léonie s'éveilla dans sa jolie chambrette, chez son père, M. de Repentigny, riche propriétaire canadien-français, qui occupait une charge considérable dans le gouvernement colonial.

Nous avons peu de choses à ajouter pour compléter le portrait physique de la jeune fille. Elle rendait exactement le type canadien. Sa figure était pleine, très-fraiche, d'une carnation qui annonçait l'exubérance de la santé. Elle avait les yeux bruns, fort clairs, pétillants de malice. Son nez, petit, d'une coupe aimable, gentiment retroussé, se serait bien gardé de démentir l'expression du regard. Une fossette au menton ne lui messeyait pas du tout ; et

ses lèvres, aussi purpurines que des pommes d'amour, appelaient les baisers.

Taille médiocre, du reste, épaules larges, arrondies, riches en promesses; une prédisposition marquée à l'embonpoint; les mains petites, grosses un peu, rougeaudes, nous l'avouons; les doigts courts, encore noués, le pied à l'avenant.

Ce qui n'empêchait pas mademoiselle Léonie de Repentigny d'être citée parmi les *belles* de Montréal et de Québec, et ce qui ne l'empêchait pas non plus de laisser pressentir, sous sa piquante physionomie de pensionnaire, une future femme extrêmement gracieuse.

Depuis un hiver elle avait quitté le couvent du Sacré-Cœur, où elle avait été élevée.

Parlerai-je de son moral? C'est chose difficile, pour ne pas dire impossible. En général, le cœur des jeunes filles est un livre fermé aux curieux. Il en est qui le nomment grimoire.

Mais ce vocable est si impertinent que je m'en voudrais de l'employer.

Léonie avait reçu l'instruction commune. Elle savait parfaitement son Histoire sainte, rien ou presque rien de l'histoire du reste du monde; on l'avait teintée de géographie; elle se tirait aisément des quatre premières règles de l'arithmétique, dessinait au besoin des paysages dont les lignes n'étaient pas démesurément cagneuses, taquinait un piano sans excès de cruauté et arrachait de

son gosier des notes ni plus ni moins fausses que la plupart des petites personnes de son âge et de son rang.

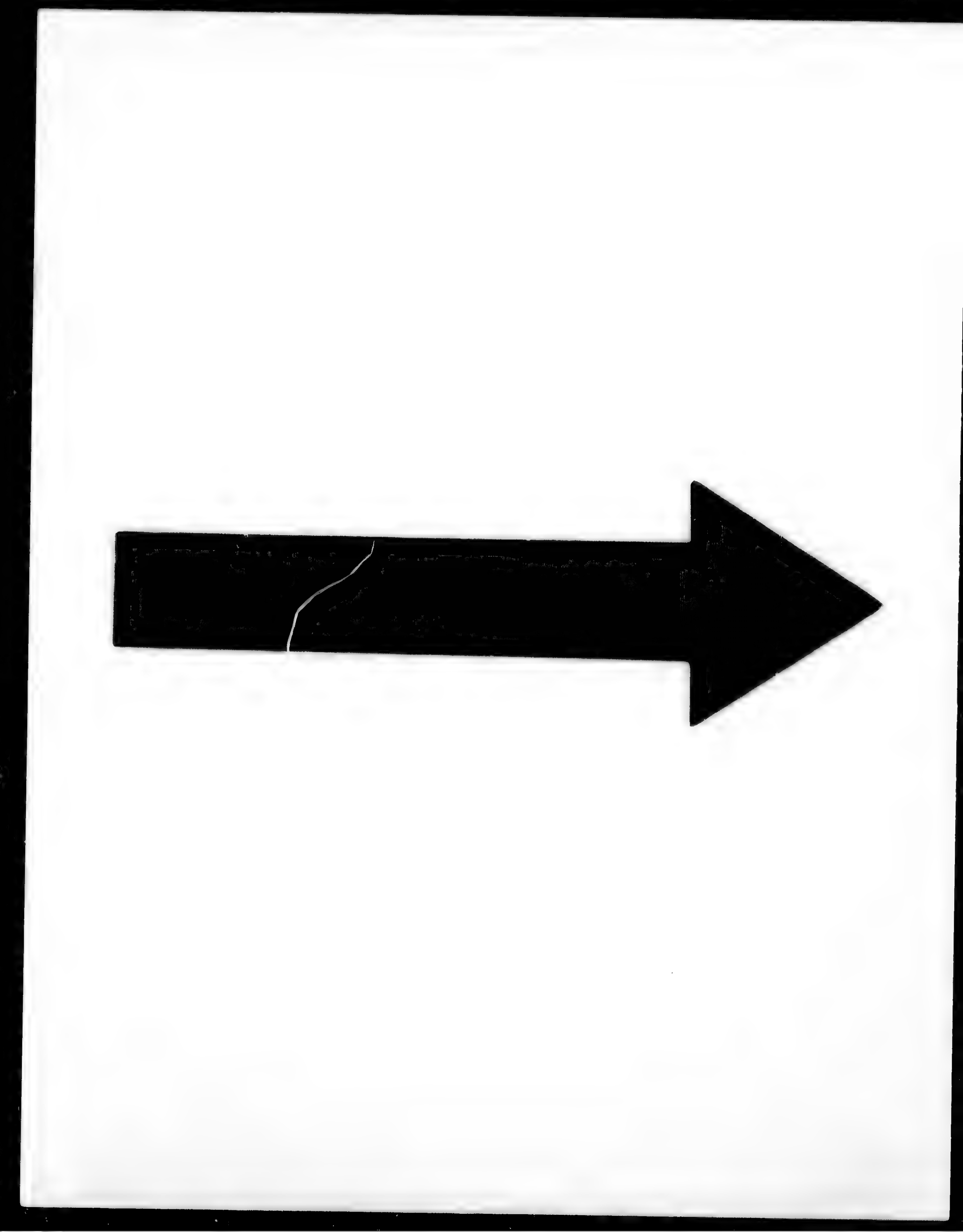
J'oubliais un point essentiel : Léonie de Repentigny dansait à ravir. Pas n'est besoin donc de dire que, de tous les plaisirs, le bal était celui qu'elle préférait.

« Bon cœur, mauvaise tête, » ainsi la qualifiaient dans leurs *Bulletins* les dames religieuses qui avaient fait son éducation.

Comme on a vu qu'elle était spirituelle, ce mot de ses institutrices nous dispense très à propos de nous appesantir davantage sur le caractère de notre héroïne.

Quoique élégant, son appartement n'offrait pas toutes ces futilités coquettes qu'une Française eût aimé à y trouver. Comme le sont, en général, les chambres à coucher américaines, y compris celles des dames dont la vie mondaine se passe au salon, et dont la chambre à coucher est un sanctuaire inviolable, même pour les domestiques mâles, la pièce occupée par Léonie de Repentigny était simplement meublée : on y remarquait un lit tendu en soie bleu-clair, comme les rideaux des fenêtres, une petite table à ouvrage, un *rocking chair* (sorte de berceuse), et quelques chaises en damas bleu de la même nuance que le lit et les rideaux.

Le plus grand luxe, c'était le tapis qui recouvrait le parquet. Ce tapis, à ramages blancs et bleus, provenait de nos meilleures manufactures françaises.



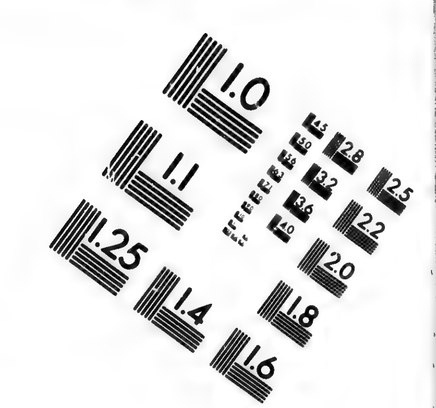
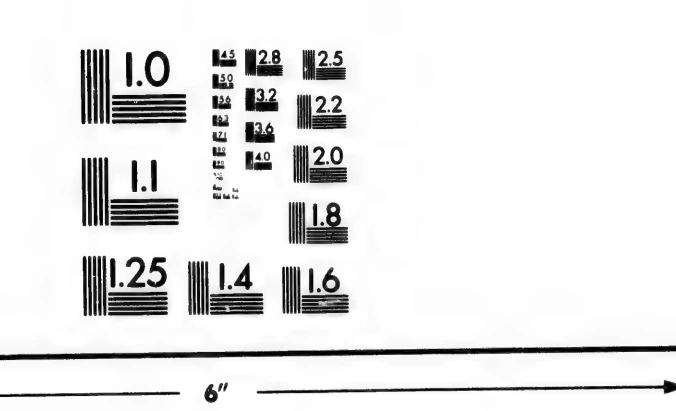


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



Les murs de la chambre, nus, semblaient plaqués d'albâtre, tant leur blancheur mate était immaculée!

Une petite salle de bain et un cabinet de toilette étaient contigus à cette chambre.

En s'éveillant, Léonie se sentit énervée. Il était huit heures du matin; suivant l'habitude des maisons américaines, on sonnait le premier coup du déjeuner.

— Bon, se dit la jeune fille en entr'ouvrant les rideaux, et en étirant ses membres, afin de leur rendre leur élasticité ; bon, j'ai encore une demi-heure pour me reposer, plus une autre grande demie pour m'habiller! C'est bien plus qu'il ne m'en faut. Au couvent, nous n'avions que dix minutes, et encore il fallait se lever à des heures, — elle se prit à bâiller nonchalamment et découcouvrit deux rangées de dents superbes, — à des heures qu'on n'y voyait goutte. Ah! quel bonheur d'en être sortie! si ce n'était cet ennuyeux sir William qui me fatigue du matin au soir avec ses protestations, je n'échangerais pas mon sort pour celui d'une reine. Mais comme je suis courbaturée! Cet accident d'hier, grand Dieu, je n'ose y songer..... sans le brave pilote, j'étais perdue! Ce n'est pas sir William qui m'aurait sauvée! Il pensait bien plutôt à sa chère personne qu'à moi! Oh! je me souviendrai de sa conduite! Aujourd'hui j'irai à Notre-Dame-de-Bon-Secours et je brûlerai un cierge à la sainte Vierge pour la remercier de sa protection. Je suis

ien sûre que c'est elle qui a inspiré au sauvage l'idée de n'assister.....

Léonie s'arrêta un instant, fit une courte prière menale; puis elle continua :

— Comme la destinée est donc singulière! je rêvais jusement d'aventures au moment où la catastrophe est arriée. Je songeais même à l'Indien. Quel air noble il a! uelle fierté dans ses traits!...

Surprise par cette réflexion, elle devint rouge comme ne grenade et jeta autour d'elle un petit coup d'œil iniet, craignant qu'il n'y eût dans la chambre quelqu'un i l'observât.

— Enfin, reprit-elle comme pour chasser une pensée nt la convenance lui paraissait douteuse, heureusement e mon cousin et ma cousine Cherrier s'en sont tirés ins et saufs. Je me serais toujours reproché le mal qui rait pu leur advenir, car c'est pour m'être agréables 'ils sont descendus de Toronto à Montréal. Louise vout que Xavier demeurât dans le Haut-Canada, jusqu'à qu'ils retournassent à la Nouvelle-Orléans. Elle a peur s troubles qui éclatent chaque jour à Montréal. Elle est pourtant pas poltronne, ma cousine; mais elle aime t son mari! Ah! ça doit être bien doux d'aimer *quel'un!* Est-ce que le mariage donne l'amour? Je m'imae pourtant que je ne pourrai jamais aimer sir Wilm; il n'est pas méchant, mais si fat, si insupportable... ! mais, je n'ai pas encore dit *oui*..... Nous verrons...

Et Léonie appuya son assertion d'un geste volontaire qui annonçait qu'elle avait « la tête près du bonnet, » comme disaient les domestiques de la maison.

La cloche retentit de couveau.

— Voici le deuxième coup ! déjà ! Une, deux, nous y sommes, dit-elle tout haut, en glissant à bas de son lit.

Elle s'enveloppa frileusement dans un peignoir, fit ses ablutions, releva en un tour de main ses beaux cheveux derrière son chignon et acheva sa toilette.

Comme elle s'apprêtait à sortir de la chambre, sa mère entra, en amortissant le bruit de ses pas.

— Comment ! debout ! s'écria-t-elle.

— Oui, ma bonne maman, répondit Léonie en se précipitant dans les bras de madame de Repentigny, qui la pressa avec force sur son sein.

— Ma chère, chère enfant ! disait la tendre mère, les yeux tout humides de larmes. Oh ! comme nous devons bénir Dieu de ce qu'il nous a conservé tes jours !

— J'ai promis un cierge à Notre-Dame-de-Bon-Secours, murmura la jeune fille en répondant passionnément aux caresses qui lui étaient prodiguées.

— Et tu as sagement fait, ma Léonie bien-aimée ! Mais es-tu remise, ne sens-tu aucun mal, aucune douleur?

— Non, petite maman, non ; un peu de fatigue, voilà tout.

— Dès hier soir j'ai envoyé un exprès à ton père pour

lui dire que tu avais échappé au sinistre avec sir William et nos cousins...

— Il est donc parti pour Québec, mon père?

— Oui, les affaires du gouvernement l'ont rappelé, et il s'est embarqué hier à quatre heures, presque au moment.... Oh! que je t'embrasse!... Encore! encore!

Et madame de Repentigny couvrait sa fille de baisers.

— Mais tu vas me manger, petite maman, disait celle-ci, en souriant à travers les douces larmes qui coulaient sur ses joues.

— Ah! j'ai eu une si grande frayeur! puis tellement craint de te perdre, ma pauvre enfant. Mais, écoute, mets ton chapeau, nous irons tout de suite à Notre-Dame-de-Bon-Secours offrir nos vœux à la sainte Vierge.

— Oh! je le veux bien, maman.

— Je vais faire atteler. Dépêche-toi.

— Dans une minute, je serai prête.

Bientôt la mère et la fille sortirent dans un élégant carrosse à deux chevaux de la maison qu'elles habitaient, rue Sherbrooke, au pied même du mont Royal.

Madame Éléonore de Repentigny, née de Beaujeu, appartenait, et par ses ancêtres et par son alliance aux de Repentigny, à la plus haute noblesse franco-canadienne.

C'était une femme de trente-huit ans, simple, douce et bonne jusqu'à la faiblesse. Son mariage n'était pas heu-

reux : M. de Repentigny unissait à une ambition démesurée qui l'avait vendu à l'administration anglaise, une sécheresse naturelle qui en faisait un despote pour les siens. Il eût voulu un héritier mâle de son nom, dont il était très-vain, et ne pardonnait pas à sa femme de ne lui avoir donné qu'une fille. Ce trait prouve qu'à la dureté du cœur il joignait une étroitesse remarquable de l'esprit. Ces deux vices de conformation morale s'accompagnent assez communément : une personne affectée de l'un est presque toujours atteinte de l'autre.

Aux yeux de son père Léonie partageait la faute de sa mère. Il les traitait toutes deux avec une rigueur odieuse. Cependant, la jeune fille avait, jusqu'à un certain point, hérité de son opiniâtreté. Elle lui résistait à l'occasion et prenait courageusement parti pour madame de Repentigny. Aussi était-il pressé de la marier. A peine sortie du couvent, il avait provoqué les assiduités d'un jeune Anglais près d'elle. Cet Anglais, sir William King, officier dans l'armée britannique, mais cadet de famille, ne demandait pas mieux que d'épouser mademoiselle de Repentigny, à laquelle on assurait une dot de vingt-cinq mille livres sterling et qui pourrait prétendre à une somme double au moins, après la mort de ses parents.

Jusqu'alors Léonie ne se montrait pas trop opposée à cette union, quoiqu'elle reçût parfois fort mal son futur époux. Elle considérait le mariage comme une sorte de délivrance, qui lui permettrait même de protéger sa

ère contre les emportements de M. de Repentigny, car lle se promettait bien de ne la quitter jamais.

Sous un extérieur enjoué, Léonie cachait un grand nds de fermeté. Mais, ainsi que son père, elle avait des ssions très-fougueuses, qu'elle ignorait encore elle-ème. Seulement, au lieu d'être des passions d'esprit omme les siennes, c'était des passions de cœur. Jusqu'a-rs sa tendresse pour sa mère et une vive affection pour uelques personnes de leurs entours avaient suffi aux as-irations de son âme. S'assurer l'empire sur le mari qu'on i destinait, afin de n'avoir pas à souffrir comme ma-ame de Repentigny, était l'unique souci de Léonie.

La mère et la fille n'avaient de contentement que uand elles étaient ensemble. On peut donc juger des an-oisses de la première en apprenant la veille, vers huit eures du soir, que le vapeur qui lui ramenait sa fille e Toronto brûlait, à deux lieues de Montréal; on peut ger des expansions de sa félicité en la retrouvant sauve t bien portante auprès d'elle.

Sans être aussi démonstrative, la joie de Léonie égalait elle de madame de Repentigny.

Pelotonnées dans leur voiture, chacune un bras passé utour de la taille de l'autre, se couvant du regard, se aisant à chaque propos, elles ressemblaient plutôt à eux sœurs étroitement liées, qu'à une mère à son au-omne et une fille à son printemps, car madame de Re-entigny était belle encore, surtout quand le bonheur

souriait sur son visage, et ne paraissait pas âgée de plus de vingt-six à vingt-huit ans.

Après avoir longé la rue Sherbrooke, leur voiture tourna dans la rue Saint-Denis, qu'elle descendit rapidement, côtoya le Champ-de-Mars, situé derrière le Palais de Justice, et vint s'arrêter au coin des rues Saint-Paul, de Bon-Secours, où s'élève l'église de ce nom, tout près du marché et de l'hôtel de ville, monument qui ne manquerait pas d'une grandeur imposante si, par une inconcevable incurie, trop commune au Canada, il n'était resté inachevé.

L'église de Notre-Dame-de-Bon-Secours est en grande vénération parmi les Canadiens. Petite, étroite, mais richement décorée, elle ouvre sur la rue Saint-Paul et son chevet regarde le Saint-Laurent, vis à vis de l'île Sainte-Hélène (1).

Les bateliers catholiques n'oublient jamais de se signer en passant devant cette chapelle, et les marins y vont prier avant de partir pour un voyage.

Leurs dévotions terminées, les deux dames retournèrent chez elles.

En rentrant, elles trouvèrent sir William qui était venu prendre des nouvelles de Léonie.

(1) Le clergé catholique a joué un rôle prépondérant dans la colonisation canadienne; aussi n'est-il pas étonnant qu'on trouve une si abondante quantité de noms de saints et de saintes pour désigner les localités.

C'était un grand jeune homme, d'un blond fadasse, ont toute la distinction se résumait en une prodigieuse atisfaction de lui-même et une arrogance incroyable.

Quoiqu'il courtisât la fortune de mademoiselle de Reentigny, il affichait un profond mépris pour les Canaiens. Ce n'était cependant pas un contre-sens dans un ertain monde de Montréal et Québec, où bon nombre de ieilles familles nobles françaises, ralliées à la couronne ritannique, s'efforcent à oublier leur origine et se attent d'ignorer jusqu'à notre langue pour complaire à urs maîtres.

— Ah! mesdames! vous me voyez bien heureux, trèseureux de vous trouver en aussi merveilleuse santé; je aignais que notre chère Léonie ne fut indisposée des ites de notre petite aventure. Ç'a été excentrique, trèsxcentrique! dit-il en abordant madame et mademoiselle e Repentigny.

— Dites affreux, épouvantable, sir William, fit la preière en frissonnant.

— Oh! sir William ne s'émeut pas aussi facilement! t Léonie d'un ton épigrammatique.

— C'est vrai, très-vrai, *my dear*, dit-il avec le grasyement particulier aux dandies londonnais.

— Vous avez couru de grands dangers, sans doute! t la jeune fille de sa voix moqueuse.

— Une bagatelle! une très-petite bagatelle!

— Pourtant vous ne pensiez guère à moi!

— Au contraire, *my dear*, au contraire ! J'y pensa sérieusement, très-sérieusement.

— Vous l'avez prouvé ! dit ironiquement Léonie.

— Oh ! oui ; et je courais à vous, vite, très-vite, m *dear,* quand.....

— Ne parlons plus de cela, je vous en prie, sir W liam, interrompit madame de Repentigny ; ce sujet m'es trop pénible. — Vous déjeunerez avec nous ?

Le jeune homme s'inclina en signe d'assentiment. O entra dans la salle à manger où le déjeuner était dress

Séparée du parloir par deux portes à coulisse, cet pièce avait pour meuble principal une table oblongue *mahogany,* sorte d'acajou foncé, et un dressoir de mêm bois, chargé d'argenterie massive. Une toile cirée, carreaux noirs et gris, s'étendait sur le plancher.

Le repas fut servi suivant la façon anglaise : il se com posait d'œufs à la coque, jambon fumé, côtelettes d' gneau, poisson frit, beurre frais, petits pains chauds sa levain, appelés *cakes,* thé et café.

Tout en mangeant, Léonie s'amusait à cingler l'h meur apparemment très-paisible de son prétendu.

Comme le déjeuner tirait à sa fin, madame de Repentig dit tout à coup, en levant les yeux vers la fenêtre, à trave laquelle s'ébattaient les tièdes rayons d'un soleil printani

— Mes enfants, nous avons un devoir à remplir ; faudra s'en acquitter aujourd'hui. Nous irons faire u visite à ce brave sauvage qui a sauvé la vie à ma fille.

— Oh! bien volontiers, maman! s'écria Léonie; le temps est magnifique, ce sera une promenade charmante, n'est-ce pas, sir William?

— Charmante, très-charmante, *my dear*, répéta celui-ci d'un air distrait.

— Comme il nous dit cela! fit Léonie qui avait remarqué que le visage du jeune homme s'était rembruni aux premiers mots de la proposition.

— J'espère que vous nous accompagnerez, monsieur? dit madame de Repentigny.

— Ce serait avec plaisir, un très, très-grand plaisir, je vous assure.....

— Mais vous êtes de service, je gage! riposta Léonie; eh bien, que vous soyez de service ou non, vous serez notre cavalier, je le veux!

— Elle est originale, très-originale! dit sir William en ébauchant un sourire contraint.

— Pourtant, sois raisonnable, ma fille, essaya madame de Repentigny; si les occupations de sir William...

— Ses occupations, repartit-elle vivement en haussant les épaules, je voudrais bien voir qu'il eût autre occupation que celle de me plaire!

— Spirituel, très-spirituel, dit l'officier saluant agréablement de la tête.

— Alors, reprit la mère de Léonie, nous allons nous habiller et partir.

— Mais, objecta sir William.....

La jeune fille lui coupa aussitôt la parole.

— Je vous interdis toute observation, ou sinon!

Elle tendit son doigt vers lui d'un air menaçant, tout en quittant la salle à manger pour remonter à sa chambre.

CHAPITRE VII

CO-LO-MO-O LE PETIT-AIGLE.

Quand la noblesse du maintien de Co-lo-mo-o attira l'attention de Léonie de Repentigny sur le *Montréalais*, celui-ci la connaissait déjà, sans qu'elle le sût. Il l'avait remarquée à Lachine, où elle était venue se promener avec son parent Xavier Cherrier, et à Montréal, un jour de grande fête religieuse.

Mais, quels que fussent les sentiments de l'Iroquois à l'égard de la jeune fille, il les tenait cachés au fond de son cœur avec la discrète fierté particulière aux Indiens.

Les regards furtifs que lui adressa plus d'une fois Léonie, à bord du vapeur, n'échappèrent point à sa pénétration. Loin de lui être agréables, cependant, ils l'irri-

tèrent. Co-lo-mo-o crut y démêler du dédain, et son orgueil fut d'autant plus profondément froissé qu'il attribua à des plaisanteries dont il était l'objet la souriante gaieté de Léonie et de ses compagnons.

Si, au moment de l'incendie, la machine du navire n'eût cessé de fonctionner, il n'aurait, certes, pas quitté sa logette pour aller lui porter secours. Mais ses services devenant inutiles, il abandonna le gouvernail et songea à son salut personnel.

En fendant la presse, afin de sauter à l'eau et de gagner la rive à la nage, le hasard, plutôt qu'une intention de son esprit, le poussa vers Léonie, à qui la douleur arrachait des plaintes déchirantes.

Le Petit-Aigle fut ému par l'accent de ces plaintes. Il oublia son ressentiment : il saisit la jeune fille par la taille, il la lança dans le fleuve, s'y précipita derrière elle et la traîna jusqu'à la grève où les soins qu'exigeait son état lui furent prodigués.

Co-lo-mo-o, alors, jeta un coup d'œil étrange sur le navire qui achevait de se consumer, au milieu des gémissements, des clameurs des naufragés.

Il fit un mouvement comme pour se remettre à l'eau et revenir leur prêter son aide. Mais ce mouvement fut à l'instant réprimé.

— Non, murmura-t-il, Co-lo-mo-o ne serait pas le digne fils des Iroquois s'il assistait les ennemis de sa race !

Puis, il s'élança, en courant, sur un sentier qui côtoie le Saint-Laurent dans la direction de Caughnawagha.

A mi-chemin de ce village, près d'un hameau canadien bâti au pied même des rapides, le Petit-Aigle rencontra Jean-Baptiste.

Par des signes, le nain lui annonça que la police montréalaise était arrivée à Caughnawagha pour y arrêter son père, que celui-ci s'était réfugié dans l'île au Diable, que Co-lo-mo-o s'exposerait certainement à être appréhendé s'il se montrait avant le départ du grand connétable.

Aucune trace d'émotion ne se peignit sur le visage du jeune Indien.

Il témoigna à Jean-Baptiste qu'il voulait être seul, et le bancal, sans manifester la moindre contrariété, poursuivit son chemin vers la Prairie.

La nuit était tombée, nuit fort triste à cet endroit, quoique claire, sereine, toute radieuse des constellations célestes qui scintillaient dans l'espace. Mais les arbres étaient encore dépouillés, l'herbe était encore enfouie sous les amas de neige et de glace dont le rivage du fleuve était jouché, et les chantres des gazons et des bois n'avaient pas encore fait leur réapparition.

Après une minute de réflexion, Co-lo-mo-o traversa le hameau, grimpa sur un chêne en face de l'île au Diable, et, à trois reprises différentes, il imita le cri du

pivert, cri si âpre qu'il domina les rugissements de la cataracte.

Rien ne répondit à cet appel.

Sans se décourager, Co-lo-mo-o recommença, en imprimant à ses notes une modulation insaisissable pour toute autre que pour une oreille exercée.

Cette fois, le cri du pivert s'éleva aussi de l'île au Diable, mais faible au point qu'à peine on le pouvait entendre.

— Mon père est en sûreté, se dit le Petit-Aigle; maintenant il faut que je voie ce qu'on fait à l'ienhus (1).

Il redescendit de l'arbre et continua de monter vers Caughnawagha.

Arrivé devant le village, il prit un canot sur la grève, le mit à flot, s'éloigna à quelques mètres du bord du fleuve et exhala un aboiement prolongé.

On eût dit un chien renfermé qui se lamentait.

Peu après, dans l'ombre, Co-lo-mo-o aperçut deux masses noires, glissant rapidement de son côté. Il se rapprocha sans bruit du rivage. Les sombres figures entrèrent sans hésiter dans l'eau.

C'étaient les chiens de Nar-go-tou-ké.

— Ici, Kagaosk! souffla le Petit-Aigle à voix basse.

L'Éclair et la Nuée-Sombre nagèrent vers le canot. Il

(1) Les Indiens appellent ainsi leurs villages.

semblait qu'ils comprissent les désirs de Co-lo-mo-o, car ils ne faisaient aucun bruit, en avançant.

— Les Habits-Rouges ne sont pas encore partis, pensa l'Iroquois, en se baissant pour prendre deux objets que les chiens portaient dans leur gueule.

L'un de ces objets était un fusil double, enveloppé dans un fourreau de cuir imperméable; l'autre une boîte de fer-blanc hermétiquement close, qui contenait des munitions de chasse.

D'un geste de la main, le Petit-Aigle renvoya Kagaosk et Kewanoquot.

Puis il chargea son fusil, arrêta l'embarcation au moyen de ses pagaies, fichées comme des pieux, contre chaque flanc, dans le sable des battures sur lesquelles il se trouvait, et resta en observation, étendu au fond de l'esquif.

Deux heures s'écoulèrent sans que Co-lo-mo-o eût changé de position. Tout à coup, un son léger, puis un clapotis le tirèrent de son immobilité. Il projeta sa tête par-dessus le bord du canot. Ses yeux fouillèrent les ténèbres et il distingua l'Éclair qui venait à lui.

— Nos ennemis ne sont plus là; la squaw m'envoie le chien pour me prévenir; allons savoir ce qui s'est passé, se dit le Petit-Aigle.

Laissant son embarcation sur la place, il descendit dans l'eau, tenant, comme les Canadiens, son fusil sur l'épaule, par le canon, et marchant vers le wigwam, où Ni-a-pa-ah l'attendait dans une anxiété fiévreuse.

— Que ma mère cesse de craindre, dit-il, avec une certaine hauteur, en s'arrachant aux embrassements de l'Indienne ; le chef est dans une retraite que les Visages-Pâles ne pourront atteindre.

— Mais Co-lo-mo-o a couru des dangers ? demanda Ni-a-pa-ah d'un ton timide.

Co-lo-mo-o est le fils d'un noble sagamo ; le danger lui plaît, dit laconiquement le Petit-Aigle.

— La bête-à-feu (1) flottante a éclaté ? interrogea encore l'Onde-Pure en examinant avec inquiétude son fils à la lueur d'une torche.

Celui-ci ne jugea pas à propos de répondre.

— Le chef a-t-il des provisions ? s'enquit-il.

— Il a emporté de la poudre et des balles. Mais Co-lo-mo-o ne me racontera-t-il pas comment il a échappé à l'incendie qui, disait-on ce soir dans le village, a détruit le grand canot des blancs ?

— Il ne s'agit pas de moi maintenant, mais du chef, ma mère, vous devriez le savoir, répliqua le jeune homme avec la sévérité d'un sagamo du désert s'adressant à l'une de ses squaws.

Ce n'était point que Co-lo-mo-o n'aimât Ni-a-pa-ah ; mais un orgueil insoutenable le possédait. Pour lui, la femme était un être inférieur tenue envers l'homme à

(1) C'est le nom donné par les Indiens aux bateaux à vapeur : ils appellent bête-à-feu, sans qualificatif, les locomotives de chemins de fer, et, par extension, les convois.

une obéissance passive, comme son chien, son cheval. Une instruction à demi chrétienne n'avait pas réussi à triompher de ce sentiment qu'avait développé en lui sa grand'mère, la Vipère-Grise, et le jeune Indien, plein de soumission, de vénération pour son père, n'admettait pas qu'un fils dût déférer aux ordres d'une mère.

— Nar-go-tou-ké a pris tout ce dont il avait besoin, repartit Ni-a-pa-ah avec un soupir.

— Quand les hommes de la police sont-ils venus ? dit le Petit-Aigle.

— Comme le soleil se couchait.

— Combien étaient-ils ?

Ni-a-pa-ah compta sur ses doigts.

— Dix, répliqua-t-elle.

— Et ils ont quitté le village ?

— Oui, mon fils, un de nos alliés est venu me l'apprendre.

Il y eut un moment de silence.

Son fusil posé à terre devant lui, les mains croisées sur la gueule des canons, le corps un peu incliné, Co-lo-mo-o méditait profondément, quand les deux chiens, qui s'étaient couchés à ses pieds, se relevèrent en même temps et allongèrent leur museau sous la porte du wigwam, en aspirant l'air.

— On a trompé ma mère, les Habits-Rouges sont encore ici, s'écria Co-lo-mo-o en épaulant son arme et s'apprêtant à se défendre.

Mais, soit que les chiens eussent eu une fausse alerte, soit que ceux qui l'avaient excitée ne jugeassent pas opportun de se montrer, on n'entendit rien, on ne vit rien paraître.

Le Petit-Aigle rabaissa son fusil.

— Les blancs rôdent autour de cette loge, dit-il. Donnez-moi quelques aliments, ma mère.

— Irais-tu rejoindre Nar-go-tou-ké ?

— Co-lo-mo-o ira où le chef l'enverra, répondit-il en prenant un bissac où il plaça un quartier de venaison boucanée, que lui tendit Ni-a-pa-ah.

Sans mot dire, l'Onde-Pure s'accroupit, en pleurant, près du poêle.

Le Petit-Aigle jeta le bissac sur son dos et sortit de l'habitation, le doigt appuyé à la gâchette de son fusil.

La lune se levait à ce moment et inondait de ses pâles clartés la place du village.

L'Indien promena aux environs des regards scrutateurs; mais on ne discernait créature vivante; toutes les lumières étaient éteintes dans les huttes iroquoises; le murmure des flots du Saint-Laurent sur la grève et le bourdonnement éloigné des rapides étaient les seuls sons perceptibles.

Co-lo-mo-o regagna son embarcation et prit le large.

D'abord, il tourna le cap sur l'île au Diable. Mais, ayant alors porté ses yeux vers Caughnawagha, il lui sembla voir des ombres qui s'agitaient derrière la chapelle.

Cette découverte le fit changer de résolution, et il pointa droit à l'îlot supérieur.

Au bout d'une demi-heure de navigation il y abordait.

Comme l'île au Diable, cet îlot est fortifié par des rochers à fleur d'eau et un épais fourré de ronces; mais l'accès en est beaucoup moins périlleux.

Co-lo-mo-o tira son canot sur le sable, le cacha avec soin, colla un moment son oreille contre le sol, écouta, et, certain qu'on ne le poursuivait pas, qu'il n'y avait pas un bateau en mouvement sur le fleuve, depuis Caughnawagha jusqu'aux rapides, il s'enfonça dans l'île, où il mangea un peu pour réparer ses forces.

Aux premières lueurs du jour, le cri du pivert résonna au bas de l'îlot, en face la tête de l'île au Diable.

Ce cri avait été articulé par Co-lo-mo-o.

Au bout de l'île au Diable, se dessinèrent les silhouettes de deux hommes.

L'un, Nar-go-tou-ké, se mit aussitôt à établir des signaux avec son fils, tandis que l'autre, muni d'une longue-vue, observait, tour à tour, la rive méridionale et la rive septentrionale du Saint-Laurent.

Après avoir été informé, par quelques gestes de Co-lo-mo-o, que la police avait opéré une descente chez lui, Nar-go-tou-ké rentra sous le bois, demeura cinq ou six minutes absent et revint avec un oiseau dans la main.

Il lâcha l'oiseau qui s'éleva lentement dans l'air en obliquant vers l'îlot.

Cependant il hésitait à poursuivre son vol de ce côté ou à filer sur Caughnawagha.

Un roucoulement de Co-lo-mo-o fit cesser son indécision, et le volatile vint se percher sur le poignet du jeune Indien.

Il appartenait à l'espèce appelée *tourte* par les Canadiens-Français, espèce si nombreuse dans l'Amérique septentrionale.

Le Petit-Aigle caressa la tourte, la posa à terre, tira de sa poche un calepin dont il déchira une feuille, et écrivit ces mots :

« Les policemen sont venus. Ils doivent être embusqués dans le village. Se tenir sur ses gardes. Si je puis les dépister, je tâcherai de passer la nuit prochaine. »

Ayant fini, il roula le papier et l'attacha avec une menue racine flexible au cou du pigeon qui retourna à l'île au Diable où il disparut.

Nar-go-tou-ké et son compagnon se renfoncèrent dans les halliers. Co-lo-mo-o les imita sur son îlot ; il replongea vers le centre, se coucha au pied d'un pin et s'endormit, après toutefois avoir renouvelé l'amorce de son fusil qu'il appuya au tronc de l'arbre pour que l'humidité ne pénétrât point la poudre.

Ce sommeil devait être funeste à l'Iroquois, car ses actions étaient épiées depuis longtemps déjà.

Après avoir fait chez Nar-go-tou-ké une perquisition sans résultat, le grand connétable, suivant le conseil de

Mu-us-lu-lu, avait feint de repartir pour Montréal; mais il s'était arrêté à Lachine, et trois de ses hommes, les plus déterminés, avaient traversé le fleuve. Sous les ordres du Serpent-Noir, ils se postèrent en vue du wigwam de Nar-go-tou-ké et firent sentinelle.

Quoiqu'ils ne fussent pas commissionnés pour arrêter Co-lo-mo-o, leur mandat portait qu'au besoin il faudrait l'amener devant le surintendant de la police, afin d'en obtenir le secret de la retraite de son père.

Quand ils le surent dans le wigwam, les agents voulurent s'emparer de lui. Mu-us-lu-lu leur fit observer qu'il valait mieux patienter, parce qu'il ressortirait infailliblement avant le jour et irait trouver Nar-go-tou-ké.

L'avis était bon, il fut goûté.

La police souffrit que le Petit-Aigle remontât paisiblement dans son canot et se rendît sans être inquiété à l'îlot.

— Il nous échappe, damnation! blasphéma un des sbires, lorsque l'embarcation s'évanouit à ses regards dans la distance.

— Tu commets une erreur, mon frère, lui dit froidement Mu-us-lu-lu, dont les yeux suivaient toujours le canot.

— Pardieu! il a fui à l'autre rive!

— Non, et nous tenons le loup et le louveteau, dit l'Indien, croyant que la Poudre s'était réfugié dans l'îlot supérieur, où son fils touchait en ce moment.

Les gens de la police et lui délibérèrent s'ils se ren-

draient immédiatement à l'îlot, ou s'ils attendraient le lever du soleil. Mu-us-lu-lu voulait se mettre tout de suite à l'œuvre. Mais les autres étaient fatigués par la veille. Peut-être aussi une expédition en pleine nuit sur le Saint-Laurent leur souriait-elle médiocrement. Ils résolurent de rester en embuscade jusqu'à ce qu'il fit jour.

Au lever de l'aurore, conduits par le Serpent-Noir, ils attérissaient à quelques pas de Co-lo-mo-o, qui dormait encore d'un sommeil de plomb.

Avant qu'il eût eu le loisir de se disposer à la résistance, il fut attaqué, désarmé et garrotté.

— Lâche ! dit-il, en crachant avec mépris au visage de Mu-us-lu-lu ; tu as vendu ta fille à un Kingsor, et maintenant tu leur vends les chefs glorieux des Iroquois. Va ! tu ne mens pas à ton sang, c'est bien celui d'un blanc débauché et d'une Indienne éhontée !

Un sifflement grinça, avec un rire infernal, entre les dents du Serpent-Noir.

Mais il ne répondit rien, et, laissant Co-lo-mo-o sous la surveillance des agents de police, il visita l'île en tous sens.

Son désappointement fut vif, en ne trouvant pas ce qu'il cherchait.

Il revint très-contrarié près du captif.

— Rien, dit-il à ses gardiens ; le loup nous a éventés.

— Il est peut-être bien dans cet endroit-là, observa l'un en indiquant du doigt l'île au Diable.

— Mon frère s'imagine-t-il que le volverenne peut se changer en poisson ? répliqua Mu-us-lu-lu avec un sourire ironique.

— C'est vrai, ajouta l'autre policeman; il n'y a qu'un poisson ou un oiseau qui puisse aller là-dedans. Mais, bah ! nous tenons le petit, nous saurons bientôt ce qu'est devenu le père.

— Si on voulait me le donner, oui, dit le Serpent-Noir.

— Comment cela ?

— Mes frères ne savent pas faire parler la langue d'un sauvage. Ils interrogeront celui-ci, et il ne répondra pas. Moi, je commencerais par lui approcher les pieds d'un brasier ardent et je le laisserais là jusqu'à ce qu'il eût conté son histoire. Mais mes frères blancs ne sont pas habiles comme les Peaux-Rouges !

— Non, non, dit un agent avec un geste de dégoût ; et j'espère que jamais les blancs n'auront l'*habileté* de leurs frères peaux-rouges. Allons, virons de bord et menons notre prisonnier au grand connétable. Après tout, la capture n'est pas si mauvaise.

Co-lo-mo-o, poings et pieds liés, fut transporté dans le canot qui reprit aussitôt la route de Caughnawagha.

Une foule d'Indiens était assemblée sur la plage pour assister au retour de la police; et parmi ces Indiens, on remarquait Ni-a-pa-ah, l'Onde-Pure.

gr
pe
Ch
at

la
dé

de
éc
no

CHAPITRE VIII

DE MONTRÉAL A CAUGHNAWAGHA

Au moment où madame et mademoiselle de Repentigny descendirent de leurs chambres, habillées pour la petite excursion qu'elles avaient projetée, M. et madame Cherrier entraient dans le parloir où sir William King attendait, en feuilletant des keepsakes.

Ce parloir ou salon était une grande pièce quadrangulaire dans laquelle régnait le confortable américain, et décorée avec un goût vraiment français.

Xavier Cherrier et sir William King se saluèrent froidement. Une de ces antipathies secrètes dont la cause échappe, mais qui, comme des prophètes de malheur, nous éloignent souvent de certaines personnes, sans mo-

tif apparent, avait, dès leur première entrevue, inspiré au Canadien de la répulsion pour l'officier anglais.

Celui-ci avait fait quelques efforts dans le but de se rapprocher, car, amis intimes de Léonie, Cherrier et sa femme exerçaient de l'influence sur les dispositions de la jeune fille. Vaines tentatives ! Fort riche, très-considéré, Xavier s'était montré insensible aux avances de sir William. D'où colère et haine de ce dernier, qui ne manquait jamais une occasion d'exprimer, avec la hautaine politesse britannique, son aversion pour les Français.

En politique, Xavier marchait avec les libéraux, c'est-à-dire les *patriotes*, comme ils s'intitulaient, et sir William avec les *loyalistes*, ainsi qu'on avait baptisé les sujets fidèles à la couronne d'Angleterre.

— Je vous félicite, monsieur, de vous être tiré sain et sauf de l'épouvantable catastrophe d'hier, lui dit Cherrier en s'asseyant.

— Je vous suis reconnaissant, très-reconnaissant pour votre sollicitude, répondit ironiquement l'officier ; mais permettez-moi de vous renvoyer les félicitations, car vous-même et madame, — il s'inclina légèrement en regardant Louise, — avez eu le même bonheur que moi.

— On dit que vous avez perdu un bataillon entier?

— C'est vrai, très-vrai; mais vos rebelles n'auront pas trop lieu de s'en réjouir; sir Francis Head dépêchera d'autres troupes pour leur laver la tête, repartit l'Anglais d'un ton de défi.

— Ah! monsieur, vous ètes injuste envers mes compatriotes, dit gravement Cherrier. Pas un d'eux ne se réjouira d'un événement qui sera, j'en suis sûr, considéré comme une calamité publique, sans distinction d'origine ou de parti.

— Bien répliqué! bravo, mon cousin! cria la voix fraîche de Léonie, qui avait entendu les derniers mots de cette conversation par la porte du salon laissée entr'ouverte.

Et la sémillante jeune fille entra en achevant de boutonner ses gants.

Elle tendit la main à Cherrier et courut embrasser Louise.

— Comme vous arrivez à propos, dit-elle après avoir pris des nouvelles de leur santé; nous partons pour Caughnawagha. Vous êtes des nôtres, n'est-ce pas?

Et comme Cherrier consultait sa femme du regard:

— Oh! reprit Léonie, ma cousine vient. D'abord je veux passer la journée avec elle. Nous luncherons (1) à votre maison de Lachine et nous reviendrons tous dîner ici.

— Mais, dit Xavier, serait-ce une indiscrétion que de vous demander?...

— Pas du tout, pas du tout. Nous allons à Caughnawagha...

(1) On sait que le *lunch* est le goûter des Anglais et des Américains.

Elle s'arrêta et rougit.

L'arrivée de madame de Repentigny, qui venait de donner des ordres à ses domestiques, lui fut un excellent prétexte pour ne pas terminer sa réponse.

La première expliqua à Cherrier qu'elle voulait remercier le sauveur de sa fille et lui offrir quelque gage de sa gratitude.

— Je doute qu'il accepte rien de vous, dit Louise.

— Un sauvage! fit Léonie.

— Ce serait singulier, très-singulier, grasseya sir William.

— Oh! continua Louise, je connais les sauvages!

— Écoutez madame, elle les a fréquentés, très-fréquentés, dit l'officier d'un ton qui prétendait être méchamment spirituel.

Xavier saisit l'impertinence. Il ne daigna pas la relever. Mais la pétulante Léonie se chargea de ce soin.

— Je crois, dit-elle d'un air froid et sérieux, je crois, sir William, que vous oubliez à qui et devant qui vous parlez.

L'Anglais se mordit les lèvres, et madame de Repentigny, voulant changer la tournure de la conversation, s'écria, comme si elle n'avait pas remarqué ce petit incident:

— Eh bien, c'est dit, ma cousine et mon cousin, vous venez avec nous.

— Acceptons-nous, Louise? demanda Cherrier à sa femme.

— Pour moi, dit-elle gaiement, je n'y ai pas objection.

— Et moi, repartit-il, je serai enchanté de voyager avec ma petite cousine pour la faire endêver.

— Oui-dà! dit Léonie; et moi, je parie qu'à ce jeu je vous damerai le pion!

— Joli, joli, en vérité, très-joli, excessivement joli! intervint sir Willam, désirant se faire pardonner sa malencontreuse allusion.

— Oh! de grâce, lui dit la jeune fille, ne canonnez pas comme cela dès le matin avec le plus formidable de vos superlatifs, sans quoi nous serons perdus avant deux heures d'ici.

Cette riposte fut accueillie par un rire général, au grand déplaisir de celui qui en était l'objet.

Son ressentiment pour Cherrier augmenta.

— Voyons, sir William, poursuivit Léonie, ne froncez pas ainsi les sourcils; vous êtes laid dans ce rôle, mon cher. Si je vous y voyais souvent, eh bien, là, vrai, j'en aurais un mortel chagrin. Offrez votre bras à maman, je prends celui de mon cousin, et en avant!

Le carrosse de madame de Repentigny était spacieux: on y accommodait aisément six personnes.

La jeune fille régla les places : sa mère, Louise et elle sur le siége du fond, les messieurs sur celui du devant, sir William en face de madame de Repentigny, Xavier à l'autre coin, vis à vis de Léonie.

La voiture sortit de la maison, enfila la rue de Bleury, tourna à droite, dans la rue Notre-Dame, et, parcourant toute la rue Saint-Joseph, arriva au bureau de péage (*toll gate*) du chemin de Lachine.

Ce chemin serpente sur des hauteurs, d'où l'on découvre le Saint-Laurent à gauche, dans une profonde et grasse vallée, à droite, des bois épais, entrecoupés par des jardins potagers et des champs.

Il est délicieux en été : le gazouillement des oiseaux, la riche floraison de la campagne, le parfum des fleurs, la gentillesse du paysage se combinent pour lui prêter des agréments.

Mais, au mois d'avril, il présente peu de séductions. La terre est nue, ou marquetée par des amas de neige et de glace qui ont résisté aux premières injonctions du soleil ; ou bien elle est à demi-noyée sous les eaux. Pas de euillage chuchotant, pas de chanteurs ailés pour réjouir les yeux et les oreilles, pas de senteurs embaumées pour flatter l'odorat. Mais des arbres décharnés, squelettiques, ou quelques sapins aux sombres rameaux sur lesquels, seul, le grimpereau jette, en sautillant, son cri aigu, et l'odeur de la résine qui vous prend à la gorge.

Cependant, comme il faisait très-beau ce jour-là, Léonie avait voulu qu'on laissât ouvert un des vasistas de la voiture, afin de savourer, avait-elle dit, les douces haleines du printemps.

Le carrosse avait traversé les Tanneries, petit village à

une lieue de Montréal et à deux environ de Lachine ; il montait péniblement une côte escarpée, lorsque soudain un coup de feu retentit à quelque distance, dans la direction du Saint-Laurent, dont on distinguait les rapides, à travers la brume follette qui dansait sur le fleuve.

Presque au même instant, un oiseau, s'introduisant par le vasistas, s'abattit sur les genoux de Léonie.

Après un petit mouvement de frayeur, la jeune fille s'exclama :

— Ah ! mon Dieu ! une tourte ! elle est blessée !

— Oui, mais vous allez vous tacher, dit Cherrier, qui, prenant le volatile, comme pour garantir Léonie du sang qu'il perdait par une patte, lui enleva adroitement un papier roulé et attaché avec une fibrille sous son cou.

Si leste qu'eût été Xavier, sir William l'avait vu.

— Qu'est-ce que cela ? dit-il en étendant la main vers le Canadien.

— Voulez-vous bien ne pas toucher mon oiseau ! répliqua Léonie en lui frappant sur les doigts.

En ce moment un homme, armé d'un fusil, parut sur le bord de la route.

— Ohé ! l'ami, vous n'auriez pas aperçu un pigeon ? demanda-t-il en anglais au cocher.

— C'est le chasseur, murmura Léonie. J'ai envie de cette tourte. Je veux l'élever. Chut !

— Non, répondit le cocher, ignorant que l'oiseau était entré dans la voiture.

— Ah ! maugréa l'homme en s'éloignant, cette maudite bête m'échappe encore. Mais je saurai bien la retrouver !

— Bon, le voici parti, le méchant ! dit Léonie. Pensez-vous, mon cousin, que ma tourte guérisse ?

— Elle n'a qu'une écorchure, ce ne sera rien, répondit Xavier, en examinant la patte de l'oiseau.

— Et un billet? intervint sir William.

— Un billet ! quel billet? fit mademoiselle de Repentigny, surprise.

Cherrier pâlit : pour cacher son trouble, il se pencha sur la colombe, et étancha, avec un mouchoir, le sang qui coulait de sa blessure.

— Curieux, très-curieux, répondit l'officier en souriant malignement.

— Mais, enfin, quelle est cette énigme? interrogea Léonie.

— Votre cousin vous en donnera l'explication, dit l'Anglais.

— Je ne comprends pas, balbutia celui-ci.

— Vous êtes des sphinx, messieurs, je renonce à vous deviner, dit la jeune fille. Mais laissons cela. Comment appellerai-je ma tourterelle? Pauvre petite ! faut-il être cruel pour tuer ces innocentes créatures-là ! Oh ! les hommes sont des monstres ! Sir William, aidez-moi à lui trouver un nom.

—Volontiers, *my dear*, très-volontiers; appelez-la la Messagère, dit-il en jetant un regard ironique à Cherrier.

— Moi, dit Léonie, je la nommerais Délivrance.

— Délivrance! Oui, c'est cela, dit Xavier, en se tournant vers sa femme.

— Ah! le maladroit! elle ne le mérite que trop ce nom! s'écria Léonie.

Cherrier, qui n'avait cessé de tenir la tourte, venait de la laisser échapper, comme par mégarde, et elle s'envolait à tire d'ailes.

— Oh! grondez-moi bien fort, car je suis un nigaud! Mais, ma chère cousine, je vous aurai une autre colombe.

— Une autre, je ne m'en soucie guère; c'est celle-là que je voulais, dit la jeune fille d'un ton boudeur.

L'entretien roula sur ce sujet jusqu'à ce qu'ils arrivassent à Lachine, charmant village sur le bord du Saint-Laurent.

La Compagnie de la baie d'Hudson y a ses entrepôts, et le gouverneur de cette Compagnie sa résidence habituelle.

— Avec votre permission, nous descendrons chez nous, dit Xavier en s'adressant à madame de Repentigny.

— Quoi! vous ne viendriez pas jusqu'à Caughnawagha!

— Non, dit Louise. Il vaut mieux, je crois, que vous fassiez seules votre visite. Les Indiens sont susceptibles; la présence de tant de monde les importunerait. Sir William vous accompagnera de l'autre côté de l'eau ; mais il fera bien de ne pas aller avec vous chez le libérateur de ma cousine.

— Juste, très-juste, appuya l'officier.

Sans savoir pourquoi, Léonie désirait intérieurement n'avoir pas d'autre témoin que sa mère de son entrevue avec le pilote iroquois.

— Alors, vous nous attendrez ici, dit-elle.

— Oui, répondit Xavier, et Louise vous préparera un lunch avec ces gâteaux à l'indienne que vous aimez tant. — Stop ! cria-t-il au cocher, en frappant contre la vitre placée sous le strapontin.

La voiture s'arrêta. Cherrier sauta sur le sol, saisit délicatement sa femme dans ses bras, la déposa près de lui, et, après avoir salué leurs compagnons de la main, les deux époux s'enfoncèrent sous une belle avenue de cèdres qui conduisait à une coquette maison de campagne.

Le carrosse reprit sa course.

Au bout de cinq minutes, il fit une nouvelle halte.

Les dames de Repentigny et sir William mirent pied à terre sur un quai du Saint-Laurent, au lieu occupé aujourd'hui par l'embarcadère du chemin de fer.

La traversée entre Lachine et Caughnawagha ne se

faisait pas alors en bateau à vapeur. L'*Iroquois*, ce puissant steamboat qui relie maintenant les deux rives du fleuve, n'existait pas. Pour aller de l'une à l'autre, on se servait de canots dirigés par des Indiens.

Le trajet s'accomplit sans accident.

— Vous ne nous escorterez pas plus loin, beau cavalier, dit en débarquant Léonie à sir William; faites faction ici, mon preux, et surtout ne vous laissez pas fasciner par les attraits des aimables sauvagesses d'alentour, car je suis jalouse, oh! terriblement jalouse... de vous!... ajouta-t-elle en souriant.

Sir William se rengorgea.

— Depuis que j'ai eu l'extrême félicité de vous contempler pour la première fois, mes yeux ne voient plus que votre image adorable, très-adorable!

Léonie éclata de rire.

— Alors donc, dit-elle, restez mentalement en extase devant mon image adorable, très-adorable; je vous y autorise. Votre extrême félicité sera sans bornes!

Et elle rejoignit madame de Repentigny, qui se faisait indiquer la demeure de l'Indien qui, la veille, avait piloté le *Montréalais*.

Jamais auparavant Léonie de Repentigny n'avait visité Caughnawagha. L'affreuse nudité des cabanes, l'odeur marécageuse, malsaine, qu'on respirait, l'apparence chétive des enfants déguenillés grouillant autour des huttes, la torpeur apathique peinte sur les traits des femmes et

des hommes, l'air de désolation et de dénuement qui formait le fond du tableau, tout cela était bien propre à serrer le cœur, à remplir l'esprit d'une inexprimable tristesse.

Aussi Léonie se serrait-elle timidement et presque tremblante contre sa mère, à qui elle donnait le bras.

Elles n'eurent pas de peine à trouver l'habitation qu'elles cherchaient.

Sa bonne mine relative, l'aisance qu'elle annonçait, dissipèrent la mélancolie de la jeune fille et lui rendirent une partie de sa gaieté naturelle.

Des groupes assez nombreux d'Indiens stationnaient devant le wigwam.

Ils causaient avec animation. A la vue des dames, ils se rangèrent, plus par crainte que par déférence, pour les laisser passer.

Elles s'avancèrent vers la porte de la maisonnette. Mais là un homme de la police leur barra le chemin :

— On n'entre pas, dit-il brusquement.

— Qu'y a-t-il donc? demanda la mère de Léonie.

— Le grand connétable procède à une enquête.

— Au sujet de l'incendie du *Montréalais*, sans doute!

— Non, il s'agit des rebelles.

— N'est-ce pas ici que reste un pilote nommé Co-lo-mo-o?

— Le fils de ce brigand de Nar-go-tou-ké qui nous a échappé? c'est cela.

— Je voudrais lui parler.

— Impossible. On l'interroge : j'ai ordre de ne laisser entrer personne.

— Je suis madame de Repentigny ; veuillez porter mon nom au grand connétable.

Le factionnaire savait que M. de Repentigny occupait un poste supérieur dans l'administration coloniale. Devenu aussitôt plus poli, il salua humblement les deux dames, en balbutiant quelques excuses, et les introduisit dans la cabane de Nar-go-tou-ké.

Le sein de Léonie battit si fort, à cet instant, que, honteuse de son émotion, elle eût voulu pouvoir se cacher derrière sa mère. Mais aussitôt le spectacle qui lui frappa les yeux changea sa confusion en un douloureux étonnement.

Son sauveur, les mains liées derrière le dos, comme un criminel, était debout devant une table, sur laquelle un homme écrivait, tandis qu'un autre adressait des questions au captif.

Près de lui, à un pilier qui supportait le toit de la cabane, on voyait attachée une Indienne, les vêtements en désordre, la bouche couverte d'un bâillon. Entre eux, au milieu d'une mare de sang, gisait le cadavre d'un chien.

L'Indienne, c'était Ni-a-pa-ah ; le cadavre, c'était celui de Kewanoquot.

A l'arrivée de son fils enchaîné, Ni-a-pa-ah avait bondi,

comme une lionne, sur Mu-us-lu-lu, l'auteur de la capture, et, ne pouvant se servir de ses mains, elle lui avait arraché le nez avec ses dents. Puis, elle s'était jetée sur les hommes de police qui avaient eu beaucoup de peine à se rendre maîtres de cette mère en furie. L'ayant garrottée et bâillonnée, ils la traînèrent avec Co-lo-mo-o dans le wigwam pour y attendre l'arrivée du grand connétable, qu'ils envoyèrent chercher à Lachine. Mais à la porte de la hutte, ils furent reçus par deux adversaires formidables auxquels ils n'avaient pas songé. Kagaosk et Kewanoquot, les chiens de Nar-go-tou-ké, se précipitèrent sur les agents de police. Un combat terrible s'engagea. Deux hommes furent blessés plus ou moins grièvement. Ils allaient abandonner la partie, quand le troisième réussit à tuer Kewanaquot d'un coup de pistolet. Kagaosk restait, haletant, fou de rage, prêt à venger la mort de son compagnon. Mais le bruit de la détonation avait attiré plusieurs Indiens amis de Mu-us-lu-lu. Ils se ruèrent sur le brave animal, qui, sentant que les chances n'étaient plus égales, sauta par-dessus les épaules de ses assaillants et s'enfuit dans le bois.

Il était plus de midi lorsque le grand connétable, qui avait fait, la veille, à Lachine, quelques libations avec le gouverneur de la baie d'Hudson, se décida à venir examiner le prisonnier et recommencer ses perquisitions dans le wigwam de Nar-go-tou-ké.

Il ouvrait l'enquête, comme madame de Repentigny et sa fille parurent dans la salle.

Surpris de cette visite inattendue, il se leva pour la recevoir.

A ce même moment des cris aigus se firent entendre.

Sir
quait
Caugh
de Rep
Aux
vreme
per le
King a
très-in
autres
de Mu-
que ce
grassen

CHAPITRE XI

L'EMPLUMEMENT

Sir William King, lieutenant au 32e de ligne, ne manquait pas de raisons pour redouter une excursion à Caughnawagha, principalement en compagnie des dames de Repentigny.

Aux colonies, la vie de garnison est une vie de désœuvrement. On s'y ennuie comme dans un exil. Pour tromper le temps et charmer les heures d'oisiveté, sir William King avait cultivé diverses amourettes « inconséquentes, très-inconséquentes, » suivant son expression. Entre autres une jeune sauvagesse de Caughnawagha, la fille de Mu-us-lu-lu. Le bruit courait même, dans le village, que ce chef n'ignorait pas cette intrigue, mais qu'il était grassement payé pour fermer les yeux.

Partout, jusque chez les sauvages, il y a de mauvaises langues.

Cependant, si le Serpent-Noir feignait de n'en être point instruit, les Iroquois, n'ayant sans doute pas le même intérêt à se taire, s'indignaient hautement de cette liaison. Ils sont fort susceptibles à pareil égard, et plus d'un blanc qui s'est avisé de galantiser leurs squaws, a payé cher son imprudence.

Ce n'est pas que ni eux ni elles aient des prétentions à la vertu, ô Dieu non ! Hommes et femmes sont débauchés, libertins ; la chasteté ne fait pas leur joie ; mais, — tout abâtardis qu'ils sont physiquement et moralement, — ils ne souffrent pas volontiers que les autres races s'introduisent dans leur bourgade pour y courtiser les indiennes.

En cela, la jalousie me paraît être le sentiment qui domine les premiers; car, infiniment moins prudes, les dernières achalandent, sans façon, pour la plupart, leurs charmes équivoques dans les rues de Montréal et dans les localités qui avoisinent Caughnawagha.

Un dicton populaire, un peu trop hardi pour que je l'ose citer, y a même stigmatisé leur incontinence.

La présence de sir William dans la bourgade indienne avait été remarquée plus d'une fois.

Les habitants se fâchèrent. Ils résolurent de jouer à l'officier un tour dont ils sont coutumiers et dont l'effet est de singulièrement refroidir la bravoure des séducteurs.

Averti par sa maîtresse de ce qui se complotait contre lui, le jeune homme cessa de la voir à Caughnawagha.

Les Iroquois n'en demandaient pas davantage. Pourvu que les Visages-Pâles n'apportent pas le désordre chez eux, ils sont satisfaits. Au dehors, leurs squaws sont à peu près libres d'agir comme il leur plaît. Rarement un père ou un mari prendra souci des débordements de sa femme ou de sa fille, s'ils ont lieu à distance du village; et je l'ai dit, celles-ci jouissent avec usure de cette liberté.

Pour en revenir à sir William, craignant de se faire voir, il s'était caché dans une saussaie sur le bord du fleuve. Là, il avait allumé un cigare et se félicitait sincèrement d'avoir échappé au danger de traverser Caughnawagha.

— C'eût été épineux, très-épineux, *by jove*, murmura-t-il, en se noyant dans un nuage de fumée bleuâtre.

Par malheur, il comptait sans les Indiens qui l'avaient amené avec les dames de Repentigny.

Reconnu par ceux-ci, qui étaient des ennemis de Mus-lu-lu, il ne devait pas échapper au châtiment dont on l'avait menacé.

Dès qu'ils eurent amarré leur canot au rivage, ils volèrent aux premières maisons et annoncèrent que l'Habit-Rouge était au village. Il avait, ajoutèrent-ils, un rendez-vous avec sa maîtresse, car il l'attendait dans un bouquet d'arbres, près de la baie.

La nouvelle se répandit avec la célérité de l'éclair.

Une vingtaine d'hommes, autant de femmes, entourèrent bientôt la saussaie où sir William admirait toujours son bonheur « providentiel, très-providentiel, » en humant les parfums du meilleur havane qui eût été jamais importé à Montréal.

Surpris par cette bande hostile, il essaya pourtant de faire résistance. Mais que pouvait-il ? On lui lia les mains l'une contre l'autre ; on lui passa aux jambes une corde, qui, sans lui interdire complétement la marche, le gênait et l'empêchait de courir.

Alors seulement, et quoiqu'il en coûtât à son amour-propre, sir William, incapable de lutter, se mit à crier, dans l'espoir que Mu-us-lu-lu ou quelque âme charitable viendrait à son secours.

Mais aussitôt les sauvages, sachant que la police de Montréal était dans le village, lui appliquèrent sur la bouche une vieille guenille en guise de bâillon.

Les cris de l'officier cessèrent, et personne ne se montra pour s'interposer entre ses bourreaux et lui.

Ceux-ci alors se divisèrent en deux partis : les uns l'entraînèrent vers le bois, les autres s'en furent chercher dans leur hutte, qui une chaudière, qui du goudron ou de la résine, qui une tonne vide, qui des poches (1) pleines de ce duvet de canard sauvage dont les Iroquois

(1) C'est le vieux mot français, toujours employé au Canada comme équivalent de sac

faisaient alors commerce avec les matelassiers de Montréal.

Tous ces objets furent portés dans une clairière, à deux ou trois cents pas à l'intérieur du bois.

La foule dressa un bûcher, en chantant et en dansant, comme aux plus belles époques de l'histoire de la tribu. Cependant on s'abstenait de vociférations de peur d'attirer les *policemen*.

Le bûcher prêt et allumé, la chaudière fut placée dessus; on la remplit de goudron et de résine, et les sacs de duvet furent ouverts, pendant que les femmes dépouillaient lestement le pauvre sir William King de ses vêtements, sans même, — *proh pudor!* — faire grâce pour celui que les dames anglaises défendent de nommer en leur compagnie.

L'infortuné jeune homme se fatiguait en efforts inouïs, mais infructueux, pour parler. Ne prévoyant que trop le supplice honteux auquel il était réservé, il eût payé son pardon d'une partie de tout ce qu'il possédait. Mais les sauvages ne le voulaient écouter. Ils riaient de son visage boursoufflé, de ses yeux écarquillés par la tension des muscles, de la sueur qui coulait à grosses gouttes de son front. Ils se moquaient des larmes de rage dont ses paupières étaient gonflées. Ils se livraient à d'ignobles plaisanteries sur les formes grêles du malheureux Anglais, et les squaws rivalisaient de méchanceté avec les hommes.

Dès qu'il eut été remis à l'état primitif, coupant des

ronces ou arrachant des orties, elles le fustigèrent à qui mieux mieux.

Sous les coups de cette cruelle flagellation, l'officier sautait, tombait à terre, s'y roulait, se démenait dans tous les sens, et se consumait en vaines tentatives pour briser ses entraves.

Mais ni l'horreur de ce spectacle, ni les battements précipités de son cœur qui résonnait comme un marteau sur une enclume, ni les sons sourds et caverneux échappés de sa poitrine à travers le bâillon, n'étaient faits pour toucher les Iroquois. Bien au contraire, ils excitaient leur férocité à ce point que quelques-uns, en souvenir des glorieux exploits de leurs ancêtres, proposèrent de le brûler à petit feu.

Les sauvagesses appuyèrent à l'envi cette terrible proposition.

— Sacrifions-le à Athaensic, dit l'une.

— Oui, dit une autre, ainsi nous nous vengerons des injures que nous ont faites les Visages-Pâles.

— Il faut faire rougir des bâtons pointus au feu et les lui enfoncer dans les chairs, ajouta une troisième.

— Je commence, s'écria une vieille sorcière édentée arrachant au brasier un tison enflammé et l'appliquant froidement sur le dos du misérable sir William, qui fit un bond et alla rouler un peu plus loin, à la grande hilarité de ses tourmenteurs.

L'exemple de la squaw ne pouvait manquer de trouver

des imitateurs, et l'officier courait déjà risque de périr dans des souffrances affreuses; mais un des chefs du complot les arrêta.

— Prenons garde, mes frères, dit-il; les Habits-Rouges sont maintenant les plus forts. Si nous tuions ce chien, comme il le mérite, ses complices nous pendraient. Il vaut mieux attendre et nous contenter aujourd'hui de l'emplumer.

Comme une goutte d'eau sur un vase en ébullition, les paroles de ce chef calmèrent l'effervescence des Indiens.

Ils cessèrent un instant de torturer sir William pour s'occuper aux préparatifs de son emplumement.

Le goudron et la résine étant fondus, mêlés ensemble, on versa le contenu de la chaudière dans la tonne vide, dont un des fonds avait été enlevé.

Ensuite, sur le gazon de la clairière, les sauvagesses firent un lit de duvet.

Quand cela fut terminé et que le liquide se fut un peu refroidi de manière à être presque supportable à la main, les Iroquois saisirent par le corps l'Anglais épuisé et le plongèrent dans la cuve de goudron.

Il avait les membres en sang, la chaleur dévorante de ce bain lui rendit pour un moment toute son énergie, elle la tripla; contractant les poings par un mouvement désespéré, il brisa ses liens, arracha son bâillon, et proféra un cri qui n'avait plus rien d'humain.

En même temps il essaya de sortir de la tonne. Mais aussitôt les sauvages la poussèrent par derrière et il fut renversé avec elle.

La matière fluide l'inonda de toutes parts.

Empêtré dans cette glu, meurtri, brûlé, les chevilles maintenues par une corde, le pauvre sir William était toujours à la merci de ses persécuteurs, qui, échauffés par les excès de leur barbarie, ne songeaient plus que ses déchirants appels pouvaient être entendus des gens du grand connétable.

L'ayant traîné sur le lit de duvet et roulé jusqu'à ce qu'il fût tout couvert de plumes, ils le relevèrent, coupèrent la corde qu'il avait aux jambes, et le chassèrent devant eux, hors du bois, vers le village.

Sauf l'incident des charbons, cette pratique révoltante est généralement en usage, à quelques variantes près, parmi les paysans de l'Amérique septentrionale qui l'ont apprise aux Indiens (1).

Pendant qu'elle s'accomplissait, madame de Repentigny et sa fille entrèrent, comme il a été dit, dans le wigwam de Nar-gö-tou-ké.

A la vue de Co-lo-mo-o, la mère avait demandé par un regard rapide à Léonie

— Est-ce là ton sauveur?

(1) Ils l'appliquent dans le cas de séduction, adultère, mariage entre gens d'âges très-différents, etc.

— Oui, murmura la jeune fille en baissant douloureusement les yeux vers le sol.

Elle avait l'âme navrée. Des pleurs silencieux s'amassaient déjà sous ses paupières et commençaient à glisser sur ses joues.

En l'apercevant, Co-lo-mo-o tressaillit. Mais ce tressaillement fut léger, rapide. L'éclair n'est pas plus prompt, ne laisse pas plus de trace. Un calme impénétrable lui succéda.

La scène avait duré quelques secondes seulement.

— Daignez vous asseoir, mesdames, disait le grand connétable en approchant un banc de bois; les siéges, ajouta-t-il gaiement, sont rares et peu confortables ici, mais à la guerre comme à la guerre.

— Merci, monsieur, dit madame de Repentigny.

— Si, reprit le magistrat, vous désirez me parler en particulier.....

— Du tout, monsieur; nous sommes venues pour remercier ce jeune homme qui, hier, a sauvé la vie à ma fille.....

— Ce sauvage! fit le grand connétable, en désignant du doigt Co-lo-mo-o.

— Lui-même, monsieur.

— C'est bien heureux pour lui, car son père est un rebelle de la pire espèce. Nous avons un mandat d'amener contre lui. Il s'est caché quelque part dans les environs, son fils le sait; il connaît sa retraite, mais il ne veut pas

le révéler. J'ai beau l'interroger, le gaillard fait la sourde oreille. Oh ! mais nous en viendrons à bout !

— Il est donc coupable? demanda madame de Repentigny.

— Coupable de dissimulation, répondit sévèrement le magistrat.

— Mais, monsieur, cacher son père, ce n'est pas un crime, après tout, c'est plutôt une bonne action, observa Léonie en rougissant.

— Ce n'est pas ainsi que la loi l'entend, mademoiselle; pas ainsi, répéta-t-il en se caressant le menton.

— Cependant, reprit madame de Repentigny, vous ne l'emmènerez pas en prison?

— S'il refuse de parler, j'y serai forcé, bien malgré moi, voyant l'intérêt que vous lui témoignez.

Et, interpellant Co-lo-mo-o d'un ton paterne:

— Allons, mon ami, lui dit-il, soyez raisonnable. Répondez à nos questions. Que diable, nous ne lui voulons pas plus de mal qu'à vous à votre père ! C'est simplement pour un examen que nous le cherchons. Dites-moi où il est, et on vous lâche, vous et votre mère, quoiqu'elle ait, m'a-t-on dit, malmené mes gens.

L'Indien ne prononça aucune parole; mais à cette allusion touchant Ni-a-pa-ah, il abaissa ses regards sur elle et un nuage couvrit son front.

— Vous le voyez, mesdames, j'y mets toute la douceur, mais je n'en puis rien faire, malgré ma bonne volonté. Il

brave la justice, l'insensé ! Oh ! mais, mon drôle, nous avons à la prison une petite collection d'instruments qui desserraient les dents à un mort !

— Voulez-vous me permettre de lui parler ? dit madame de Repentigny.

— Enchanté de vous être agréable, madame, répondit galamment le grand connétable.

Et, après un moment de réflexion :

— Si vous désirez l'entretenir en tête-à-tête ? reprit-il.

— Non, c'est inutile, je vous remercie, monsieur. Tout le monde peut entendre ce que j'ai à dire à ce brave garçon. Il a arraché ma fille à la mort qui la menaçait sur le *Montréalais,* et nous sommes heureuses, elle et moi, de lui exprimer en public notre reconnaissance.

— Oh ! oui, s'écria vivement Léonie, et, pour ma part, cette reconnaissance sera éternelle.

S'animant, elle fit un pas vers Co-lo-mo-o et lui dit :

— Croyez bien, monsieur, que vous n'aurez pas obligé une ingrate. S'il est quelque chose que nous puissions faire pour vous, dites. Mon père a du crédit, il ne refusera pas de l'employer pour le sauveur de sa fille.

Le nuage qui assombrissait le front du Petit-Aigle se dissipa. Une lueur brillante resplendit sur son visage, mais il resta muet.

— Voulez-vous, continua la jeune fille, que nous priions le grand connétable de vous enlever ces liens qui blessent vos bras ?

L'Indien ne sembla pas avoir entendu cette offre.

— Et votre pauvre mère, poursuivit Léonie, voulez-vous que nous lui fassions rendre la liberté?

— Je vous remercie et pour elle et pour moi, mademoiselle, répondit Co-lo-mo-o, en très-bon français, mais avec cet accent unique, fascinateur, qu'ont la plupart des Peaux-Rouges de l'Amérique septentrionale qui parviennent à parler notre langue.

Léonie ne s'attendait pas à la réponse; elle devint rouge comme une cerise.

— Si vous en avez le pouvoir, ajouta le Petit-Aigle, soyez assez bonne pour faire ôter les cordes qui meurtrissent les poignets de ma mère. Quant à moi, je vous sais gré de votre attention, mais cela est inutile. Fils d'un chef illustre, je serai digne de lui!

— Toujours vantards, ces sauvages! fit le grand connétable, en haussant les épaules.

— Monsieur, lui dit madame de Repentigny, je joins mes instances à celles de ma fille pour vous supplier.....

— Je vous entends, madame, je vous entends; mais si nous laissons à cette squaw l'usage de ses membres, elle se jettera sur nous comme une enragée qu'elle est.

— Je promets qu'elle se tiendra tranquille, dit froidement Co-lo-mo-o.

Et il adressa, en idiôme iroquois, quelques paroles à sa mère.

— Si elle consent à être sage, je consens aussi à ce qu'elle soit mise en liberté, dit le magistrat.

— J'en réponds, dit le Petit-Aigle.

— Et vous vous laisserez interroger ?

Co-lo-mo-o retomba dans son mutisme.

— Ainsi donc, dit madame de Repentigny au grand connétable, vous serez assez bienveillant, monsieur.....

— Sur-le-champ, madame, sur-le-champ. Il n'est rien que je ne sois disposé à faire pour l'épouse d'un de nos plus habiles fonctionnaires.

Il appela : un homme de police parut.

— John, lui dit-il, vous pouvez détacher la vieille.

Alors retentit dans le wigwam ce cri déchirant que sir William avait lancé, en parvenant à se délivrer de son bâillon.

— Qu'est-ce que cela ? dit le magistrat surpris ; voilà deux fois que j'entends crier. Il se passe ici quelque chose d'extraordinaire. John, allez voir ce que ça signifie.

Tandis que l'agent de police exécutait cet ordre, madame de Repentigny s'approcha du grand connétable et lui parla à voix basse en faveur de Co-lo-mo-o.

Des rires bruyants, des clameurs, le vacarme d'une population en émoi, troublèrent tout à coup leur entretien.

Le rideau qui tenait lieu de porte au wigwam fut arraché, et une forme humaine, hérissée de plumes des pieds à la tête, comme un monstrueux volatile, se précipita dans

la salle, poursuivie par une centaine de sauvages vociférant comme des énergumènes !

— Des armes ! qu'on me donne des armes ! hurla l'étrange figure.

A la vue de cette grotesque apparition, madame de Repentigny ne put retenir un sourire; Léonie se réfugia derrière sa mère.

Le grand connétable avait repris sa magistrale dignité.

— Passez dans cette pièce, je vous en prie, dit-il aux deux dames, en leur montrant la porte d'un des cabinets qui servaient de chambre à coucher.

En se retrouvant devant madame et mademoiselle de Repentigny, sir William King, on l'a reconnu, recula en proie à la plus profonde confusion qui ait jamais frappé un homme.

Il eût voulu être à cent pieds sous terre. La mort lui aurait semblé préférable à cette odieuse humiliation.

Il tenta de fuir, de se sauver.

Une foule curieuse, avide, insultante, impitoyable, lui barrait le passage.

ÉVASION ET DUEL

En entrant dans le cabinet où, par considération pour leur sexe et pour leur rang, le grand connétable avait invité les dames de Repentigny à se retirer, Léonie ne put retenir un petit cri de surprise.

La propreté élégante, si je puis m'exprimer ainsi, et l'ordre merveilleux qui régnaient dans ce cabinet le lui avaient arraché. Il était étroit, resserré, d'une simplicité primitive, et, cependant, les ustensiles, les outils nécessaires à plusieurs métiers, y étaient renfermés ; et cependant tout y était à sa place propre, rien n'y détonait, chaque chose, chaque disposition semblait avoir été faite expressément pour cette pièce, qui, de plus, servait de chambre à coucher.

Pour large ou luxueuse, de vrai, la couche ne l'était guère : des planches de pin, très-minces, pliantes, avec une natte de jonc recouverte de peaux d'ours. Des moulures délicates, en noyer tendre, n'en ornaient pas moins le devant du chalit, posé sur des pieds crochus, habilement sculptés.

Il remplissait tout un côté de la chambre.

Dans l'embrasure de l'unique fenêtre, garnie d'un rideau tricoté avec une sorte de laine en poil de martre, on voyait un tour et ses accessoires. Auprès, une petite forge, son enclume, ses étaux, et, en face du lit, un établi de menuisier.

Entre la porte et l'établi,une table à écrire, surmontée d'une bibliothèque exiguë, mais composée avec un certain art. Les œuvres de Shakespeare, Byron, Thomas Corneille, Molière, La Bruyère, les premiers romans de Cooper et de Walter Scott s'y faisaient remarquer, parmi des ouvrages de théologie.

Quelques aquarelles et dessins, bien réussis, signés Paul (on se souvient que c'était le nom chrétien de Co-lo-mo-o), comblaient avec des trophées d'armes sauvages et civilisées les intervalles inoccupés.

Quatre chaises, à fonds de bois brun bordés en jaune, étaient rangées dans les angles.

Le plancher, lavé avec le soin scrupuleux d'une ménagère hollandaise, brillait d'une blancheur aussi éclatante que l'ivoire.

Mais ce qui étonnait et charmait tout à la fois, c'était l'heureux accord, l'harmonie de tant d'objets disparates, réunis dans un si court espace.

— Oh! mais, dis donc, maman, comme c'est gentil ici! exclama Léonie.

— C'est sans doute la chambre de ce pauvre et bon jeune homme.

— Assurément. Mais vois un peu comme il a du goût pour un sauvage!

Et la jeune fille désigna la bibliothèque dont le cadre avait été tourné avec beaucoup de mignardise.

— Le fait est qu'on ne se croirait jamais chez un Indien, murmura madame de Repentigny.

— N'est-ce pas? appuya Léonie.

— Avec quel enthousiasme tu dis cela! fit sa mère en appuyant doucement la main sur son épaule.

Léonie sentit que ses joues devenaient brûlantes. Elle baissa les yeux.

— Il lit nos grands poètes, dit madame de Repentigny

— Et il écrit aussi, repartit la jeune fille, en jetant les yeux sur la table. Tiens, regarde, maman; voilà un manuscrit : *Histoire des grands chefs iroquois.*

— En effet, car.....

— Écoute donc, maman, s'écria tout à coup Léonie, en posant un doigt sur ses lèvres.

Par un sentiment bien facile à comprendre, madame de Repentigny tâchait de détourner de sir William les

pensées de sa fille. L'apparition aussi ridicule que peu séante de l'officier était pour elle un motif de grave contrariété. La cause de son emplumement, elle la devinait. Mais c'était un sujet délicat à traiter avec une jeune personne. Elle appréhendait le moment où Léonie allait faire ses réflexions à cet égard. Méditant les réponses les plus convenables qu'elle pourrait opposer à ses commentaires, elle était enchantée de voir son esprit occupé ailleurs.

Malheureusement, la chambre de Co-lo-mo-o n'était séparée de la salle que par une légère cloison, à travers laquelle on percevait tout ce qui se disait, à voix haute, dans l'une ou l'autre pièce, et Léonie, qui avait reconnu sir William aussi bien que sa mère, avait entendu ces mots :

— Les misérables ! ils voulaient me brûler à petit feu !

— Regarde la jolie coupe, comme elle est coquettement tournée, dit madame de Repentigny.

— A propos, dit Léonie, que peut-il être arrivé à sir William ?

— Mais, je ne sais trop, balbutia madame de Repentigny ; les sauvages n'aiment pas les Anglais.

— Ah ! mon Dieu ! l'ont-ils arrangé ! dit Léonie en détournant la tête pour cacher un sourire.

La voix du grand connétable répondit :

— Croyez, sir William, que justice vous sera faite. Nous ne souffrirons pas qu'un brave officier de l'armée britannique soit indignement maltraité par une populace...

— Indignement, très-indignement, interrompit le lieutenant.

— Mais, reprit le magistrat, avant toute chose, il faudrait vous changer, sir William.

A ces mots, Léonie ne put maîtriser un éclat de rire ; madame de Repentigny elle-même eut bien de la peine à garder son sérieux.

Le grand connétable poursuivit :

— Il y a encore une pièce de libre ici ; passez-y, sir William. Avec de l'eau chaude et de la potasse, vous enlèverez le plus gros des plumes. Deux de mes hommes vous aideront. On est aller chercher vos vêtements. Quand vous serez habillé, je me tiendrai à votre disposition pour procéder à l'enquête.

— Non, non, repartit vivement l'officier, pas d'enquête sur cette affaire, je vous prie, monsieur, elle me rendrait la fable de la garnison. Étouffons-la plutôt.

— Comme il vous plaira, sir William.

— Monsieur le grand connétable, reprit le lieutenant, d'un ton plus bas, voulez-vous avoir la bonté de faire mes excuses aux dames de Repentigny ; je ne puis me présenter à elles, vous comprenez !

— Parfaitement, parfaitement, sir William. Si elles y consentent, je les reconduirai même à Lachine, en emmenant mon prisonnier.

— Je vous demanderai encore le secret...

— Sur votre aventure ?

— Oui, monsieur, sur cette vilaine, très-vilaine aventure.

— Vous avez ma parole, sir William. En donnant une légère gratification à nos hommes, eux aussi seront muets comme la tombe.

— Je n'y manquerai pas, dit l'officier, en s'avançant vers la porte d'une des chambres à coucher.

— Non, pas celle-là, pas celle-là ! que faites-vous, sir William? C'est là que sont les dames de Repentigny; la porte de gauche! Bien, vous y êtes! dit le magistrat, en remarquant que le lieutenant marchait vers le cabinet de Co-lo-mo-o.

— Pauvre sir William, je le plains de tout mon cœur, dit ironiquement Léonie; mais c'est égal, j'aurais maintenant bien de la peine à épouser un homme que j'ai vu dans une situation aussi burlesque.

— Tiens, un portrait qui te ressemble! s'écria madame de Repentigny, feignant de n'avoir point prêté l'oreille à cette observation.

La jeune fille se rapprocha de sa mère, qui examinait une ébauche aux deux crayons, fixée par quatre épingles à la cloison.

— Ah! mon Dieu, mais c'est vrai; on jurerait que c'est moi! exclama-t-elle, après avoir jeté un coup d'œil sur le dessin.

A ce moment on frappa doucement à la porte.

— Mesdames, dit le grand-connétable, en se montrant, sir William...

— Bien, bien! nous savons, monsieur, répondit madame de Repentigny.

Et, s'adressant à sa fille :

— Viens, Léonie.

La jeune demoiselle sortit à regret de la chambre. En rentrant dans la salle, elle tenait ses yeux attachés vers le sol. Cependant elle sentit le regard courroucé que lui lança Co-lo-mo-o, car il était furieux que le secret de sa chambre eût été violé par des étrangers.

Madame de Repentigny dit aussitôt à l'Indien :

— Ma fille et moi ne voulons pas savoir de quoi on vous accuse ; mais soyez sûr, monsieur, que tout ce qu'il faudra faire pour vous rendre la liberté, nous le ferons, et nous nous jugerons encore vos obligées. Quant à votre mère, dites ce que nous pouvons faire pour elle.

— La femme du sagamo est libre ; elle n'a plus besoin de rien. Son fils ne demande et ne veut rien, répondit sèchement le jeune homme, en tournant le dos aux deux dames.

— Vous le voyez, c'est une tête de mule, une vraie tête de mule, je l'ai dit ; mais nous lui mettrons les poucettes, s'écria le grand connétable, en se frottant les mains. — Mesdames, voulez-vous accepter mon canot pour retourner à Lachine ?

— Merci, monsieur, nous avons le nôtre.

— Désolé, mesdames, désolé de ne pouvoir vous être utile, dit l'obséquieux magistrat.

Léonie et sa mère sortirent du wigwam au milieu d'un attroupement considérable.

Le grand-connétable les suivit de près avec son captif et quelques agents de police. Mais, arrivées à l'endroit où on les avait débarquées, madame de Repentigny ne trouva plus ses bateliers. Ils n'avaient garde de se montrer après l'attentat dont ils étaient les principaux auteurs. En vain madame de Repentigny offrit-elle de l'argent à d'autres Indiens pour les traverser. La crainte des policemen l'emportait sur la cupidité. Heureusement que le grand-connétable renouvela sa proposition, qui, cette fois, fut acceptée.

Les dames de Repentigny, son greffier et lui montèrent dans un canot, avec deux rameurs; on embarqua dans un autre Co-lo-mo-o entre quatre agents de police, et le magistrat donna l'ordre du départ.

A cet instant, un homme chétif fendit la foule curieusement assemblée sur le rivage, s'avança vers le canot qui contenait le Petit-Aigle et fit un signe aux agents de police.

— Qu'est-ce que veut ce nabot ? dit rudement l'un en le repoussant.

— Laisse-le, dit un autre, c'est Jean-Baptiste le quêteux. Il veut traverser ; faisons-lui la charité, ça nous portera bonheur.

Le bancal était déjà dans l'embarcation.

Les deux bateaux quittèrent le quai en même temps.

Léonie, songeuse, le cœur oppressé, hasardait, de moment en moment, sur Co-lo-mo-o, des regards timides et sympathiques; le Petit-Aigle, les mains liées sur le dos, semblait indifférent à ce qui l'entourait. Assis derrière lui, Jean échangeait des signes avec les hommes de police, sans avoir l'air de le connaître.

On atteignit ainsi le milieu du Saint-Laurent; les deux canots marchant de conserve.

Tout à coup le bancal, qui s'était dressé comme pour examiner un objet à distance, perdit son équilibre et tomba sur le Petit-Aigle.

Les policemen partirent d'un éclat de rire.

Le muet se releva lentement, et, comme s'il eût entendu les rieurs, se tourna vers eux avec colère. L'hilarité des agents de la force publique redoubla. Mais alors Co-lo-mo-o et le nain sautèrent dans le fleuve, chacun d'un côté.

— Tirez dessus! tirez dessus! commanda le grand-connétable, qui avait vu ce mouvement.

— Oh! monsieur! dit Léonie, en lui arrêtant le bras car le magistrat avait déjà armé un pistolet.

C'était inutile; Jean-Baptiste et l'Indien, dont le premier avait coupé les entraves, dans sa chute prétendue, s'étaient enfoncés sous l'eau.

— Il faut les poursuivre! Nous les attraperons! nous les attraperons! Dix piastres à celui qui prendra le sauvage! cria le grand-connétable.

L'autre canot se mit aussitôt à donner la chasse au fugitif, dans la direction des rapides. Celui de l'officier de police allait suivre la même route, quand madame de Repentigny dit à ce dernier :

— Mais, monsieur, on nous attend à Lachine ; vous ne voulez pas, j'espère, que nous participions à vos recherches !

— C'est juste, madame ; pardon de mon oubli. Je vais vous faire conduire à terre.

Cette réponse soulagea Léonie d'un grand poids. Dans le fond de son âme, elle priait Dieu pour que le Petit-Aigle échappât aux agents de police, et ses yeux demeuraient rivés sur le fleuve.

Elle désirait et tremblait, en même temps, de voir reparaître son sauveur.

Mais le canot du grand-connétable arriva à Lachine sans que Léonie eût, de nouveau, aperçu Co-lo-mo-o ou le nain.

Le lunch, chez Xavier Cherrier, fut assez triste, malgré les efforts du jeune homme et de sa femme pour l'égayer. Léonie était soucieuse ; sa mère partageait son anxiété, et les plaisanteries de leur hôte sur l'échauffourée de sir William ne parvinrent pas à leur dérider le front,

Tous quatre revinrent à Montréal.

A la sollicitation de sa fille, madame de Repentigny envoya un domestique pour savoir si le Petit-Aigle avait ou non été repris.

On lui rapporta qu'on ne savait ce qu'il était devenu et que, désespérant de s'en emparer, la police avait abandonné sa poursuite.

Cette réponse rasséréna Léonie; car elle avait l'intime assurance que Co-lo-mo-o ne s'était pas noyé.

Dans la soirée, sir William se fit annoncer. La jeune fille se sentait de bonne humeur. Au lieu de le plaisanter sur sa mésaventure, elle ne lui en parla que pour le plaindre, et avec une commisération qui enchanta l'officier, peu habitué à de semblables témoignages d'affection.

Outre sir William et Cherrier, plusieurs personnes notables de la ville avaient été retenues à dîner par madame de Repentigny.

Le repas fut animé, joyeux, la maîtresse de la maison ayant préalablement interdit toute conversation politique.

Mais, après le dessert, les dames quittèrent la table, suivant la mode anglaise; on enleva la nappe, et les domestiques apportèrent des carafes de vin, des noix, des noisettes et différentes espèces de fruits secs.

Les messieurs, délivrés de leur consigne, commencèrent alors à parler des événements du jour. Sir William King, qui avait bu en véritable enfant du nord, fit une sortie furibonde contre les Canadiens-Français. Quoique plusieurs des assistants appartinssent à cette nationalité, la plupart étant fonctionnaires publics, et, comme tels, plus jaloux de leurs emplois que de leur dignité person-

nelle, n'osaient lui répondre. Quelques-uns même applaudissaient chaudement.

— Nous tondrons, s'il le faut, jusqu'à la peau, ces moutons entêtés, très-entêtés, s'écria sir William en manière de conclusion.

— Ce sera probablement pour vous *remplumer*, répondit Cherrier, en grugeant une amande.

A cette allusion, le visage de l'officier passa du pourpre au cramoisi.

— Est-ce une insulte ? tonna-t-il.

— Mais, à votre choix, répliqua tranquillement Cherrier.

— Monsieur !... reprit l'Anglais, haussant encore le ton.

— Ah ! messieurs, du calme, je vous prie ; n'oublions pas que nous sommes chez des dames, intervint un des convives.

La provocation en resta là, et l'entretien redevint général. Chacun pensait, sauf les intéressés, que cette dispute n'aurait pas plus de suites que les fumées du vin, auxquelles on l'attribuait généralement.

Mais, le lendemain, Cherrier reçut, dans la matinée, deux officiers anglais, porteurs d'un cartel de la part de sir William King. On lui laissait le choix des armes.

— C'est bien, messieurs, leur dit le jeune homme; entre quatre et cinq heures, j'aurai l'honneur de vous envoyer mes témoins.

Xavier était très-brave. Un duel ne l'effrayait pas. Il détestait depuis longtemps sir William King, dont l'impertinente fatuité lui agaçait les oreilles, suivant son expression; depuis longtemps aussi il ne négligeait aucune occasion de rabaisser sa morgue aristocratique.

Mais Xavier aimait sa femme; il l'aimait passionnément. Et l'idée d'une rencontre, qui pouvait être mortelle, l'attrista un moment.

Il réfléchit durant une heure en se promenant dans son cabinet, puis il écrivit quelques lettres, traça au crayon cinq ou six lignes sur un carré de papier, le roula entre ses doigts, et monta à une volière qu'il entretenait sous les combles de sa maison.

Dans cette volière, une demi-douzaine de pigeons roucoulaient amoureusement. Xavier en saisit un, lui attacha le rouleau de papier au cou, ouvrit une lucarne, et lâcha l'oiseau, qui prit aussitôt son essor vers le Saint-Laurent.

Trois heures après, un homme de haute stature était introduit dans le cabinet de Cherrier.

— Comment, mon ami, dit-il, après lui avoir serré la main, vous voulez vous battre au moment où nous avons besoin de tous nos bras, de toutes nos intelligences! C'est une sottise, pardonnez-moi ma rude franchise.

— Il m'était impossible de refuser, monsieur!

— Quel est votre adversaire?

— Sir William King, un officier anglais.

— Un officier anglais! dit l'inconnu en tressaillant. Ah! c'est différent. Je prends votre parti, le voulez-vous?

— Merci, monsieur, soyez mon témoin, cela suffira.

— Vous avez raison. Je ne savais ce que je disais. Quelles armes?

— Le pistolet. Mon autre témoin sera M. Décoigne. Souhaitez-vous vous entendre avec lui?

— Assurément. Où aura lieu la rencontre?

— Il vaudrait peut-être mieux aller sur la frontière, car les lois.....

— Non, non, dit l'étranger. C'est trop loin, et nous n'avons pas de temps à perdre. Je connais un endroit charmant. Si vous voulez vous en rapporter à moi.....

Cherrier s'inclina en signe d'assentiment. Après quelques nouveaux pourparlers les deux hommes se quittèrent.

Xavier était si tranquille que sa femme ne soupçonna pas le danger auquel il allait s'exposer.

Le lendemain, deux canots déposèrent six hommes sur un des îlots de Boucherville, à six lieues environ de Montréal.

Parmi ces hommes se trouvaient Xavier Cherrier et sir William King.

Ils se présentèrent mutuellement leurs témoins: MM. Villefranche (1) et Décoigne pour Cherrier, Steven et Johnson pour King.

(1) Voir la *Huronne*.

En abordant, Villefranche avait les traits contractés. A en juger par sa physionomie, une tempête terrible grondait dans son sein. Malgré l'air de force et d'énergie que respirait toute sa personne, il chancelait presque.

Le terrain fut choisi dans une éclaircie gazonnée, au milieu de laquelle s'élevait un petit tertre.

— Il y a vingt et un ans... déjà (1) ! murmura le principal témoin de Cherrier, en embrassant ce tertre dans un regard sombre et douloureux.

— Êtes-vous prêts, messieurs? demanda M. Steven.

— Oui, dirent les deux adversaires.

Ils devaient tirer à vingt-cinq pas, et rester en place ou marcher facultativement l'un sur l'autre.

On leur remit à chacun un pistolet chargé.

Ils se postèrent.

— Allez, dit M. Steven, d'une voix brève.

Les deux antagonistes étaient également altérés de vengeance. Ils ne bougèrent pas de place.

Une double explosion retentit. Xavier tomba à la renverse, baigné dans son sang.

— Ah! grommela Villefranche, entre ses dents; ce misérable Anglais nous échappe; j'espérais pourtant bien l'enterrer ici! Mais, patience, patience, je le retrouverai!

(1) La *Huronne*, prologue.

Apr

lo-mo-

du Sai

retirés

Seul

point l

L'un

couvert

front p

sous leu

nante,

la terre

L'aut

CHAPITRE XI

LES GARNISAIRES DE L'ILE AU DIABLE

Après le départ des deux canots qui emmenaient Co-lo-mo-o et la police, les Iroquois attroupés sur le rivage du Saint-Laurent, à Caughnawagha, s'étaient lentement retirés dans leurs loges.

Seules deux personnes, deux femmes, ne quittèrent point le bord du fleuve.

L'une, debout à la pointe d'un rocher, drapée dans sa couverte, muette, immobile comme un marbre, mais le front plissé, les yeux sombres, profondément rentrés sous leurs orbites, les traits contractés, la lèvre frissonnante, semblait quelque manitou indien descendu sur la terre pour y venger les insultes faites à son peuple.

L'autre, accroupie, la tête penchée, le visage plongé

dans ses mains, les cheveux flottant au vent, pleurait à chaudes larmes. Puissante aussi, sa douleur s'exhalait en sanglots déchirants. Mais que loin elle était de celle qui gonflait le sein de sa compagne, sans pouvoir s'épancher! Cependant, si l'attitude austère de celle-ci effrayait presque, la posture humble, désespérée de celle-là, navrait le cœur.

La première était Ni-a-pa-ah, mère de Co-lo-mo-o; la seconde était Hi-ou-ti-ou-li, la Fauvette-Légère, fille de Mu-us-lu-lu, sœur de la maîtresse de sir William King.

Hi-ou-ti-ou-li aimait Co-lo-mo-o. Après la famille de Nar-go-tou-ké, la sienne était celle des Iroquois de Caughnawagha dont le sang s'était conservé le plus pur.

On avait même espéré qu'un mariage entre leurs enfants éteindrait la haine qui divisait les deux chefs. Par malheur, aucun d'eux n'était disposé à faire une concession à l'autre.

Co-lo-mo-o avait accueilli avec une indifférence complète l'amour d'Hi-ou-ti-ou-li. Et la jeune fille, malgré sa jeunesse rayonnante de beauté, se consumait dans le chagrin et les pleurs; car, dédaignée par l'objet de son culte, elle était encore en butte aux mauvais traitements de ses parents qui ne lui pardonnaient pas sa tendresse pour le fils de leur ennemi.

Tout d'un coup Hi-ou-ti-ou-li releva la tête, puis elle s'élança vers Ni-a-pa-ah :

— Ma mère, dit-elle, je vais suivre le Petit-Aigle; venez avec moi ; partons ; je connais, parmi les Fransé (1) de Montréal, des chefs influents. Nous irons chez eux; nous leur parlerons ; ils rendront la liberté...

Elle s'arrêta court, la pauvre enfant, et baissa les yeux.

Aux premiers mots, Ni-a-pa-ah avait haussé les épaules, ensuite elle s'était retournée lentement et avait repris le chemin de sa cabane, sans accorder un regard à la belle éplorée.

L'affliction chez nous efface les rangs, elle fait taire les inimitiés. Il n'en est pas de même chez les Peaux-Rouges. L'aversion subsiste à travers toutes les vicissitudes de la vie. Elle en dépasse les limites pour se transmettre, plante vénéneuse, vivace, indéracinable, de générations en générations.

La femme de Nar-go-tou-ké éloignée, Hi-ou-ti-ou-li reporta sur le fleuve ses yeux humides.

Le temps était fort clair et la vue embrassait les deux rives.

A ce moment, la Fauvette-Légère aperçut le bancal, qui se levait dans le canot et tombait sur Co-lo-mo-o.

Elle pressentit l'intention de Jean-Baptiste. Son cœur battit violemment. Les pleurs séchèrent sous sa paupière. Son regard doubla d'intensité.

(1) Les Indiens appellent ainsi les Canadiens-Français.

Le Petit-Aigle se jette à l'eau, aussitôt Hi-ou-ti-ou-li saute dans un canot et s'avance vers le milieu du Saint-Laurent.

Cependant, Jean-Baptiste avait, pour couper les liens du jeune chef, profité du passage d'un de ces longs trains de bois que les Canadiens-Français appellent *cages.*

Co-lo-mo-o comprit bien que la cage pouvait lui être d'une grande utilité.

Lorsqu'il plongea, une distance de cinquante à soixante brasses environ le séparait des canots de la police.

Mais au lieu de nager tout d'abord vers la cage, le jeune homme prit une direction opposée, et, après quatre ou cinq minutes, se montra à fleur d'eau derrière une petite île.

Du bateau lancé à sa poursuite, on le distingua.

L'Indien n'en demandait pas davantage. Se renfonçant immédiatement sous les flots, il pointe alors sur la cage, pendant que les gens de police, trompés par son stratagème, le chassent vainement autour de l'île.

Le train de bois marche avec lenteur.

Co-lo-mo-o ne tarde guère à le rejoindre. Quand il juge en être tout près, il remonte, et une grosse botte d'herbes aquatiques paraît à la surface du fleuve.

Ces herbages, c'est Co-lo-mo-o qui les a cueillis près de l'île. On dirait qu'arrachés de quelque crique par la force du courant, ils s'en vont bien innocemment à la

dérive. Mais, dans leur touffe épaisse, se cache la tête du Petit-Aigle. Il respire, tout en observant ses ennemis, à présent descendus sur l'île pour l'y chercher.

Cependant Co-lo-mo-o est fatigué. Longue est la course qu'il a fournie sans pouvoir reprendre haleine. Il s'accroche à un des arbres qui composent la cage et examine les hommes chargés de la diriger.

C'est que déjà se font entendre les voix mugissantes des rapides; c'est que déjà aussi les vagues sont devenues trop impétueuses pour qu'il soit possible de regagner la rive à la nage, et que Co-lo-mo-o sait qu'à moins de monter sur le train, il court risque d'être déchiré par les rochers qui hérissent le Saint-Laurent au sault Saint-Louis.

Que les *cageux* soient des Canadiens-Français ou des Irlandais, et le Petit-Aigle leur demandera assistance, car les uns et les autres détestent les Anglais.

Mais à leurs grosses figures sanguinolentes, à leurs yeux bleus, à leurs favoris roux comme leurs cheveux, Co-lo-mo-o reconnaît des Écossais, ces fidèles serviteurs de la couronne d'Angleterre, que le temps a rendus plus royalistes que le roi lui-même.

Impossible de s'adresser à ces hommes. Malgré le respect, — un peu exagéré, — qu'on leur prête pour les lois de l'hospitalité, ils s'empareraient assurément du jeune sagamo et le livreraient à la police, en arrivant à Montréal.

Pourtant l'on n'aperçoit plus dans l'espace les policemen. A peine la cime des arbres de l'ile où ils ont débarqué est-elle encore visible

Co-lo-mo-o réfléchit.

Il faut se décider, et promptement : de plus en plus on approche des rapides, et voilà que les cageux se hâtent de diviser leur train en plusieurs parties, suivant l'habitude, afin qu'il ne soit pas rompu par les écueils, en descendant la cataracte.

Que faire? se confier à eux. C'est la dernière chance de salut. Il n'y a plus à hésiter.

Co-lo-mo-o en prend la résolution. La perspective de la prison est encore préférable à une mort imminente.

Il dresse la tête; il fait un mouvement pour se hisser sur la cage; le bruit d'un canot frappe son oreille.

Suspendu à l'un des bois flottants, Co-lo-mo-o se retourne, plein de rage, prêt à replonger dans l'abîme et à périr dans son sein, plutôt qu'à se livrer aux ennemis de sa race.

Mais non, le brave Iroquois ne succombera pas ainsi; non, il ne languira pas cette fois dans un noir cachot.

— Vite! vite! mon frère! lui crie une voix inquiète.

Un des cageux répond :

— Eh! où diable va-t-on comme cela, la belle? As-tu envie de sauter les rapides avec nous? Au moins, viens ici, près de moi, tu seras plus en sûreté que dans ta coquille de noix.

— Pardieu ! c'est qu'elle est jolie, cette coquine ! ajouta un second. Ah ! mais qu'est-ce que cela veut dire ?

Cette exclamation fut arrachée au marinier par la soudaine apparition de Co-lo-mo-o.

Reconnaissant la personne et la voix qui l'avaient appelé, l'Indien prit son élan, monta sur la cage et, d'un bond, fut dans le canot, à côté d'Hi-ou-ti-ou-li.

— Ces sauvages, ça vous a de drôles d'inventions ! dit le premier des Ecossais qui avait parlé.

— A quel jeu jouent-ils ? dit l'autre.

— Au jeu de l'évasion, intervint un troisième. L'homme est un prisonnier, je l'ai remarqué, tout à l'heure, dans le bateau de la police. Il s'est échappé. Mais il y a sans doute une prime pour sa peau ; je m'en vas tâcher de l'avoir.

En disant ces mots, le cageux prit, sur un fagot, un long fusil simple, l'épaula tranquillement et fit feu.

Un cri perçant retentit.

— Touché ! touché ! je l'ai touché ! s'exclama l'Ecossais, en brandissant triomphalement son fusil en l'air.

L'on n'entendit plus rien, car les tronçons de la cage s'étaient tour à tour engagés dans la passe des rapides.

— Mon frère est blessé ! répétait avec angoisses Hi-ou-ti-ou-li, en voyant quelques gouttes de sang qui roulaient sur la joue de Co-lo-mo-o.

— Non, ma sœur, répondit le jeune homme.

— Mais tu as été atteint !

— Légèrement. Ramons, ramons ; à droite ! ferme ! repartit le Petit-Aigle qui, aussitôt dans le canot, avait saisi une pagaie et faisait des efforts surhumains pour résister à la violence des eaux.

Ce n'était point une entreprise aisée. Des lames courtes, furieuses, irritées, déferlaient avec fracas autour de l'esquif, menaçant de l'engloutir ou de le précipiter avec elles à travers les écueils. Pour braver leur colère, pour la vaincre, il fallait joindre l'énergie à la prudence, l'habileté au sang-froid.

Ces qualités, Co-lo-mo-o les possédait heureusement à un haut degré.

Secondé avec autant d'intelligence que de courage par Hi-ou-ti-ou-li, il parvint, après une lutte acharnée avec le terrible élément, à placer un certain intervalle entre les rapides et son embarcation.

Hors du danger le plus pressant, il se demanda ce qu'il devait faire. Retourner au village eût été une maladresse. Aussi le Petit-Aigle n'y songea-t-il point. Le meilleur parti qu'il pût adopter, c'était de joindre son père sur l'île au Diable.

Mais une difficulté se présentait. Hi-ou-ti-ou-li était fille de Mu-us-lu-lu ; ne le trahirait-elle pas ? D'ailleurs, l'île au Diable servait de retraite à une foule de gens, Canadiens et Indiens, en hostilité ouverte avec le gouvernement anglais. Tous s'étaient liés par un serment solennel à ne jamais révéler cet asile.

Co-lo-mo-o résolut de sonder la Fauvette-Légère.

— Je remercie, dit-il, ma sœur du service qu'elle m'a rendu. En revenant à Caughnawagha, je lui ferai des présents qui lui prouveront que mon cœur n'est point ingrat.

— Hi-ou-ti-ou-li, répondit-elle, ne demande rien. Si son frère Co-lo-mo-o est heureux, elle aussi est heureuse; s'il souffre, elle aussi souffre.

— Ma sœur est bonne, reprit le sagamo. Pourquoi l'esprit du père de ma sœur n'est-il pas semblable au sien?

L'Indienne soupira, et le Petit-Aigle poursuivit :

— L'esprit du père de ma sœur lui parle pour les ennemis de notre race.

— Mais, s'écria vivement la jeune fille, l'esprit d'Hi-ou-ti-ou-li lui parle pour les amis de Co-lo-mo-o. En le voyant pris par les Habits-Rouge elle a pleuré; en le voyant se jeter dans la Grande-Rivière, elle a été réjouie et elle est venue à lui pour l'aider s'il avait besoin de son secours.

Le sachem, se tournant vers elle, lui envoya un regard de gratitude, et il dit :

— Ma sœur veut donc du bien à Co-lo-mo-o?

— Hi-ou-ti-ou-li veut pour Co-lo-mo-o ce qui lui est agréable.

— Et elle serait fidèle à ceux qu'il aime?

— Oh ! oui, répliqua-t-elle avec ardeur.

— Alors, dit le Petit-Aigle, si je lui découvrais un

secret, elle le garderait comme la Grande-Rivière garde les cailloux qu'on laisse tomber dans son lit?

— Si mon frère confiait un secret à Hi-ou-ti-ou-li, dit-elle chaleureusement, c'est qu'il l'aimerait; et s'il l'aimait, Hi-ou-ti-ou-li mourrait avec joie pour lui faire un plaisir.

— Ma sœur n'aperçoit-elle rien là-bas, sur la rive? interrogea Co-lo-mo-o, changeant brusquement le sujet de la conversation.

La Fauvette-Légère regarda un instant dans la direction qu'il indiquait.

Puis, elle répondit :

— Je vois les Habits-Rouges. Que mon frère n'aille pas de ce côté!

— Non, Co-lo-mo-o n'ira point. Il se rendra dans un autre lieu où il pourra échapper aux griffes de ses lâches ennemis, si Hi-ou-ti-ou-li veut lui promettre de ne point le trahir.

— Hi-ou-ti-ou-li le jure sur la croix qu'adorent les chrétiens! répondit gravement la jeune Iroquoise en étendant son bras vers le petit clocher de la chapelle de Caughnawagha, qui se profilait dans le lointain.

Satisfait de ce serment, le fils de Nar-go-tou-ké oublia qu'il était défendu aux non-initiés de pénétrer dans l'île au Diable et manœuvra hardiment vers ce point.

Sa compagne le laissa faire sans prononcer une parole, quoiqu'elle ignorât l'existence du cordage qui facilitait

l'accès de l'îlot; et quoique, par conséquent, elle dût d'abord juger le dessein de Co-lo-mo-o follement téméraire.

Mais n'avait-elle pas dit, ne pensait-elle pas que ce serait un bonheur pour elle de mourir, s'il était nécessaire, en le servant ?

Surprise à la vue du câble dont Co-lo-mo-o se saisit, afin de haler le canot jusqu'à la seule place abordable, elle le fut bien davantage quand une foule de gens, à l'extérieur farouche, les entourèrent au moment de leur débarquement.

Parmi eux, il y avait des Canadiens, des Indiens, des Irlandais, et quelques Anglais.

Tous étaient armés.

Ils remplissaient l'étroite crique où Co-lo-mo-o amarrait son canot. Plus encore que la jeune fille, ils paraissaient étonnés. La plupart lui lancèrent des regards menaçants.

Nar-go-tou-ké, son fusil à la main, marcha vers Co-lo-mo-o, et, lui frappant sur l'épaule :

— Pourquoi, dit-il d'un ton rude, mon fils amène-t-il ici cette fille de loup?

— Elle m'a sauvé la vie, balbutia le jeune homme, tremblant d'avoir offensé son père.

— Et c'est pour la récompenser de lui avoir sauvé la vie que mon fils la conduit à sa perte? reprit la Poudre en portant le pouce sur le chien de son fusil.

— Les Habits-Rouges me poursuivaient.....

Nar-go-tou-ké ne lui donna pas le loisir d'achever.

— Qu'importe ! s'écria-t-il. Mon fils nous a vendus en montrant notre refuge à cette squaw de malheur. Il périra avec elle.

— Il est vrai que les règlements de notre association décrètent la mort contre les délateurs et les profanes, dit un Canadien-Français; mais avant de condamner ce jeune homme, on devrait l'entendre.

— Mes règlements à moi, riposta impétueusement la Poudre, sont qu'il est mon fils, qu'il a manqué au respect qu'il me devait en amenant ici cette fille, et que, pour le punir, je vais le tuer comme il le mérite.

— Si je vous ai manqué de respect, je suis prêt à subir mon châtiment; mais épargnez Hi-ou-ti-ou-li, dit bravement Co-lo-mo-o.

— Épargner le vil rejeton de Mu-us-lu-lu ! Non ! non ! dit aigrement Nar-go-tou-ké.

Et deux petits coups secs résonnèrent.

L'irascible sagamo venait d'armer son fusil.

— Grâce pour Co-lo-mo-o ! grâce pour votre fils ! supplia Hi-ou-ti-ou-li en se jetant à ses genoux; grâce pour lui, je vous en conjure ! Moi, je ne découvrirai pas votre secret, je l'ai juré..... Si vous doutez de la parole d'Hi-ou-ti-ou-li, sacrifiez-la, et ne faites pas de mal à Co-lo-mo-o !

— Il faut délibérer, dirent plusieurs voix.

Nar-go-tou-ké ne les entendit pas. Il ajusta le Petit-Aigle, toujours calme, impassible, et pressa la détente. Le

coup partit. Mais une main vigoureuse avait subitement rabaissé le canon du fusil, et le plomb meurtrier s'était logé en terre.

— Poignet-d'Acier ! Poignet-d'Acier ! murmurèrent les spectateurs.

Exaspéré par cette opposition soudaine à l'horrible forfait que, dans son emportement aveugle, il eût accompli, la Poudre avait tourné sur ses talons comme sur un pivot, et, la prunelle enflammée, la provocation à la bouche, il défiait le nouveau venu.

Haute
visage r
longue,
héros de
Son à
aussi bie
force et
nait qu'i
aux chos
mi-parti
les admi
C'étai
en velou

CHAPITRE XII

LE CHARLEVOIX

Haute taille, belle prestance, charpente musculeuse, visage rude, bronzé, cheveux noirs, grisonnants, barbe longue, de même nuance que les cheveux, l'air d'un héros de légende, tel était ce dernier.

Son âge eût été difficile à préciser ; il pouvait tout aussi bien avoir quarante-cinq ans que soixante. Mais la force et la santé rayonnaient sur sa personne. On devinait qu'il avait été créé pour le commandement, destiné aux choses grandes, bonnes ou mauvaises. Un costume mi-parti de voyage, mi-parti de ville, faisait ressortir les admirables proportions de ses membres.

C'était un chapeau de feutre brun foncé, une tunique en velours sombre, boutonnée jusqu'en haut, un pan-

talon de même étoffe, à demi enfoui dans une paire de grandes bottes de chasse, mais qu'on pouvait, en un tour de main, ramener et rabattre par-dessus les tiges.

Il avait débouché par une étroite issue, pratiquée entre les buissons qui bordent l'île au Diable, et se tenait appuyé à une carabine.

— Mon frère a-t-il perdu la raison ? dit-il d'une voix brève à Nar-go-tou-ké. L'heure est-elle propice pour avoir des querelles? Est-ce au moment d'attaquer nos ennemis qu'il faut nous diviser? Ce jeune homme n'est-il pas le fils de mon frère? le dernier des descendants d'une famille qui compte tant de braves? Que mon frère réfléchisse, et mon frère me remerciera d'avoir arrêté son bras; car si mon frère est prompt comme la poudre, dont on lui a donné le nom, il a la sagesse d'un vieillard, la bonté du père des hommes.

Ce discours était bien propre à apaiser l'irritation du sagamo. Il flattait sa vanité, le sentiment par excellence des Indiens, et lui donnait le temps d'envisager l'étendue du crime qu'il avait été sur le point de perpétrer.

— C'est juste, c'est juste, appuyèrent les assistants.

— Mais, demanda l'un, que ferons-nous de cette squaw? car puisqu'elle est fille de Mu-us-lu-lu, un loyaliste enragé, elle nous vendra assurément.

— Je réponds d'elle, s'écria Co-lo-mo-o.

Nar-go-tou-ké fronça les sourcils.

— Est-ce que, dit-il, d'un ton ironique, le descendant de la Chaudière-Noire voudrait prendre sous sa protection les enfants du Loup? Oublie-t-il que c'est le père de cette fille qui m'a dénoncé aux Habits-Rouges? S'il en était ainsi, j'étranglerais plutôt Co-lo-mo-o de mes propres mains, que de le laisser déshonorer le sang qui coule dans ses veines.

— Co-lo-mo-o demande pardon à son père, il est prêt à le vénérer et à lui obéir en tout, dit doucement le jeune homme; mais Hi-ou-ti-ou-li l'a aidé à échapper aux Kingsors, et il ne la paiera point par un acte de la plus noire ingratitude.

— Le jeune Aigle parle bien; il est digne de figurer au conseil des anciens. Qu'il nous conte ce qui lui est arrivé; et toi, vaillant Nar-go-tou-ké, écoute-le avec le calme des hommes forts, dit alors Poignet-d'Acier.

Co-lo-mo-o, encouragé par l'approbation générale, fit simplement et correctement le récit de ce qui s'était passé à Caughnawagha depuis la fuite de Nar-go-tou-ké.

En apprenant les outrages dont sa femme et son fils avaient été victimes, celui-ci se sentit pris d'une fureur nouvelle qui s'exhala en cris frénétiques, auxquels la plupart des auditeurs joignirent des paroles de vengeance.

— Puisque cette squaw a sauvé tes jours et puisqu'elle promet de se taire, qu'elle parte! dit brusquement le sagamo, quand Co-lo-mo-o cessa de parler. Mais qu'elle se souvienne que si sa langue tourne une fois de trop dans

sa bouche, je la lui arracherai pour la donner à manger à mes chiens!

— Tu as entendu, jeune fille, fit gravement Poignet-d'Acier. Va, et rappelle-toi ton serment.

— Ce que Hi-ou-ti-ou-li a promis à Co-lo-mo-o, elle l'observera avec autant de régularité que le soleil observe son cours, répondit l'Indienne en embrassant le Petit-Aigle dans un long regard, comme si elle prévoyait, hélas! que ce regard était le dernier, qu'elle ne reverrait plus le fils de Nar-go-tou-ké.

Pendant que, un à un, les acteurs de cette scène se baissaient et s'introduisaient sous les halliers pour rentrer à l'intérieur de l'îlot, la Fauvette-Légère monta dans son canot et quitta lentement le rivage, en se laissant glisser le long de la corde qui leur avait servi pour attérir.

Elle espérait que Co-lo-mo-o lui adresserait un mot, un signe, un coup d'œil. Mais soit qu'il craignît d'offenser son père, soit qu'il ne pensât plus à elle, Co-lo-mo-o se plongea sous les broussailles, sans se tourner vers la pauvre Indienne.

Fatal oubli, il fut la perte de la Fauvette-Légère.

Le sang s'arrêta dans ses veines; son cœur se glaça; un tourbillon passa sur ses yeux; ses doigts détendus lâchèrent le câble protecteur, et la malheureuse Iroquoise, entraînée avec la rapidité de la foudre, sur la cataracte qui rugissait à cent brasses de là, fut mise en pièces avec sa frêle embarcation.

Elle n'avait pas proféré un cri, pas fait une tentative pour disputer sa vie à la mort.

Le lendemain on trouva, échoués dans la baie de Laprairie, ses restes sanglants, que se disputait une bande de vautours.

Cependant Co-lo-mo-o avait suivi les compagnons de son père dans l'éclaircie ouverte au milieu de l'île. Il était content de savoir sa libératrice en sûreté ; mais ne se préoccupait plus guère d'elle, croyant qu'elle retournerait, sans encombre, à Caughanawagha.

Une fois dans la clairière, il remarqua que le nombre des insulaires augmentait.

Ils arrivaient de toutes les parties de l'îlot et semblaient, pour ainsi dire, sortir de dessous terre.

Bientôt on en put compter plus de deux cents.

Gens robustes, à la mine énergique, ils appartenaient aux classes ouvrières de la société.

Les trappeurs, les bateliers, les cageux, dominaient néanmoins dans la masse.

La clairière était couverte de monde. Poignet-d'Acier grimpa sur la gigantesque statue dont il a été question déjà, et, s'adressant à la multitude :

— Mes amis, dit-il, le but qui nous rassemble vous est connu. Quels que soient nos motifs, nous voulons tous briser le joug que l'Angleterre fait peser sur ce pays. Pour moi, ce n'est pas le désir d'une heure ; il y a plus de vingt ans qu'il me brûle, que j'en poursuis la réalisation.

Ils le savent, ceux qui m'ont accompagné des déserts de la Colombie jusqu'ici. Deux fois, j'ai possédé des richesses si grandes que j'aurais pu acheter tout le Canada aux tyrans qui l'oppriment et qui le vendraient s'ils en trouvaient un prix capable de satisfaire leur cupidité; mais, deux fois, mes trésors m'ont été enlevés au moment où je les rapportais pour vous délivrer de l'infâme tyrannie sous laquelle Canadiens et Indiens, Irlandais et même Anglais, vous gémissez. Cependant, quoique ruiné, je n'ai jamais perdu l'espoir. N'avais-je pas avec moi des hommes intrépides, dévoués jusqu'à la mort ?

— Oui, oui ! s'écrièrent divers individus dans la foule.

L'orateur poursuivit, en s'animant par degrés :

— Nous sommes entrés au Canada : on nous a proscrits ! Nous avons demandé justice : on a mis nos têtes à prix ! Nous avons protesté : on a tiré sur nous ! Eh bien, mes amis, que fallait-il faire ? Profiter de l'exaspération publique, nous unir aux membres du parti libéral ; nous entendre avec les chefs de ce parti, les Papineau, les Neilson, les O'Callaghan, les Bédard, les Morin, les Viger, et prendre une heure pour déployer partout, dans le Haut comme dans le Bas-Canada, l'étendard de l'indépendance !

— Hourrah ! hourrah ! hip, hip, hip, hourrah ! vociféra l'auditoire enthousiasmé.

— Cette heure, reprit le tribun, elle va sonner. Approuvez-vous mon alliance aves les patriotes de la province ?

— Oui, oui, oui !

— Consentez-vous à leur obéir sous mes ordres?

— Oui, oui, oui!

— Eh! bien, je vous le dis, mes amis, le temps de se lever en masse est venu. Les correspondances que j'entretiens, comme vous le savez, au moyen de pigeons dressés à cet effet et qui partent à tout instant d'ici, mon quartier général, ces correspondances m'apprennent que le signal sera prochainement donné dans toute la colonie, depuis le golfe Saint-Laurent jusqu'aux Grands-Lacs; tenez-vous donc pour avertis! Nous, nous ne sommes que des aventuriers qui avons des injures à venger. Nous nous réunissons aux partisans de l'émancipation; mais que cette union ne nous fasse pas oublier notre devise : *Dent pour dent, œil pour œil, sang pour sang!* Pour l'Angleterre, nous devons être les vengeurs, les fléaux de Dieu ! Amis, encore un mot : Il faut nous disperser jusqu'au jour où je vous appellerai à moi, et jusqu'à ce jour, il faut courir les campagnes, raviver les blessures faites à l'orgueil national, remettre en mémoire les vieux griefs, distribuer des armes, des munitions, et partout souffler la haine contre l'administration anglaise, partout allumer l'incendie qui doit consumer jusqu'aux derniers vestiges de ce pouvoir exécrable!

Des bravos formidables accueillirent la péroraison de Poignet-d'Acier.

Il descendit de sa tribune improvisée, où plusieurs

orateurs lui succédèrent et parlèrent, tour à tour, ce langage métaphorique, imagé, si propre à remuer les passions des masses.

Le crépuscule tombait lorsque le dernier discours fut fini.

— Maintenant, mes amis, reprit Poignet-d'Acier, que chacun de vous aille là où il a le plus d'influence, et qu'il y attende avec patience le mot d'ordre que je ne tarderai pas d'envoyer à tous.

S'adressant ensuite à Nar-go-tou-ké :

— Mon frère, lui dit-il, tu resteras ici avec moi et vingt de nos trappeurs. Notre devoir est de surveiller Montréal et d'y frapper le premier coup. Quant à ton fils Co-lo-mo-o, il est valeureux, il est rusé; il partira demain pour soulever les Hurons de Lorette et les Indiens du Saguenay.

— Je vous remercie, monsieur, d'avoir pensé à moi, dit le jeune homme, en saluant avec déférence Poignet-d'Acier.

— C'est bien; nous vous déguiserons, jeune homme, afin que vous ne soyez pas reconnu. Il y a ici, dans ma tente, tout ce qui est nécessaire pour cela. Vous parlez sans accent le français et l'anglais. Avec une fausse barbe et un habillement de fin drap noir, vous pourrez facilement vous donner pour un planteur de la Louisiane.

— Mais, objecta Nar-go-tou-ké, mon fils restera ce qu'il est : l'ours n'a pas besoin de la peau du renard.

— Mon frère, répliqua sévèrement Poignet-d'Acier, qui veut la fin veut aussi les moyens.

— Le chef blanc dit vrai, mon père, ajouta Co-lo-mo-o. Sous mon costume je serais reconnu soit à Montréal, soit à Québec. Il vaut mieux en mettre un autre.

— D'ailleurs, dit le premier, ce ne sera que pour un temps. Aussitôt sa mission remplie, le jeune aigle reprendra sa couverte nationale.

— Qu'il fasse donc comme il lui plaira, pourvu que son bras ne soit jamais fatigué quand la hache de guerre sera une fois déterrée, fit Nar-go-tou-ké d'une voix vibrante.

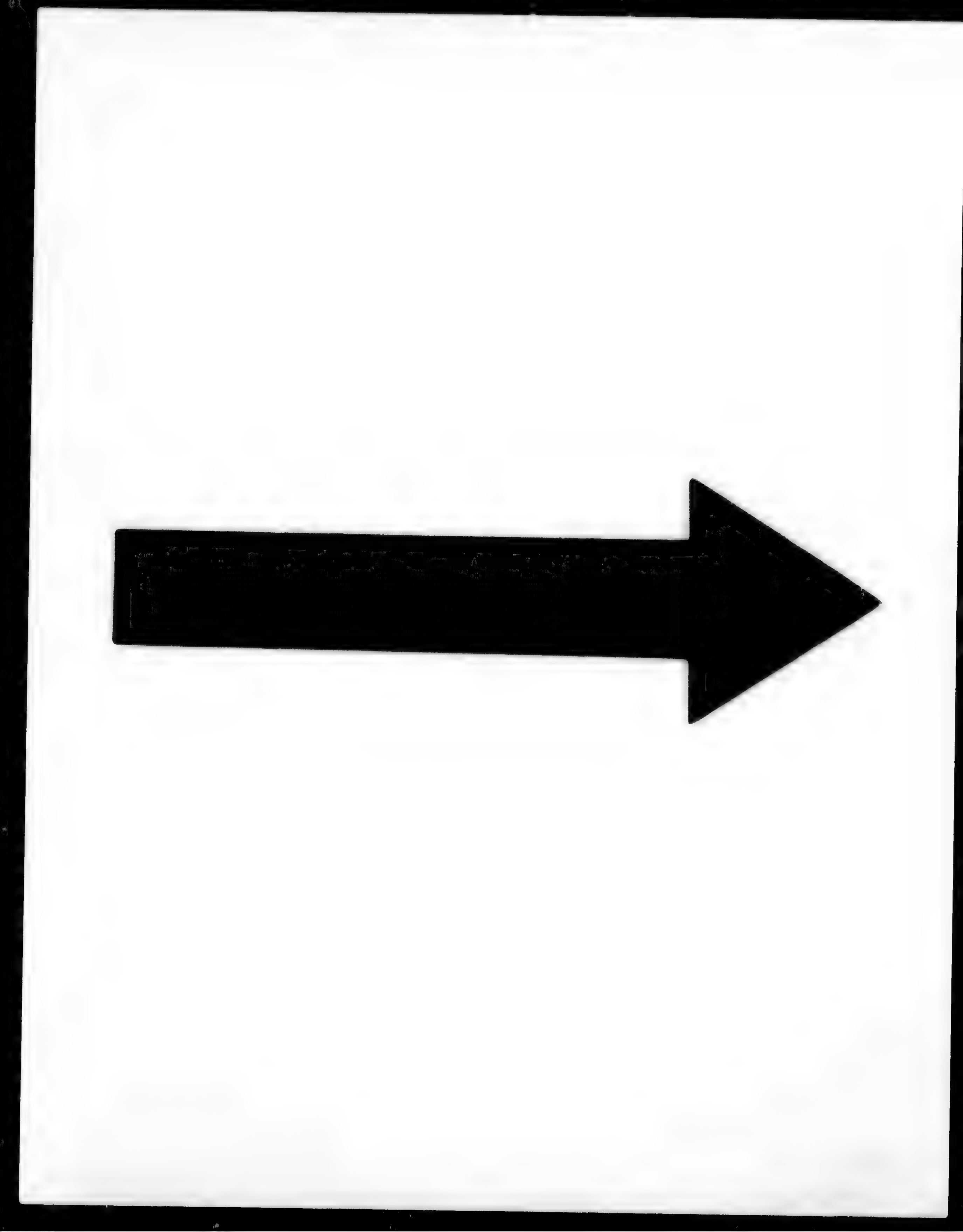
— Je me porte garant pour sa valeur! dit Poignet-d'Acier, en posant familièrement sa main sur l'épaule du jeune Iroquois.

Moins d'une heure après, une vingtaine d'hommes seulement demeuraient encore sur l'île au Diable.

Les autres, après avoir regagné le bord méridional du Saint-Laurent, s'étaient disséminés en petits groupes, par différents chemins, dans les campagnes environnantes.

Co-lo-mo-o, vêtu en colon des Etats de l'Amérique du Sud, coucha dans les bois de Saint-Lambert, hameau situé au bas de Laprairie, tout à fait vis à vis de Montréal.

Le lendemain, il déjeuna dans une ferme et traversa le fleuve sur le bateau à roues mues par des chevaux, qui faisait alors le service entre les deux rives.



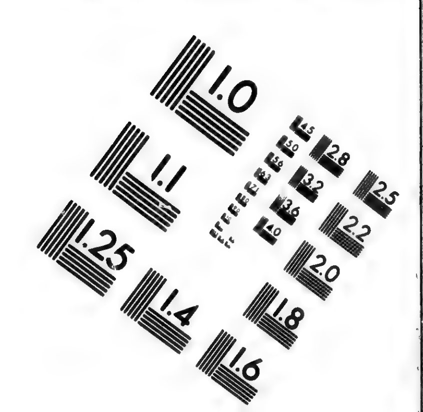
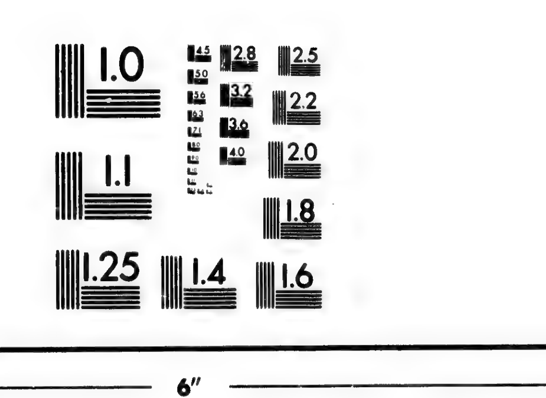
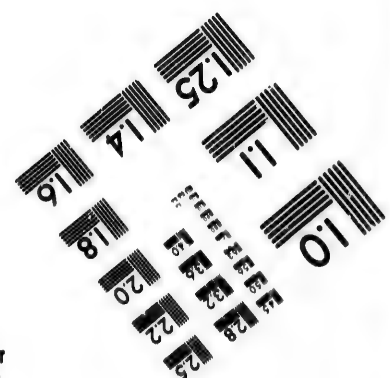


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"





Ce jour-là était un dimanche, il n'y avait point de départ pour Québec, Co-lo-mo-o resta enfermé dans une chambre de l'hôtel Rasco, où il était descendu.

Le lundi, à quatre heures de l'après-midi, il prit passage pour Québec, à bord du vapeur *Charlevoix*.

Nombreux étaient les voyageurs sur ce steamboat.

Co-lo-mo-o aperçut plusieurs personnes qu'il avait l'habitude de voir à Montréal; mais aucune d'elles ne le reconnut. Partout autour de lui il entendait dire :

— C'est un homme du Sud, ou *he is a Southman'*.

Le Petit-Aigle se félicitait intérieurement d'en imposer aux passagers, lorsque ses yeux, errant sur le pont, rencontrèrent les regards scrutateurs de Léonie de Repentigny.

La jeune fille était accompagnée de sa mère et de sir William King, qui, lui aussi, examinait curieusement le faux planteur.

Co-lo-mo-o se sentit troublé; mais il surmonta son émotion avec cette volonté puissante qui caractérise les Indiens, alluma nonchalamment un cigare, et, faisant un demi-tour sur lui-même, alla se cacher dans la foule, à l'autre extrémité du vapeur.

— Ah ! ravissant, très-ravissant, sur ma parole, disait alors sir William à Léonie; un sauvage affublé en yankee ! spectacle merveilleux, très-merveilleux !

L'Anglais était aussi calme, aussi humouristique que si, deux heures auparavant, il ne se fût pas battu en duel avec Xavier Cherrier.

Madame et mademoiselle de Repentigny ignoraient entièrement cet incident. Désirant faire une visite à l'une de leurs amies, madame Mougenot (1), qui habitait Trois-Rivières, jolie petite ville, placée entre Montréal et Québec, elles avaient prié l'officier de leur servir de cavalier, et sir William avait trouvé « original, très-original, » de blesser, à dix heures du matin, un cousin qu'elles affectionnaient beaucoup, et de leur faire sa cour à quatre de l'après-midi.

— Que dites-vous donc? répliqua Léonie à l'exclamation du sous-lieutenant.

— Mais que voilà une aventure romanesque, très-romanesque, *my dear*.

— Je ne comprends pas, balbutia-t-elle pour se donner une contenance, car elle éprouvait un grand malaise.

Sir William partit d'un éclat de rire.

— Je gagerais, dit-il, cent guinées contre une que le personnage que vous voyez se faufiler là-bas parmi les passagers n'est pas ce qu'un vain peuple pense, comme dit je ne sais plus quel poète français.

— Et qu'est-ce alors, je vous prie, sir William? demanda madame de Repentigny.

— Peut-être un prince qui voyage incognito, répondit Léonie, en ébauchant un sourire pour dissimuler son inquiétude.

(1) Voir la *Huronne*.

— Hé ! bien dit, très-bien dit ! excessivement bien dit ! s'écria l'officier frottant bruyamment ses mains l'une contre l'autre.

— Je ne suis pas du tout à la conversation, fit madame de Repentigny.

— Oh ! sir William plaisante toujours, et tu sais comme il est amusant, quand il s'avise de plaisanter, repartit aigrement la jeune fille.

La cloche du bateau suspendit leur entretien.

On sonnait pour le thé.

Les voyageurs se réunirent dans l'entrepont, où la collation du soir était servie.

Elle se composait de l'invariable *thea or coffee,* saucisses, œufs frits, *cornbeef* (bœuf fumé) et pommes de terre cuites à l'eau.

Le faux colon ne parut pas à ce repas.

Léonie le vit se diriger vers un des cadres disposés de chaque côté de la salle, et qui se fermaient au moyen de rideaux.

Après le thé, la jeune fille remonta avec sa mère et sir William sur le pont pour jouir de la brise du soir. Mais prétextant bientôt d'une migraine, elle redescendit dans l'entrepont.

Les rideaux du cadre de Co-lo-mo-o étaient tirés.

Une lampe vacillante éclairait à peine la vaste cabine.

Léonie s'approcha de cette lampe, déchira une page de

son agenda, y écrivit deux lignes au crayon; puis s'armant de courage, elle alla droit au cadre de Co-lo-mo-o.

D'un coup d'œil elle s'assura que personne ne l'observait.

— Monsieur! dit-elle d'une voix basse et pénétrante.

L'Indien écarta le rideau et tendit la tête.

Mademoiselle de Repentigny lui jeta son papier et remonta tout affolée sur le pont.

Elle ne trouva que sa mère qui prenait le frais.

— Tiens, sir William t'a quittée, bonne maman? dit-elle.

— Oui, il n'y a qu'un instant. Mais nous allons nous coucher, n'est-ce pas, car il fait nuit et le froid me gagne? Tu vas mieux, mon enfant?

— Oh! bien mieux. Ce mal de tête est passé. Promenons-nous encore un peu. Le veux-tu?

— Volontiers, si cela te fait plaisir.

— Comme tu es bonne, maman! dit Léonie en serrant tendrement la main de sa mère.

— Et comme tu as chaud! dit celle-ci. On dirait que tu as la fièvre.

— Moi! répliqua la jeune fille, pas le moins du monde; je me porte à ravir.

Elles causèrent ainsi durant une demi-heure, et elles allaient quitter le pont, l'air devenait glacial, lorsque sir William parut.

— Étrange! très-étrange, s'écria-t-il, en offrant son bras à Léonie, votre homme du Sud a disparu, ma chère!

— Ah! riposta la jeune fille, il vous intéresse fort, mon homme du Sud. Eh bien, sir William, je ne me serais jamais imaginé que vous remplissiez le rôle de mouchard du gouvernement britannique.

— Mouchard! Qu'est-ce que cela veut dire, *my dear?* grasseya l'officier.

— C'est un mot français; un autre jour, je vous apprendrai sa signification. Bonsoir!

— Est-elle mauvaise! fit gaiement madame de Repentigny, en saluant sir William qui les avait accompagnées jusqu'à l'escalier de l'entrepont.

CHAPITRE XIII

UNE PAGE D'HISTOIRE

Plusieurs mois se sont écoulés depuis les événements qui ouvrent ce récit.

La crise politique à laquelle le Canada était en proie a fait des progrès effroyables : elle touche à son paroxysme.

Quelques lignes d'explication sont nécessaires à l'intelligence des faits qui vont se dérouler.

On a vu que, lors de la cession du Canada à l'Angleterre par la *paix honteuse* de 1763, la colonie était presque entièrement française.

Une fois en possession du pays, la Grande-Bretagne remplaça tous les fonctionnaires civils et militaires; puis

elle poussa l'immigration de ses sujets vers les rives du Saint-Laurent.

Ces derniers étaient encore en très-faible minorité dans le pays, que, déjà, ils tyrannisaient les vaincus, grâce à l'appui de la force armée, dont ils disposaient arbitrairement.

Conformément au système gouvernemental anglais qui fut en partie adopté, les juges devinrent tout-puissants; et, dès 1805, un de ces magistrats, M. Sewell, demanda la suppression de la langue française, l'abolition de la religion catholique, et l'exclusion des Canadiens-Français de toutes les charges publiques.

Si cette demande ne fut pas sanctionnée par un acte officiel de la mère-patrie, elle n'eut que trop d'admirateurs parmi les Anglais de la colonie, qui s'en autorisèrent pour redoubler leurs vexations.

Vainement nos malheureux compatriotes firent-ils preuve d'un dévouement sans bornes à leurs maîtres, soit lors de la révolution américaine de 1775, soit lors de la guerre de 1812, ils furent constamment traités comme des factieux, écrasés d'impôts et soumis aux plus atroces persécutions.

La prolongation d'un état de choses aussi anormal, aussi odieux, disons le mot, fut la source d'un fléau que la Grande-Bretagne n'avait pas prévu, mais qui devait inévitablement arriver : — Ses agents, investis de pouvoirs illimités, employèrent ces pouvoirs à la satisfaction

de leurs passions personnelles, et bientôt ils frappèrent sur les colons anglo-saxons aussi bien que français.

Le trésor de la province fut livré à un gaspillage monstrueux. Les exactions et les concussions les plus éhontées devinrent à l'ordre du jour : tous les fonctionnaires s'en mêlèrent, à l'envi, tous, depuis le plus haut jusqu'au plus bas, depuis le gouverneur-général jusqu'aux simples schérifs.

Les noblemen d'Angleterre, sans fortune ou ruinés, sollicitaient le siége gubernatorial du Canada, pour y faire ou refaire leur fortune, et les négociants banqueroutiers s'acheminaient vers le Saint-Laurent dans le même but.

Des germes d'hostilités ne tardèrent pas à se montrer, même entre les oppresseurs.

Aurait-il pu en être autrement au milieu des injustices criantes dont se souillaient chaque jour les chefs de l'exécutif.

En 1816 la mesure était presque comble.

Pour qu'on ne suppose pas que j'exagère, je citerai un paragraphe de M. Garneau, historien très-impartial et très-précis dans ses renseignements.

« Le général Drummond, qui vint remplacer temporairement sir George Prevot (comme gouverneur général), s'occupa des récompenses à donner aux soldats et aux miliciens qui s'étaient distingués (dans la guerre précédente). On songea à les payer en terres, et pour

cela il fallut recourir à un département où l'on ne pouvait jeter les yeux sans découvrir les énormes abus qui ne cessaient de s'y commettre. Les instructions qu'avait envoyées l'Angleterre sur les représentations du général Prescott, à la fin du siècle dernier, loin de les avoir fait cesser, semblaient les avoir accrus. Malgré les murmures de tout le monde, on continuait toujours à gorger les favoris de terres. On leur en avait tant donné, que Drummond manda aux ministres que tous ces octrois empêchaient d'établir les soldats licenciés et les émigrants sur la rivière Saint-François. Chacun s'était jeté sur cette grande pâture, et pour la dépécer on s'était réuni en bande. Un M. Young en avait reçu 12,000 acres; un M. Felton en avait eu 14,000 acres pour lui-même et 10,000 pour ses enfants. De 1793 à 1811, plus de trois millions d'acres avaient été ainsi donnés à une couple de cents favoris, dont quelques-uns en eurent jusqu'à 60 et 80,000, comme le gouverneur R. Shove Milnes, qui en prit près de 70,000 pour sa part. Ces monopoleurs n'avaient aucune intention de mettre eux-mêmes ces terres en valeur. Comme elles ne coûtaient rien ou presque rien, ils se proposaient de les laisser dans l'état où elles étaient jusqu'à ce que l'établissement du voisinage en eût fait hausser le prix. Un semblant de politique paraissait voiler ces abus. On bordait, disait-on, les frontières de loyaux sujets pour empêcher les Canadiens de fraterniser avec les Américains. « Folle et imbécile politique, s'écriait un

membre de la Chambre, M. Andrew Stuart, en 1823; on craint le contact de deux populations qui ne s'entendent pas, et on met pour barrière des hommes d'un même sang, d'une même langue et de mêmes mœurs et religion que l'ennemi. »

Ces réflexions étaient tellement sensées, qu'à la révolution de 1837-38 les Américains, comme on désigne les citoyens de la république fédérale, se joignirent aux insurgés du Haut-Canada, *tout anglais*, et parurent à peine dans le Bas-Canada, alors presque exclusivement français.

Mais ces abus que nous venons de signaler, était-ce tout? Non, hélas! ce n'était encore que la plus minime partie.

L'Assemblée législative faisant des difficultés pour voter les subsides, le bureau colonial, qui siége à Londres, dans Downing street, donna au gouverneur instruction de partager le droit de vote entre l'Assemblée et le Conseil législatif, nommé par la Couronne, conséquemment sa créature.

Cependant la Grande-Bretagne, toujours inquiète, tremblait que les Canadiens ne se révoltassent. Quoi qu'elle en eût, il lui en coûtait, comme il lui en coûterait considérablement de perdre cette colonie, un des plus beaux joyaux de son diadème.

Pour s'attacher les familles françaises, nobles, dispersées sur le territoire, elle avait laissé subsister les droits

seigneuriaux, — les lods et ventes, — autre sujet de grief dont on se plaignait amèrement (1).

Elle alla plus loin, et elle, la rigoureuse protestante, caressa l'Eglise catholique : elle consentit à l'érection d'un archevêché à Québec. M. Plessis fut appelé à cette dignité en 1819. On le cajola pour avoir son appui ; et on l'obtint, tacitement au moins.

« Le prélat canadien ne fit aucune promesse à lord Bathurst de soutenir de l'influence cléricale les mesures politiques que l'Angleterre pourrait adopter à l'égard du Canada, quelque préjudiciables qu'elles pussent être aux intérêts de ses compatriotes ; mais on peut présumer que le ministre en vit assez, à travers son langage, pour se convaincre qu'en mettant la religion catholique, les biens religieux et les dîmes à l'abri, on pouvait compter sur son zèle pour le maintien de la suprématie anglaise, quelque chose qui pût arriver, soit que l'on voulût changer les lois et la constitution, ou réunir le Bas-Canada au Haut (2). »

Les dîmes, le projet de réunion des Canadas sous une même législature, deux causes nouvelles d'irritation : la dîme obérait les habitants de la campagne, la réunion des Canadas devait être l'engloutissement de la race française dans l'élément anglais.

(1) Abolis par un acte du parlement en 1855 seulement.

(2) Garneau, *Histoire du Canada*.

Pour y arriver, et pour favoriser davantage les sujets de la Grande-Bretagne établis dans le Haut-Canada, on exigeait du Bas le partage du revenu des douanes avec la province supérieure! Iniquité révoltante s'il en fut, entre tant d'iniquités!

Nous ne sommes point au bout, car voilà que bientôt le bureau colonial propose un bill attentatoire à toutes les libertés. Ce bill restreint la représentation du Bas-Canada; il confère à des conseillers, non élus par le peuple, le droit de prendre part aux débats de l'Assemblée. Il abolit l'usage de la langue française et atteint les prérogatives de l'Eglise catholique.

« Il réduisait, s'écrie M. Garneau, le Canadien-Français presque à l'état de l'Irlandais catholique. Le peuple libre qui se met à tyranniser est cent fois plus injuste, plus cruel que le despote absolu; car sa violence se porte, pour ainsi dire, par chaque individu du peuple opprimant sur chaque individu du peuple opprimé, toujours face à face avec lui. »

Ce fut le signal d'une agitation immense. Dans tous les comtés du Bas-Canada on fit des assemblées pour protester contre cette proposition détestable. Elles donnèrent naissance à des pétitions appuyées par plus de soixante mille signatures.

Portées à Londres par les chefs du parti populaire, MM. Papineau et Neilson, ces pétitions furent éloquemment secondées dans le parlement.

On obtint l'ajournement du bill plutôt que sa suppression.

Le mécontentement croissait de plus en plus, alimenté par les fautes du cabinet anglais, aussi bien que par le désordre de l'administration coloniale.

En 1825, on découvre dans la caisse du receveur-général, M. Caldwell, un déficit de quatre-vingt-seize mille livres sterling, somme égale à deux années du revenu public.

Ce fonctionnaire était insolvable et n'avait pas fourni de caution.

A la même époque, le percepteur des douanes à Québec est reconnu défalcataire : on demande son changement; l'Angleterre le refuse.

Voyez s'amasser l'orage.

Cependant l'assemblée veut la paix. Elle est honnête, elle craint les troubles. Elles vote les subsides.

Mais l'année suivante, on lui propose un budget tellement onéreux, avec si peu de détail sur les estimés, qu'elle se déclare forcée de les rejeter.

Lord Dalhousie, alors gouverneur, fait un coup d'État. Singeant Louis XIV, il monte à la chambre, « éperonné, l'épée au côté et accompagné d'une nombreuse suite couverte d'écarlate et d'or. »

Il insulte les représentants du peuple, dissout le parlement.

Ces outrages insensés blessent profondément les Cana-

diens. Ils se regardent, ils s'étonnent; ils se comptent. J'entends fourbir des armes.

L'*Ami du peuple,* journal rédigé en français, à Plattsburg, sur la frontière des États-Unis, lance un appel :

« Canadiens, s'écrie-t-il, on travaille à vous forger des chaînes. Il semble que l'on veuille vous anéantir ou vous gouverner avec un sceptre de fer. Vos libertés sont envahies, vos droits violés, vos priviléges abolis, vos réclamations méprisées, votre existence politique menacée d'une ruine totale !

« Voici que le temps est arrivé de déployer vos ressources, de montrer votre énergie et de convaincre la mère-patrie et la horde qui, depuis un demi-siècle, vous tyrannise dans vos propres foyers, que si vous êtes sujets vous n'êtes pas esclaves. »

Elles avaient de l'écho dans la colonie, ce[illegible] paroles, car, en les reproduisant, le *Spectateur* [illegible]ntréal ne craignait pas d'ajouter :

« La patrie trouve partout des défenseurs, et nous ne devons pas encore désespérer de son salut. »

Son salut ! A quel degré de misère la Grande-Bretagne l'avait-elle donc réduite, cette riche contrée, pour que les Canadiens en fussent arrivés à douter de leur salut ?

Ah ! que de larmes, que de larmes de sang ils ont versées ces malheureux frères que la catinerie de Louis XV a lâchement vendus à l'étranger !

Mais l'insurrection commence. Elle est sourde, timide,

incertaine à son éclosion. Elle se manifeste par des troubles partiels aux élections, par des meeting tumultueux, par l'adoption de résolutions qui condamnent violemment les mesures administratives.

L'exécutif répondit en faisant arrêter la plupart des moteurs de ces résolutions.

L'Angleterre s'émut; mais, suivant l'habitude, son émotion se dissipa en speeches plus ou moins parlementaires. Whigs et tories firent provision de capital politique, pour se grandir dans l'esprit de leurs commettants.

On n'essayait toujours aucune réforme propre à mettre un terme aux dissensions du Canada; mais on hasardait tout pour les aggraver.

Des élections législatives eurent lieu. Elles amenèrent à la chambre un grand nombre de jeunes gens animés par des idées libérales.

« MM. de Bleury, La Fontaine, Morin, Rodier, et autres nouvellement élus, voulaient déjà que l'on allât beaucoup plus loin que l'on ne l'avait encore osé. Il fallait que le peuple entrât enfin en possession de tous les priviléges et de tous les droits qui sont son partage indubitable dans le Nouveau-Monde; et il n'avait rien à craindre, en insistant pour les avoir, car les Etats-Unis étaient à côté de nous pour le recueillir dans ses bras, s'il était blessé dans une lutte aussi sainte.

« Ils s'opposèrent donc à toute transaction qui parût

omporter la moindre fraction des droits populaires. Ils se angèrent autour de M. Papineau, l'excitèrent et lui proirent un appui inébranlable. Il ne fallait faire aucune oncession. Pleins d'ardeur, mais sans expérience, ne oyant les obstacles qu'à travers un prisme trompeur, ils royaient pouvoir amener l'Angleterre là où ils vouraient, et que la cause qu'ils défendaient était trop juste our succomber. Hélas ! plusieurs d'entre eux ne préoyaient pas alors que la Providence se servirait d'eux lus tard, en les enveloppant d'un nuage d'honneur et l'or, pour faire marcher un gouvernement dont la fin preière serait « d'établir, suivant son auteur (1), dans cette rovince une population anglaise, avec les lois et la lanue anglaises, et de n'en confier la direction qu'à un législateur décidément anglais, » qui ne laisserait plus exister ue comme le phare trompeur du pirate, cet adage insrit sur la faulx du temps : « Nos institutions, notre lanue et nos lois. »

Montréal était le foyer du libéralisme.

L'élection d'un député, en mai 1832, y fut signalée par e lutte affreuse entre les troupes et le peuple.

Plusieurs individus restèrent sur le théâtre du combat.

Les assemblées et les pétitions recommencèrent de plus lle. L'exécutif ne tint compte ni des unes, ni des autres.

(1) Rapport de Lord Durham, envoyé après les premiers troubles ur faire une enquête sur les affaires du Canada.

Les Bas-Canadiens n'étaient que courroucés, on les exaspéra.

Le 7 janvier 1834, le gouverneur informa les chambres que le roi avait nommé un sur-arbitre pour faire le partage des droits de douane entre les deux Canadas, et que le rapport accordait une plus grande part que de coutume au Haut.

Aussitôt les hommes avancés du corps législatif parlèrent de se séparer de l'exécutif.

La motion ne prévalut pas, et Papineau énuméra dans un acte devenu célèbre sous le titre de : *Les quatre-vingt-douze résolutions*, les griefs de la colonie contre l'Angleterre.

Mais, je l'ai dit déjà, malgré le tapage que firent ses orateurs autour des quatre-vingt-douze résolutions, l'Angleterre les considéra à peu près comme non avenues.

Les Canadiens se préparèrent à une guerre civile. Des clubs, des associations secrètes furent formées par les Patriotes et par les Loyalistes. Si les premiers enfantèrent les *Fils de la Liberté*, les seconds donnèrent le jour à un corps de carabiniers au nom de *God save the king* (Dieu sauve le roi).

Dans le même temps les journaux des deux partis se livraient continuellement à des sorties furibondes. Un des plus prudents, le *Canadien*, allait jusqu'à dire :

« Ce n'est qu'avec des idées et des principes d'égalité que l'on peut gouverner maintenant en Amérique. Si

hommes d'État de l'Angleterre ne veulent pas l'apprendre par la voie des remontrances respectueuses, ils l'apprendront, avant longtemps, d'une façon moins courtoise; car les choses vont vite dans le Nouveau-Monde. »

La chambre refuse de voter la liste civile : elle est prorogée.

Plus un coin de ciel bleu à l'horizon. Des grondements sinistres s'élèvent de toutes parts; la tempête est à la veille d'éclater.

La *Minerve* et le *Vindicator* embouchent la trompette de révolte :

« Des protestations nouvelles, énergiques et telles qu'on ne puisse les méprendre, nous semblent nécessaires. »

Papineau et ses amis parcourent le pays; ils soulèvent les masses par leurs discours incendiaires.

Papineau occupait un poste élevé dans la milice provinciale. Le gouverneur, furieux de ce qu'à une assemblée publique, à Saint-Laurent, on avait voté des résolutions blâmant sa conduite, lui fait écrire par son secrétaire d'État pour le sommer d'avoir à se justifier.

Papineau répond :

« Monsieur,

« La prétention du gouverneur à m'interroger touchant ma conduite à Saint-Laurent est une impertinence que je repousse avec mépris et silence.

« Toutefois, je prends ma plume pour dire au gouverneur simplement qu'il est faux qu'aucune des résolutions

adoptées à la dernière assemblée du comté de Montréal recommande une violation des lois, comme dans son ignorance il peut le croire ou du moins il l'affirme.

« Votre obéissant serviteur,

« LOUIS-JOSEPH PAPINEAU (1). »

L'épée était tirée. Hélas! elle ne devait rentrer au fourreau que teinte du sang français le plus pur.

A quelque origine qu'il appartienne, tout juge impartial condamnera la conduite de l'Angleterre dans cette sombre tragédie, — une des pages les plus ignominieuses de son histoire, malheureusement pour elle si grosse, si noire de forfaits politiques.

(1) Historique. — Il est à regretter que M. Garneau n'ait pas reproduit, dans son *Histoire du Canada*, cette lettre qui me semble avoir l'importance d'un document d'État.

CHAPITRE XIV

ASSEMBLÉE A SAINT-CHARLES.

Le 23 octobre 1837, une animation inusitée régnait dès matin à Saint-Charles, petit village dans le comté de chelieu, et sur la rivière de ce nom.

De tous côtés arrivaient pêle-mêle, à pied, à cheval, en iture, des nuées d'hommes, de femmes, d'enfants.

Comme une marée montante, ils affluaient dans une ste prairie devant le village et battaient, de leurs flots multueux, le pied d'une colonne surmontée par le bon- phrygien.

Sur cette colonne, on lisait l'inscription suivante :

APINEAU, PAR SES FRÈRES PATRIOTES RECONNAISSANTS,
1837.

Une estrade ornée de tapisseries tricolores et de fleurs s'élevait auprès.

Des drapeaux, des pavillons, des banderoles flottaient à l'entour.

C'étaient les couleurs de la France, des Etats-Unis, de l'Irlande, de l'Ecosse ; mais l'étendard britannique manquait.

Des devises chargeaient ces bannières :

Vive Papineau et le système électif;

Honneur à ceux qui ont renvoyé leurs commissions ou ont été destitués;

Honte à leurs successeurs;

Nos amis du Haut-Canada;

Honneur aux braves Canadiens de 1813; le pays attend encore leur secours.

Indépendance.

Sur une flamme noire, le conseil législatif était représenté par une tête de mort et des os en croix.

Dans la foule, qui se pressait avidement autour de ces symboles du soulèvement populaire, on remarquait un grand nombre d'Indiens en costume national et une centaine de miliciens armés, revêtus de leur uniforme.

Commandés par des officiers démis de leurs grades, ces derniers avaient intrépidement bravé la loi martiale pour se rendre au meeting.

Une troupe de chasseurs nord-ouestiers s'y montrait ussi.

Reconnaissables à leurs proportions herculéennes, à eurs visages tannés, aux pelleteries dont ils étaient couerts, les nord-ouestiers parcouraient la multitude en ous sens. Ils la talonnaient, l'aiguillonnaient, enflamnaient ses plus sauvages passions.

De temps en temps, l'un d'eux levait la tête vers un peit groupe, debout sur une éminence, qui dominait la laine, recevait un signe et poursuivait son œuvre incenliaire vers un point de la réunion ou vers un autre.

Quatre individus composaient le groupe : Poignet-d'Acier ou Villefranche, comme on l'appelait à Montréal; Nar-go-tou-ké. Xavier Cherrier, et un jeune homme imberbe, à la figure rosée, élégamment vêtu, qui lui donnait le bras.

L'air timide, quelque peu craintif, de ce jeune homme contrastait singulièrement avec les mines hardies, rébarbatives de la plupart des assistants.

— Pour Dieu ! ne tremblez pas comme cela, mon cher Léon ; il n'y a rien à redouter, et vous allez vous trahir, lui disait Xavier à mi-voix.

— Oh ! mais c'est que tout ce monde-là semble terrible! répondit l'adolescent, en frémissant.

— Il fallait bien vous attendre à ne point trouver la société gracieuse et polie de votre salon.

— Dites donc, mon cousin ; mais si on se battait !

— Ah ! dame, je n'en répondrais pas, dit Cherrier e souriant. Quelle idée aussi d'avoir voulu venir à la ré nion?

— Est-ce un reproche, mon cousin? fut-il reparti d'u ton piqué.

— Un reproche! j'en serais désolé!

— Si maman connaissait mon escapade?

— Elle ne la connaîtra pas. D'ailleurs, après tout, es il surprenant que vous ayez désiré assister.....

— Sans doute, sans doute, mais ce déguisement!

— Il vous sied à merveille. Et si j'étais femme, je tom berais amoureux fou d'un aussi parfait cavalier.

— Flatteur, va! dit gaiement l'autre, en pinçant bras de Cherrier.

— Non, non, non; je ne suis pas un flatteur. La plu jolie moitié de l'assemblée n'a des yeux que pou vous!

— Les femmes?

— Assurément.

— Vous les trouvez jolies, mon cousin?

— Oh! tout est relatif, entendons-nous

Les deux interlocuteurs partirent d'un éclat de rire.

— N'importe, reprit Cherrier, au bout d'un instan pour ma première sortie, après cette maudite blessur j'ai du bonheur.

— Ah! oui, cette blessure mystérieuse, vilain batai leur! A la place de ma cousine, je vous en voudra

toute ma vie, car c'est en duel que vous avez été blessé... Oh! ne le niez pas. Si je cherchais bien, je vous dirais peut-être le nom de votre adversaire...

— Enfin! les voici qui arrivent! s'écria tout à coup Poignet-d'Acier, en étendant son bras dans la direction de la rivière Richelieu.

— Oui, mon frère a l'œil sûr, ce sont eux, ajouta Nar-go-tou-ké qui, jusque-là, avait causé, sur un ton animé, avec le chef des trappeurs.

Interrompant leur conversation, les deux jeunes gens se tournèrent du côté indiqué et découvrirent une longue file d'hommes qui ondulaient vers la prairie.

— Qu'est-ce que cette nouvelle bande? demanda Cherrier à Poignet d'Acier.

— Les sauvages de Lorette, répondit celui-ci.

— Quoi! les sauvages de Lorette, ici!

— Pas tous, mais une bonne partie.

— Qui donc a pu les décider, car on assure que les Québecquois ont viré leur capot (1)?

— Pas tous non plus, jeune homme, pas tous; quelques trembleurs, quelques ambitieux au petit pied. Il y en a sous tous les drapeaux.

— Mais vous avez donc envoyé un agent aux Hurons?

— Oui; un vaillant Iroquois, le fils de ce sagamo.

Et son doigt se posa sur l'épaule de Nar-go-tou-ké.

(1) Locution canadienne. Elle signifie *changer de parti.*

— Co-lo-mo-o est brave ; il est habile ; il sera digne de ses glorieux ancêtres, dit majestueusement le sachem.

— Mon frère ne pouvait donner le jour à un lièvre, fit Poignet-d'Acier, pour flatter la vanité de Nar-go-tou-ké.

— Qu'avez-vous donc ? interrogea Cherrier sentant frissonner le bras qu'il avait sous le sien.

— Moi, dit l'adolescent, mais rien... rien, je vous assure !

— Vous pâlissez !

— Oh ! la bonne plaisanterie !

— Je vous jure que je ne plaisante pas. Et je voudrais avoir un miroir pour vous le prouver.

— Si nous marchions un peu !

— Il vaut mieux rester à cette place. Non-seulement nous serons aux premières loges pour voir et pour entendre, mais la présence de M. Villefranche et du chef indien vous assure une protection que nous ne trouverions certainement pas ailleurs. Regardez, je vous prie, ce beau jeune homme qui s'avance à la tête des Hurons de Lorette. Est-il possible d'avoir des dehors plus nobles, et plus mâles tout à la fois ? Dirait-on que c'est le fils d'un sauvage ?

En prononçant ces mots, Xavier désignait Co-lo-mo-o qui, débouchant avec une cinquantaine d'Indiens d'un bouquet de peupliers, marchait vers l'estrade.

Le Petit-Aigle, en tenue de guerre, était vraiment su-

perbe à contempler, avec sa chevelure ornée de plumes, sa couverte bleue, négligemment jetée sur ses épaules, les armes qui resplendissaient à sa ceinture rouge, ses mitas aux longues franges bigarrées, ses mocassins brodés, la fierté de son maintien et la haute distinction de sa physionomie.

Apercevant le sagamo sur l'éminence, il commanda aux Hurons de s'arrêter, et il s'approcha de Nar-go-tou-ké.

— Ton père, lui dit le sachem, est heureux de te rencontrer ici. Il s'enorgueillit d'avoir engendré un fils tel que toi.

Un éclair de satisfaction brilla sur le visage de Co-lo-mo-o.

— Si mon père est content de son fils, dit-il, ce que son fils a fait est bien fait et celui-ci en est réjoui.

Puis s'adressant à Poignet-d'Acier :

— Capitaine, lui dit-il, j'ai rempli ma mission. Je vous amène cinquante hommes de ma race ; j'attends de nouveaux ordres.

— Pour récompenser le jeune Aigle, je lui confie le commandement de ces cinquante hommes, répondit Villefranche en offrant cordialement sa main à Co-lo-mo-o.

Mais, au lieu de remercier avec la franchise qui lui était familière, celui-ci baissa les yeux et balbutia quelques paroles inintelligibles.

C'est qu'en pressant la main du capitaine, son regard

avait croisé celui de l'adolescent qui accompagnait Cherrier, et qu'il avait aussitôt reconnu Léonie de Repentigny, aussi rouge qu'une pivoine, aussi tremblante que la feuille du bouleau.

Pour rapides qu'ils fussent, ces signes d'intelligence n'échappèrent pas à la pénétration de Poignet-d'Acier : il sourit amèrement.

— Ah! s'écria Cherrier, Papineau monte sur le *Hustings* (1). Ecoutons.

— Je vous reverrai après l'assemblée, dit le capitaine à Co-lo-mo-o.

Le jeune Iroquois rejoignit ses Hurons, et l'attention générale se porta vers l'estrade, où arrivaient, deux à deux, les chefs du parti libéral, habillés, comme la majorité des spectateurs, en étoffe grise, fabriquée dans la colonie (car il avait été décidé qu'on ne ferait plus usage des importations anglaises), et la feuille d'érable, emblème des Canadiens, passée à la boutonnière.

Des salves d'applaudissements passionnés retentirent dans tous les rangs.

Puis le docteur Neilson fut appelé à la présidence et M. Papineau prit la parole, au milieu d'un silence devenu tout à coup solennel.

« Orateur énergique et persévérant, dit l'historien du

(1) C'est le nom donné, en Angleterre et en Amérique, à l'estrade qui sert, dans les meetings, aux orateurs politiques.

Canada, M. Papineau n'avait jamais dévié dans sa longue carrière politique. Il était doué d'un physique imposant et robuste, d'une voix forte et pénétrante, et de cette éloquence peu châtiée, mais mâle et animée qui agite les masses. A l'époque où nous sommes arrivés, il était au plus haut point de sa puissance. Tout le monde avait les yeux tournés vers lui; et c'était notre personnification chez l'étranger (1). »

Il prononça contre l'Angleterre un long et énergique réquisitoire. Mais sa véhémence n'égalait pas la fièvre qui dévorait l'assistance; et, comme il recommandait de procéder constitutionnellement pour obtenir le redressement des griefs, comme il conseillait d'éviter une levée de boucliers, le docteur Neilson, quittant son fauteuil, déclare, dans un langage brûlant, que le moment d'agir est venu, qu'il faut à l'instant même prendre les armes.

Des hourrahs assourdissants et des décharges de mousqueterie accueillent sa harangue.

Aux chants de la *Marseillaise* et de la *Parisienne*, on *passe* aussitôt des résolutions insurrectionnelles.

Une procession se forme. Papineau, Neilson et plusieurs membres de la chambre législative qui prenaient part aux délibérations, sont enlevés de l'estrade, portés

(1) Ce portrait de M. Papineau était encore vrai en 1855, quand nous avons eu l'avantage de le voir et de l'entendre.

en triomphe autour de la colonne, et mille voix jurent, dans un enthousiasme délirant, de chasser les Anglais du Canada ou de verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang sur l'autel de la patrie.

Attérée par le spectacle de cette scène, si grandement émouvante, Léonie de Repentigny avait, sans y songer, quitté le bras de Cherrier; et celui-ci, enflammé par le réveil de ses compatriotes, oubliait ce qui l'entourait pour battre des mains et crier bravo de toute la force de ses poumons.

— Viens, jeune homme, viens ! lui dit Poignet-d'Acier d'un ton de Stentor qui couvrit un instant les clameurs de la foule, comme la voix du tonnerre couvre le rugissement des éléments déchaînés; viens aussi jurer de venger les outrages faits à ta race ou de mourir en combattant !

Et il l'entraîna, sans que Cherrier, ivre d'excitation, se rendît compte de ce qu'il faisait.

Le voyant partir, mademoiselle de Repentigny sortit de sa torpeur. Elle voulut l'appeler, le retenir.

Le son expira sur ses lèvres : une main rude et tannée l'avait bâillonnée.

Eperdue, la jeune fille essaya de se retourner.

Tentative inutile. Elle se trouvait déjà encastrée dans une cohue d'individus qui déferlaient bruyamment vers la colonne; mais une voix étrange lui sifflait à l'oreille :

— Tu m'as enlevé mon amant, mon bel officier, à moi aussi les représailles !

Et Léonie poussa un gémissement sourd ; on l'avait cruellement mordue à l'épaule.

— Pourquoi maltraites-tu cet enfant, ma sœur ? demanda-t-on derrière elle.

— C'est une femme, un espion, déguisée en homme, répondit la voix aiguë qui l'avait apostrophée.

— Un espion ! Un espion ! Un espion !

Ce cri eut cent échos.

— Et maintenant tu te souviendras de la fille de Mu-us-lu-lu, la maîtresse de ton fiancé, sir William King, dit, en lâchant mademoiselle de Repentigny et en se montrant à elle, une jeune Indienne, aux robustes appas, qui s'enfonça aussitôt dans la foule tourbillonnante.

— Un espion ! un espion ! où est-il ? Il faut faire un exemple ! il faut le lyncher (1), le pendre ! répétait-on avec des accents terribles autour de l'infortunée Léonie.

Un homme la saisit au collet :

— Qui es-tu, que fais-tu ? lui dit-il brusquement.

Elle se mit à pleurer. Ses larmes furent interprétées comme un témoignage de culpabilité.

— Allons, dit l'homme, ton nom, et vite !

Folle de terreur, de confusion, elle se taisait.

— C'est un traître ! Qu'on l'accroche à un arbre ! vociféraient les patriotes.

(1) On sait que ce terme, purement américain, signifie exécuter sans forme de procès.

— C'est une femme déguisée ! glapit l'Indienne à quelque distance.

— Une femme ! nous allons voir ça !

Avec ces mots, salués par les ricanements et les quolibets de la populace, l'individu qui s'était emparé de la jeune fille fit sauter les boutons du frac qui lui emprisonnait la taille.

— Oh ! pitié ! grâce ! monsieur ; grâce ! supplia-t-elle en tombant à genoux.

— Déshabillez-le ! déshabillez-le ! et qu'on lui donne le fouet ! oui, qu'on le fouette ! nous allons rire ! beuglaient quelques ivrognes.

— Oh ! monsieur ! monsieur ! épargnez-moi cette honte ! Je vous dirai tout ! Je suis une pauvre fille, bégayait Léonie à travers ses sanglots.

— Une fille ! tu es fille ! Qu'est-ce que ça veut dire ?

— J'avais envie d'assister à l'assemblée.

— Pour nous trahir !

— Je vous fais le serment que non. Je suis venue avec mon cousin, un patriote, un des Fils de la liberté !....

— Quel est ton nom ?

Léonie hésita.

Sachant combien son père avait d'ennemis, combien il était odieux au parti libéral, elle pressentait la fureur de cette plèbe exaltée, en apprenant qu'elle était la fille de M. de Repentigny.

Elle recueillit, pour un élan suprême, tout ce qui lui

restait de vigueur, se releva d'un bond, tendit ses mains en l'air et s'exclama :

— A moi ! à moi ! à moi !

Ce cri fut entendu, car la foule, haletante, grondeuse, s'écarta presque aussitôt pour livrer passage à trois hommes qui, comme un torrent, accouraient, renversant tout ce qui voulait s'opposer à leur fougue.

Le premier, Co-lo-mo-o, arriva près de Léonie.

— Retire-toi ou je t'assomme ! proféra-t-il, en repoussant le brutal qui avait questionné la jeune fille.

Dix poings fermés menacèrent à l'instant le Petit-Aigle ; quelques canons de pistolets furent même dirigés contre lui, et des imprécations l'assaillirent.

— A bas le sauvage ! mort au sauvage !

Mais alors parut Poignet-d'Acier suivi de Cherrier. Derrière eux venait un bataillon de chasseurs nord-ouestiers.

— Arrière ! ordonna-t-il. Cet enfant m'appartient. Malheur à qui le touche !

Son accent, son geste, étaient irrésistibles.

Les plus audacieux reculèrent intimidés.

Sa
colli
des p
est g
plein
tifiar
aime
Da
un c
des
soit

(1)

CHAPITRE XV

LES SUITES D'UN DÉGUISEMENT

Saint-Charles, coquettement assis au penchant d'une colline, à une douzaine de lieues de Montréal, est une des plus florissantes paroisses (1) du Canada. Le site en est gracieux, les horizons variés à l'infini, les alentours pleins de poésie. Il y fait bon respirer les fraîches et fortifiantes senteurs de la campagne ; il y fait bon rêver, aimer doucement dans la paix et la solitude.

Dans ce plaisant village, M. de Repentigny possédait un cottage, au sein d'un parc délicieux que festonnaient des eaux vives, folâtrant avec un murmure argentin, soit dans les méandres d'un vaste jardin anglais, soit à

(1) Les Canadiens ne se servent jamais du mot village.

travers des pelouses aussi unies qu'un drap de velours, soit sous des bosquets ombreux, animés par les concerts des gentils musiciens ailés.

Le Cottage, ainsi le désignait-on, à contre-sens toutefois, n'était rien moins qu'une chaumière, mais bel et bien un beau manoir, miniature d'un château-fort, comme on en voit tant dans la Grande-Bretagne et même aux environs des grandes villes américaines.

Il avait ses tourelles, son donjon, ses créneaux, ses machicoulis, ses petites fenêtres à ogives.

C'était une confusion du moyen âge avec la Renaissance, de l'art moderne avec l'art ancien.

Intérieurement, tout était disposé à l'anglaise : cuisine dans le sous-sol ou *basement;* parloir et salle à manger à ce que nous appellerions le rez-de-chaussée, mais que les Anglais appellent le premier; chambres à coucher et cabinets de toilette aux étages supérieurs.

En revenant de Trois-Rivières, où elle avait passé un mois avec sa fille, madame de Repentigny s'était arrêtée à sa campagne de Saint-Charles.

Elle avait l'intention d'y séjourner pendant l'été. Son mari avait approuvé ce projet, parce que les troubles qui éclataient continuellement à Montréal rendaient la ville dangereuse pour la femme d'un fonctionnaire aussi dévoué au gouvernement que l'était M. de Repentigny.

Mais, peu après son arrivée au village, madame de Repentigny tomba malade. Depuis longtemps elle était

atteinte d'une hypertrophie du cœur, causée par ses chagrins domestiques. L'affection fit tout à coup des progrès si rapides, que la vie de la pauvre femme fut en danger. On manda M. de Repentigny. Il répondit que les affaires de la colonie le retenaient à son poste.

Léonie soignait sa mère avec une tendresse et une sollicitude sans bornes. Nuit et jour à son chevet, elle n'avait plus de pensées, plus de vœux que pour son rétablissement. Est-il nécessaire de dire qu'elle lui cacha cette réponse laconique et dure?

Vers la fin de septembre, la santé de madame de Repentigny parut s'améliorer.

Au commencement d'octobre, elle alla positivement mieux, et, pour fêter sa résurrection, comme disait Léonie, on convia plusieurs amis de Montréal et de la campagne à un grand dîner. Cherrier, sa femme et sir William étaient naturellement au nombre des invités. Ce dernier, occupé par son service, envoya une lettre d'excuses, en ajoutant que, dès qu'il aurait un moment de liberté, il volerait « certainement, très-certainement, présenter ses respects à ces dames. »

Le 15 avait été choisi pour la partie.

Mais, dans l'intervalle, on apprit qu'une grande assemblée publique aurait lieu à Saint-Charles, le 23, et le dîner fut remis au 22, afin que les hôtes étrangers profitassent de cette occasion pour jouir du spectacle

Telle était cependant l'anxiété générale, que les Cana-

diens, si passionnés pour les distractions, négligeaient leurs plaisirs.

Tout le monde avait promis de venir; à l'exception des époux Cherrier, personne ne vint de Montréal.

Pour avoir lieu tout à fait en famille, le dîner n'en fut pas moins gai.

Enchantée de voir sa mère souriante, et, en apparence, bien portante, Léonie témoigna sa joie par cent folies aimables.

Entre autres, elle se déguisa secrètement avec un costume d'homme que sa cousine Louise s'était fait faire pour accompagner Xavier dans ses excursions, et elle parut ainsi au dîner. Ce déguisement ne contribua pas peu à réjouir les assistants.

— Ma foi, chère espiègle, vous devriez prendre ce costume pour aller demain à l'assemblée, lui dit Cherrier en se promenant avec elle dans le parc, après le repas.

— Tiens, mais ce serait original!

— Est-ce convenu?

— Oh! maman ne le permettrait pas.

— Qui le lui dira?

— Vous êtes charmant, mon cousin, vous avez réponse à tout.

— Et vous, vous faites le plus ravissant cavalier que je sache!

— Oh! un superlatif à la sir William! s'écria la jeune fille en riant aux éclats.

Le front de Cherrier se rembrunit.

Léonie s'en aperçut aussitôt.

— Pardon, dit-elle, j'avais oublié.

— Quoi donc ? fit Cherrier reprenant à l'instant sa bonne humeur.

— Rien, mon cousin, rien..... je sais ce que je sais..... Mais Louise ?

— Louise ne veut pas venir à l'assemblée. Elle restera près de votre bonne mère.

— Alors voilà qui est dit. Nous irons flâner à cette assemblée, le stick à la main, le lorgnon à l'arcade sourcilière.....

— Bravo !

— A une condition pourtant !

— Et laquelle ?

— C'est que le cigare et le grog nous sont interdits.

— Approuvé de grand cœur, dit Cherrier en souriant.

Voilà comment, le jour suivant, mademoiselle Léonie de Repentigny se trouvait, en élégant dandy, avec Xavier Cherrier au meeting des patriotes canadiens.

Composé des habitants des comtés de Richelieu, Saint-Hyacinthe, Rouville, Chambly et Verchères, ce meeting, qui devait secouer si violemment les bases du gouvernement anglais, sur les bords du Saint-Laurent, prenait le nom de *Confédération des six comtés*, au moment même où

la jalousie de la fille de Mu-us-lu-lu menaçait de devenir fatale à Léonie de Repentigny.

— Allons, mon enfant, donnez-moi le bras, lui di Poignet-d'Acier en faisant signe à ses trappeurs de former une haie pour leur permettre de passer.

En un clin d'œil le mouvement fut opéré.

La jeune fille et ses trois cavaliers sortirent de la foule, qui s'élança vers de nouvelles scènes de tumulte.

La maison de sa mère n'était pas fort éloignée du théâtre de la réunion.

Bientôt remise de son trouble, Léonie dit, en arrivant à la porte, à ses compagnons :

— J'espère, messieurs mes libérateurs, que vous daignerez entrer; et je vous prie de ne point parler de ma mésaventure devant maman. Elle est malade et si elle apprenait.....

— Je vous remercie de votre invitation, mon enfant, dit Poignet-d'Acier. Mais ma présence est encore nécessaire sur la prairie.

La jeune fille se tourna en rougissant vers Co-lo-mo-o.

— Ce jeune homme accepte! intervint le capitaine, remarquant qu'elle ne pouvait articuler une parole.

— Je vous demande pardon, monsieur, répondit Co-lo-mo-o, je ne puis accepter.

— Vous me refuseriez! balbutia Léonie.

— Non, non, vous dinerez avec nous, messieurs, dit Cherrier.

— Cela m'est impossible, mon ami. Mais je vous enverrai le jeune Aigle.

Co-lo-mo-o voulut protester.

— Allons, venez, lui dit Poignet-d'Acier; j'ai à vous parler.

— Cependant, monsieur, je vous déclare.....

— Et moi, je vous déclare que vous acceptez l'invitation de mademoiselle, reprit gaiement le capitaine.—Parbleu, ajouta-t-il, nous savons, monsieur le sagamo, que vous avez reçu une instruction aussi brillante que la plupart de nos jeunes gens de bonne famille; nous savons que vous pouvez prendre, quand il vous plaît, des manières aussi courtoises que pas un de nous, et nous certifions enfin que vous pouvez être un guerrier illustre chez les Iroquois, un général habile chez les blancs, et, partout un homme agréable en société.

Ayant dit, Poignet-d'Acier salua et entraîna le Petit-Aigle, moins touché peut-être par la flatterie adressée à sa vanité indienne que par les éloges donnés à ses mœurs policées.

— A présent, mon brave jeune homme, lui dit le capitaine, faites-moi votre rapport. Soyez bref, mais précis. Quel est l'esprit de la population à Québec?

— Sur Québec, monsieur, répondit Co-lo-mo-o, il ne vous faudra pas trop compter. Corrompus par l'or de l'Angleterre ou éblouis par le faste de la cour vice-royale, les habitants n'ont ni l'idée de l'indépendance, ni la fer-

meté nécessaire pour agir. Quelques fleurs empoisonnées sur les chaînes dont ils sont chargés leur en cachent les meurtrissures.

— Mais dans les paroisses ? reprit impatiemment Poignet-d'Acier.

— Dans les paroisses, c'est différent. Touchez la corde de l'émancipation, elle vibrera dans tous les cœurs. J'ai parcouru le pays jusqu'à Gaspé. Partout j'ai trouvé un peuple soupirant pour l'heure de la délivrance. Les Indiens du Saguenay, du lac Saint-Jean ; les Montagnais, les Albénaquis, vous prêteront leur concours, comme les Hurons de Lorette, les Iroquois de Caughnawagha, si l'on nous garantit que les territoires de chasse qui s'étendent à l'ouest des Grands-Lacs nous seront rendus, et que nous y pourrons vivre et mourir sans être désormais inquiétés par les blancs.

— Vous avez ma parole et j'ai celle des chefs du mouvement populaire.

— Nous nous la rappellerons, monsieur.

— Ainsi, à l'exception de la capitale, tout est préparé, dit Poignet-d'Acier, en s'arrêtant pour réfléchir.

— Je le crois. Il ne manque que des armes.

— Des armes ! oui, nous en manquons..... Ah ! si j'avais les trésors que j'ai perdus..... Bah ! à quoi bon ces regrets ! Le plus fort est fait. Grâce à moi, les masses sont soulevées. J'ai rompu le pont derrière ces meneurs timides. Ils marcheront ! et, au défaut de fusils ou de sabres,

ils prendront des fourches ou des fléaux! Quand un peuple veut sa liberté, il trouve dans son cœur ses meilleures armes! N'est-ce point votre avis?

Et comme Co-lo-mo-o demeurait silencieux :

— Allons, allons, continua-t-il, tout est pour le mieux. Il ne nous reste qu'à profiter de l'enthousiasme pour marcher immédiatement sur Montréal. Une fois cette métropole à nous, le Canada nous appartient. Maîtres du Canada! Quel rêve! et comme voluptueusement j'assouvirai ces vengeances qui fermentent là, depuis tant d'années..... des siècles de torture! poursuivit-il, d'un ton creux, en se frappant le front de son poing crispé. C'est que, moi aussi, j'ai souffert, s'écria-t-il, comme s'il cédait à un invincible besoin d'expansion, souffert le martyre, pour ces Anglais qui m'ont séduit ma femme, violé ma fille, mon unique enfant, mon Adèle chérie (1); ces Anglais qui ont armé mon bras pour le meurtre et le parricide..... Horreur!

— Mon frère trouvera un bras, un bras infatigable pour frapper à côté de lui, dit tout à coup Nar-go-tou-ké en paraissant au bout du mur du parc, près duquel Poignet-d'Acier se tenait avec Co-lo-mo-o.

— Que faisais-tu là, mon frère? demanda le capitaine.

— Nar-go-tou-ké a vu le fils de son ennemi. Il l'épiait, répondit le sagamo.

(1) Voir la *Huronne*.

Poignet-d'Acier n'accorda aucune attention à cette réponse. Une soudaine évolution de la foule sur la prairie l'occupait à ce moment tout entier.

— Je vous laisse, dit-il aux Iroquois. Je vais engager Neilson à profiter de l'ardeur de cette multitude pour la pousser, sans retard, sur Montréal. Demain, elle serait refroidie, nous n'en pourrions rien tirer.

Et il marcha, à grands pas, vers l'estrade qu'on apercevait à une faible distance.

— Mon fils, dit Nar-go-tou-ké à Co-lo-mo-o, dès qu'ils furent seuls, le rejeton de l'Anglais qui a voulu outrager ta mère, de celui qui l'a livrée aux lâches tribus de la Nouvelle-Calédonie, est là, dans cette maison. Puisque l'heure de la vengeance a sonné, commençons par nous venger de celui-là. Nous allons le guetter, et, quand il sortira.....

L'Indien fit résonner, d'un air significatif, une carabine qu'il avait à la main.

— Dans un instant Co-lo-mo-o rejoindra son père, répondit le Petit-Aigle; mais il faut, auparavant, qu'il aille délibérer avec les chefs des tribus qu'il a amenées.

— Va, Nar-go-tou-ké t'attendra, reprit le sachem.

Le Petit-Aigle partit, en feignant de se diriger vers la foule qu'un orateur haranguait de nouveau. Mais, bientôt, il se jeta à gauche dans une saulaie et s'assit au pied d'un arbre.

Là, il médita, durant quelques minutes. Son esprit

paraissait flotter entre diverses résolutions, car tantôt il tournait les yeux vers le cottage de madame de Repentigny, et tantôt sur le meeting.

S'arrêtant enfin à une détermination, il prit, dans la bourse de vison qui pendait sur sa poitrine, suivant l'usage indien, un crayon, une feuille de papier, et il écrivit sur son genou.

Ce travail terminé, il le relut avec soin, plia le papier en forme de lettre, le cacheta et y mit la suscription :

Mademoiselle,
Mademoiselle Léonie de Repentigny,
à
Saint-Charles.

Pour une petite pièce de monnaie, il fit ensuite porter le billet à son adresse.

Léonie venait de changer de costume, quand on le lui remit, en annonçant que sir William, arrivé depuis une demi-heure, était allé rendre ses devoirs à sa mère.

Surprise à la réception de ce billet, dont l'écriture ne lui semblait pas étrangère, la jeune fille le décacheta avec une certaine émotion.

Ses yeux volèrent aussitôt à la signature.

PAUL, disait cette signature.

— Paul ! Paul ! je ne connais point de Paul. murmura Léonie, en parcourant la missive.

Elle était ainsi conçue :

« Mademoiselle,

« J'aime à vous remercier pour les lignes que vous m'avez remises à bord du *Charlevoix;* ces lignes m'avertissaient qu'on m'avait découvert sous mon déguisement de planteur; par conséquent, je vous dois d'être libre, car aussitôt je sautai dans le fleuve et gagnai la rive à la nage. J'aurais voulu pouvoir vous témoigner plus tôt ma reconnaissance. Des causes majeures s'y sont opposées. Obligé aujourd'hui de vous écrire pour vous déclarer que je ne puis accepter votre invitation, je mets à profit cette circonstance et vous exprime la gratitude de votre tout dévoué

« PAUL. »

« *P. S.* Vous avez chez vous un jeune officier anglais; qu'il ne sorte pas de la journée. Il y va de sa vie. »

Cette singulière épître troubla si fort Léonie, qu'elle n'entendit pas la cloche qui sonnait le dîner.

Madame de Repentigny l'envoya chercher par une domestique.

— Mon ange, lui dit-elle, en la baisant au front, tu feras les honneurs, car je suis un peu souffrante.

La jeune fille avait repris son assurance, remettant au soir le soin de relire et de commenter la lettre de l'Indien.

Sir William King, Xavier Cherrier, sa femme et un vieux parent de M. de Repentigny attendaient déjà, sans cérémonie, dans la salle à manger.

— Eh bien. notre Antinoüs sauvage ne vient donc pas? questionna Cherrier.

— Je ne sais, mais ce n'est pas probable, répondit Léonie d'un ton quelque peu hypocrite.

Le repas fut assez triste, sir William et Cherrier n'ouvraient la bouche que pour s'adresser des épigrammes trop peu voilées.

Comme on causait politique au dessert, le parent de M. de Repentigny dit, en branlant la tête :

— Ça ne fait rien, le parti anglais a reçu aujourd'hui une fière blessure !

— Ah ! riposta, sir William, en décochant un regard ironique à Cherrier, si nous devions compter toutes celles que nous avons faites aux Canadiens-Français, nous ne trouverions pas assez de chiffres dans la table de multiplication. Demandez plutôt à monsieur !

Xavier se mordit les lèvres pour ne pas éclater. Mais il sut se contenir, se leva de table et remonta avec sa femme dans leur appartement.

Le vieux monsieur sortit aussi pour aller faire un tour de promenade.

L'officier, s'approchant alors de Léonie, lui prit la main comme s'il voulait la porter à ses lèvres.

La jeune fille recula d'un pas, en retirant sa main.

— Sir William, dit-elle gravement; vous vous êtes battu avec mon cousin; ne niez pas....; j'en suis sûre; je ne saurais aimer l'homme qui a versé le sang de l'un des miens. Ainsi donc tout est rompu entre nous. N'essayez point de me fléchir, vous perdriez votre temps. Mais je ne manquerai point pour cela aux devoirs de l'hospitalité; vous pouvez rester ici tant qu'il vous plaira; je vous engage même à ne pas quitter la maison aujourd'hui. On m'a prévenue que vos jours seraient en danger, si vous mettiez le pied dehors.

Laissant le jeune homme bouleversé par ces paroles, Léonie de Repentigny regagna sa chambre à coucher.

CHAPITRE XVI

L'INSURRECTION

Filles de l'enthousiasme, les révolutions populaires ont la même durée que cette fièvre de l'esprit.

Si, après l'assemblée de Saint-Charles, les patriotes canadiens se fussent instantanément portés sur Montréal, il est vraisemblable que la métropole serait tombée en leur pouvoir, et qui peut dire qu'alors ils n'auraient pas été maîtres de la province ?

Mais si Neilson et plusieurs autres étaient décidés à profiter de l'ardeur de leurs partisans, Papineau, chef réel du mouvement, balançait. Il paralysa par sa tiédeur tous ces braves qui ne demandaient qu'à voler au combat. Ne se croyait-il pas assez bien préparé, n'osait-il encore assumer la haute responsabilité qui incombe aux meneurs

d'une insurrection? ce n'est pas à nous de répondre. Nous sommes trop près encore de ces tristes événements. Leur appréciation appartient à la postérité (1).

Cependant, le lien entre l'exécutif et les Canadiens était brisé. Le renouer par des moyens pacifiques n'était plus au pouvoir de personne.

A Montréal, et dans les comtés limitrophes, on arma ouvertement.

Des bandes hostiles sillonnèrent le pays.

Les occupations ordinaires de la ville et des champs furent abandonnées. Chacun prit fait et cause pour un parti ou pour un autre. La guerre civile alluma ses torches.

« Le 7 novembre, les Fils de la liberté et les Constitu-

(1) Dans la deuxième édition de l'*Histoire* de M. Garneau, on trouve la note suivante :

« Le docteur O' Callaghan m'écrivait d'Albany, le 19 juillet 1852 : « Si vous devez blâmer le mouvement, blâmez ceux qui l'ont pro- « voqué et qui doivent en répondre devant l'histoire. Quant à nous, « mon ami, nous fûmes les victimes, non les conspirateurs; et, fus- « sé-je sur mon lit de mort, je ne pourrais que déclarer, en pré- « sence du ciel, que je n'avais pas plus l'idée d'un mouvement de « résistance quand je quittai Montréal et me rendis à la rivière Ri- « chelieu avec M. Papineau, que je ne songe maintenant à être « évêque de Québec. Je vous dirai aussi que M. Papineau et moi, « nous nous cachâmes dans une ferme de la paroisse Saint-Marc, « de peur que notre présence n'alarmât le pays, et ne servît de « prétexte à la témérité!... Je voyais bien aussi que le pays n'était « pas prêt. »

M. Garneau a publié cette note en anglais.

tionnels ou les membres du Club Doric, comme les nommèrent les Anglais, en vinrent aux mains, avec des succès divers. La maison de M. Papineau et celle du docteur Roberston et autres furent attaquées et les presses du *Vindicator* saccagées. On appela les troupes sous les armes : elles paradèrent dans les rues avec de l'artillerie. »

L'autorité mit sur pied toutes les forces militaires, et inonda la campagne de détachements chargés de faire exécuter les nombreux mandats d'arrestation lancés contre les fauteurs de la Confédération des six comtés.

Depuis l'assemblée, Papineau, Neilson et leurs principaux partisans étaient restés dans le comté de Richelieu.

Entourés d'une foule d'hommes dévoués, ils s'y disposaient à la résistance, commettant cette grande faute, — faute irréparable ! — c'est d'attendre, c'est-à-dire de laisser se dissiper l'ivresse de leurs gens, au lieu de marcher droit à l'ennemi.

Leur quartier général avait été établi entre Saint-Denis et Saint-Charles, villages éloignés de sept milles l'un de l'autre, sur le Richelieu.

Le premier est à seize milles de Sorel, le second à dix-huit de Chambly, localités où le gouvernement anglais avait caserné plusieurs régiments.

Ces régiments reçurent, en même temps, l'ordre d'aller attaquer les rebelles, et de les prendre ainsi en avant et en arrière, — Saint-Denis et Saint-Charles se trouvent entre Chambly et Sorel.

Comme ils avaient à peu près la même distance à parcourir, ils devaient vraisemblablement se joindre à peu près à la même heure sur le théâtre des opérations.

Le 21 novembre au soir, le colonel Gore partit de Sorel avec cinq compagnies d'infanterie, une pièce d'artillerie de six et un piquet de police à cheval.

Le temps était mauvais ; il faisait froid et pleuvait à torrents. Tous les chemins avaient été défoncés et les ponts rompus par les paysans.

Néanmoins, le lendemain, le colonel Gore et ses troupes arrivèrent devant Saint-Denis, après une rude marche d'environ douze heures.

Il pouvait être dix heures du matin.

Aussitôt le tocsin laissa tomber dans l'espace ses notes funèbres.

Des barricades défendaient toutes les avenues du village, et un puissant rempart, construit avec des troncs d'arbres, interceptait la route.

Retiré dans une grosse maison de pierre qu'il avait fait fortifier et créneler, le docteur Neilson avait résolu de vaincre ou de mourir. M. Papineau, le docteur O' Callaghan et quelques officiers de milice s'y trouvaient avec lui.

Huit cents hommes, dont un quart à peine munis de fusils, le reste portant qui une lance, qui un épieu, qui une fourche, qui une faux, ou de vieux sabres rouillés, faisaient retentir le village des chants de la *Marseillaise* et de la *Parisienne*.

Malgré leur nombre et leur détermination, Neilson doutait de la victoire.

— Monsieur, dit-il à Papineau, vous devriez vous retirer à Saint-Charles ; ce n'est pas ici que vous serez le plus utile ; nous aurons besoin de vous plus tard.

— Que penserait-on de moi, si je m'éloignais à cette heure? répliqua celui-ci.

— Vous êtes notre chef à tous; à tous, vous devez compte de votre vie, reprit Neilson (1).

A ce moment le canon gronda.

— A nos postes, messieurs! s'écria Neilson et souvenez-vous que la patrie a les yeux sur vous!

Le feu des Canadiens répondit aussitôt à l'artillerie des troupes royales.

Mais que pouvait un seul canon contre des amas de pins hauts comme des maisons?

Les insurgés se montraient à peine, lâchaient leurs coups de fusil et disparaissaient derrière les barricades.

La mousqueterie des Anglais ne leur faisait pas plus de mal que leur canonnade.

Cependant un boulet, passant à travers les souches, tua un membre de la Chambre législative, M. Ovide Perrault, blessa plus ou moins grièvement cinq hommes, et jeta quelque confusion dans les rangs des Canadiens.

Mais, vers deux heures, et après que le colonel Gore

(1) Textuel.

eut fait de vaines tentatives pour emporter les retranchements à l'assaut, les patriotes reçurent du renfort, et Neilson commanda une sortie.

Elle réussit complétement. Les royalistes, épuisés de fatigue, à court de munitions, lâchèrent pied et s'enfuirent vers les bois, en abandonnant leur canon, leurs fourgons et leurs blessés.

Fiers de ce triomphe, les Canadiens rentrèrent chez eux en chantant des hymnes d'allégresse. Mais ce n'était pas l'heure de s'endormir sur les premiers lauriers ; car, s'étant emparés d'un officier anglais, ils avaient appris que le colonel Wetherell s'avançait de Chambly sur Saint-Charles, à la tête de cinq compagnies, d'une troupe de police à cheval et de deux pièces de canon.

Après avoir réparé leurs fortifications, ils coururent prêter assistance à leurs amis de Saint-Charles.

Bon nombre d'habitants avaient quitté le village avec les femmes et les enfants. Mais madame de Repentigny et sa fille y résidaient encore ; la première ayant fait une rechute, et les médecins ayant déclaré qu'il était impossible de la transférer à la ville sans compromettre son existence.

Le 25 novembre, au matin, la pauvre femme sommeillait dans son lit, et Léonie, assise à son chevet, parcourait des yeux plutôt qu'elle ne suivait avec l'esprit un livre de piété.

C'était un touchant tableau !

La mère, immobile, les joues amaigries, le teint jaune comme l'ivoire du crucifix qui pendait dans la ruelle, déjà marquée au sceau de la mort, était l'image de la douleur profonde, mais résignée.

Pâle, les yeux cernés par l'insomnie et les angoisses, sa fille offrait une navrante personnification de l'Inquiétude.

Tout à coup les roulements du tambour résonnent, déchirés par les notes perçantes du clairon.

Madame de Repentigny s'agite sur sa couche, Léonie tressaille.

— Qu'y a-t-il, mon enfant? demande la première d'une voix affaiblie.

— Ah! maman, maman! ils vont se battre! ils vont se battre! répond la jeune fille en se levant et se jetant sur l'oreiller qu'elle baigne de ses larmes.

— Heureusement que ni ton père, ni sir William, ne sont là, dit la tendre mère en faisant un effort pour baiser sa fille. Ton père est à Québec, sir William à Montréal, prions Dieu pour eux!

— Et pour mon cousin, dit Léonie en tombant à genoux.

— Ah! oui, il est à Saint-Eustache. Mais il ne court aucun danger, n'est-ce pas?

— Je l'espère, maman.

Après ces mots, toutes deux joignirent les mains, et confondirent leurs cœurs dans un élan vers l'Eternel.

Le canon détona, accompagné d'une fusillade nourrie, alors qu'elles achevaient cette ardente oraison.

— Sonne donc pour savoir ce qui se passe au dehors, mon enfant, dit madame de Repentigny.

A cet appel, un domestique arriva; mais il ne put rien dire, sinon que les troupes du roi étaient aux prises avec les rebelles.

Léonie se précipita vers la fenêtre.

— Prends garde! ah! prends garde, ma fille! lui cria madame de Repentigny avec terreur.

— Il n'y a rien à craindre, bonne maman; je vois parfaitement, mais on ne peut m'apercevoir; et, d'ailleurs, on ne tire pas de ce côté, répondit Léonie en collant son visage contre les carreaux de la croisée. Ah! voici les militaires qui chargent; les insurgés plient; le ciel est tout noir de fumée.

Le colonel Wetherell venait en effet de fondre sur les Canadiens avec une impétuosité irrésistible.

Quoique sorti de Chambly dans la nuit même où le colonel Gore sortait de Sorel, il n'avait pu arriver avant le 25 en vue de Saint-Charles, tant les *habitants* avaient semé d'obstacles sur sa route.

A midi, il prit position sur une colline qui domine la rivière, et braqua son artillerie contre le camp des patriotes.

Ce camp, fortifié par des ouvrages en terre et en bois, formait un parallélogramme, appuyé d'un côté sur la ri-

vière, de l'autre sur la maison de M. Debartzch, un des instigateurs de l'insurrection

Trouée par une centaine de meurtrières, cette maison renfermait une foule de tirailleurs.

Deux petites pièces de campagne ajoutaient encore à la force des Canadiens.

Leurs dispositions, leur bravoure, leur permettaient d'espérer la victoire.

Malheureusement, ils étaient commandés par un Anglais mécontent, un certain T. Brown, — un lâche, — qui déserta son poste à l'heure même du combat.

Le signal de l'attaque donné, le colonel Wetherell canonne les retranchements, et lance ses troupes autour du camp pour l'envelopper.

Les Canadiens se défendent avec une incroyable énergie; ils se montrent dignes de cette poignée de héros leurs pères qui, semblables aux trois cents Spartiates, culbutèrent sept mille Américains, le 26 octobre 1813, sur les bords de la rivière Châteaugnay.

Ah! si un Salaberry était à leur tête!

Mais, ils n'ont point de chef; ils ne savent à qui obéir; la confusion se met dans leurs rangs. Leurs faibles barrières sont enfoncées.

Les ennemis se précipitent sur eux, la baïonnette en avant. Ils les cernent; ils les acculent; ils frappent impitoyablement ces malheureux, qui, manquant d'armes,

pour la plupart, se défendent avec leurs mains, avec leurs pieds, avec leurs dents.

C'est une atroce boucherie!

De sa fenêtre, Léonie voit tout. Elle tremble, elle palpite; elle sent son cœur défaillir; elle ne respire plus, et elle ne peut, la pauvre enfant, s'arracher au plus effroyable des spectacles.

C'est que, dans la foule des combattants, elle a distingué le Petit-Aigle qui, brandissant un sabre de cavalerie, enlevé à un officier de police, l'assène, à droite, à gauche, en avant, partout, et, aidé de son père, tient encore bon, alors que tout fuit autour d'eux.

Mais il tombe, accablé par le nombre. Les yeux de Léonie se ferment; elle chancelle et tâche de se cramponner à l'espagnolette pour ne pas tomber aussi.

— Ma fille! mon enfant! au secours! s'écrie madame de Repentigny, oubliant sa faiblesse, thésaurisant un reste de force, et se jetant à bas du lit pour recevoir Léonie dans ses bras.

Et elle s'affaisse à côté d'elle.

On les relève.

— Ah! j'ai eu bien peur! merci, ô mon Dieu! murmure la tendre mère, en embrassant Léonie, qui, un peu remise de son émotion, s'occupe à border le lit.

Le crépuscule se faisait. Un éclair illumina soudain l'appartement.

— Le feu! exclama la jeune fille en retournant, malgré elle, à la croisée.

Une scène nouvelle l'attendait.

Incendiant le village, les Anglais dansaient et proféraient des hurlements forcenés.

Et, à la lueur des flammes, Léonie vit une troupe de soldats qui se dirigeaient vers leur maison, en chassant à coups de plat de sabre et de crosses de fusil une longue file de prisonniers, parmi lesquels, à son costume pittoresque, quoique noirci par la poudre, maculé de sang et réduit en lambeaux, on remarquait Co-lo-mo-o.

Le jeune homme marchait d'un pas ferme, sa contenance était digne.

En l'apercevant, Léonie, qui l'avait cru mort, ne put retenir un cri de joie.

— Ma fille, lui dit madame de Repentigny en essayant de sourire, je voudrais être seule quelques instants. Va te reposer!

Après un long baiser, Léonie sortit.

— Marthe, dit alors la malade à sa femme de chambre, je sens que je me meurs; cours chercher M. le curé, mais que l'enfant l'ignore.

Pendant ce temps, un domestique annonçait à mademoiselle de Repentigny qu'un officier anglais désirait l'entretenir dans le parloir.

Elle y descendit.

— Je vous demande mille pardons de vous déranger,

mademoiselle, lui dit cet officier; j'ai appris le triste état de madame votre mère et je voudrais pour tout au monde ne vous causer aucun trouble. Mais les lois de la guerre sont inflexibles. On m'a commandé de renfermer, pour jusqu'à demain, dans votre maison, plusieurs prisonniers, et quoi qu'il m'en coûte, j'obéis à ma consigne. Veuillez être assurée, du reste, qu'on ne fera aucun bruit.

— Je crains, dit Léonie, que nous n'ayons pas de chambres assez vastes.

— Qu'à cela ne tienne, mademoiselle. Il y a près de votre parc une basse-cour dont les murs sont élevés; c'est assez bon pour des misérables dont le bourreau fera bientôt justice.....

Un frisson glacial figea le sang de la jeune fille dans ses veines.

— Disposez-en comme il vous plaira, monsieur, balbutia-t-elle; mais excusez-moi..... la maladie de ma mère.....

Des larmes lui coupèrent la parole.

Elle sortit du parloir. Cependant, au lieu de remonter à sa chambre, elle entra dans une petite serre attenant à la salle à manger, et appela :

— Antoine !

Un jeune homme parut :

— Écoute, lui dit-elle d'une voix brève et palpitante, tu es mon frère de lait; j'ai confiance en toi. Tu ne me tromperas pas, n'est-il pas vrai, car tu m'aimes? Un In-

dien m'a sauvé la vie, dans la catastrophe du *Montréalais*, tu le sais. Cet Indien est prisonnier parmi ceux qu'on nous amène. Il faut le délivrer. Tu le délivreras, n'est-ce pas?

— Je ferai tout ce que vous voudrez, ma chère sœur, mais le moyen?

— Le moyen? Il y en a un. On enfermera les captifs dans la basse-cour. Ils n'y sont pas encore. Glisse-toi parmi eux. Dis un mot à l'Indien. Passe-lui un couteau. Il fait presque nuit. La chose n'est pas impossible. Tu porteras la clef de la basse-cour au commandant de détachement qui conduit ces pauvres gens. On ne se défiera pas de toi. Puis tu offriras du vin aux soldats, et, dans la nuit, quand ils seront ivres, tu ouvriras la porte de la basse-cour, qui donne sur le parc; m'as-tu comprise?

— Oui, oui, oui, soyez tranquille, votre protégé s'évadera ou je perds mon nom.

— Dépêche-toi, j'attendrai le résultat dans ma chambre.

Antoine partit.

Nous renonçons à peindre l'anxiété dont Léonie fut dévorée pendant les cinq heures qui s'écoulèrent jusqu'à son retour.

— C'est fait, dit-il; il est échappé.

La jeune fille se prosterna pour rendre grâces à Dieu; puis, se relevant, elle alla, sur la pointe du pied, souhaiter le bonsoir à sa mère, avant de se coucher.

Un silence sépulcral régnait dans la chambre, faiblement éclairée par une veilleuse.

Léonie crut que madame de Repentigny dormait.

Elle se pencha sur le lit pour effleurer son front.

Ce front était froid comme un marbre.

— Ah ! je suis maudite ! s'écria la jeune fille en se redressant tout d'un coup, comme si elle eût été mue par un ressort ; je suis maudite ; j'ai un instant oublié ma mère, et ma mère est morte sans me donner sa bénédiction !

Et elle tomba à la renverse.

CHAPITRE XVII

DRAME

Dans une salle basse, voûtée, aux fenêtres ogivales, aux murs blanchis à la chaux, plusieurs personnages assis entourent une table.

Ils sont diversement vêtus de costumes mi-partis civils, mi-partis militaires.

Des sabres pendent à leur côté, des pistolets à leur ceinture ; quelques-uns portent l'uniforme en drap foncé de la milice canadienne.

Il y a là Poignet-d'Acier, qui domine par sa taille, Xavier Cherrier et sa femme habillée en homme, le docteur Chénier, Armury Girod, Suisse d'origine, et quelques autres.

On est au 13 décembre. Il fait nuit. Un grand feu

pétille dans l'âtre de la salle et efface, par ses clartés brillantes, la lueur terne d'une lampe qui brûle tristement sur la table.

Au dehors, le vent pousse des gémissements lamentables, ébranle les croisées, et, s'introduisant par rafales dans la cheminée, chasse jusqu'au milieu de la pièce des tourbillons de flamme et de fumée.

Sombre nuit que celle-là; plus sombres sont les figures des gens qui discutent, à cette heure, dans le couvent de Saint-Eustache.

Car c'est à Saint-Eustache que nous sommes, à sept lieues environ de Montréal, de l'autre côté du Saint-Laurent, sur la rive septentrionale de l'Outaouais, vis à vis de l'île Jésu.

Un homme entre dans la salle. A sa soutane, à son air grave, recueilli, vous reconnaîtriez un ecclésiastique. Il est prêtre, en effet, curé de Saint-Eustache; on le nomme messire Paquin.

A sa vue Poignet-d'Acier fronce le sourcil.

— Que venez-vous faire ici, monsieur? dit-il durement.

— Je viens, répondit messire Paquin, d'une voix douce et ferme, engager des hommes égarés à cesser une lutte dangereuse qui est pour le pays une source de deuil, de désolation.....

— C'est assez, monsieur, reprit Poignet-d'Acier; vos conseils sont superflus.

— Mais, monsieur, vous ne songez donc pas aux veuves, aux orphelins, à tous ces malheureux que votre folle témérité plonge dans les larmes et l'affliction? Vous ne pensez donc pas à Dieu qui vous voit, qui vous juge.....

Le capitaine poussa un éclat de rire démoniaque.

— Oui, qui vous juge et qui vous condamne! poursuivit le prêtre avec une énergie croissante. Il vous condamne, ce Dieu tout-puissant! Il frappe les insensés qui ont allumé le brandon de la guerre civile; car ils viennent d'essuyer une sanglante défaite!

— Vous mentez! s'écria Poignet-d'Acier d'un ton cassant.

Et il se leva, marcha sur le curé.

— Arrêtez! arrêtez! dirent les assistants en se levant à leur tour.

— Laissez cet homme! laissez-le! dit l'ecclésiastique, sans s'émouvoir. La fureur l'aveugle. Mais il ouvrira les yeux. Qu'importe qu'il me batte, pourvu qu'ensuite il rentre en lui-même, qu'il cesse de vous conduire à l'abîme!

— Mais qu'y a-t-il? demanda le docteur Chénier.

— Il y a, mon fils, une nouvelle affreuse. Les royalistes ont écrasé votre parti à Saint-Charles, le 25 novembre!

— Cela n'est pas; cela n'est pas! intervint Poignet-d'Acier; cela n'est pas; fausseté que votre langage, prê-

tre! fausseté, puisque, le 22, le brave Neilson déroutait les Anglais devant Saint-Denis!

— Votre violence ne m'intimidera point, répondit avec calme messire Paquin. Ce que je vous dis est vrai. Le colonel Wetherell a défait les Canadiens à Saint-Denis. Il leur a tué plus de cent hommes, cent pères de famille, monsieur, et le village ne présente plus aujourd'hui qu'un monceau de décombres fumants! Puisse le ciel vous pardonner! Mais tous ces pauvres gens privés de leurs foyers; toutes ces femmes privées de leurs maris, de leurs enfants; tous ces infortunés privés de leur soutien vous pardonneront-ils?

Ces paroles répandirent la consternation parmi les auditeurs. Des larmes coulèrent sur les joues du docteur Chénier; cependant il répliqua avec la fermeté d'une conviction inébranlable :

— Les rapports que nous avons reçus du comté de Richelieu ne s'accordent pas avec les vôtres, monsieur le curé. Y fussent-ils conformes, que ma résolution ne changerait pas. Investi du commandement de ce village, j'y vaincrai ou je m'ensevelirai sous ses ruines.

— Bien parlé, mon ami; bien parlé! dit Poignet-d'Acier en serrant chaleureusement la main du docteur.

— Oui, bien dit, votre réponse est d'un grand cœur! ajouta la femme de Cherrier, qui, depuis le commencement des troubles, avait senti renaître en elle l'ardeur martiale qu'elle avait puisée au milieu des tribus in-

diennes du désert américain, alors que, sous le nom de Mérellum, la Petite-Hirondelle (1), elle exerçait une autorité souveraine sur les Clallomes.

Xavier approuva par un regard l'exclamation de Louise.

Et aussitôt les assistants, magnétisés par cet accès d'enthousiasme, se jetèrent dans les bras les uns des autres en prononçant ce noble serment :

— Oui, nous jurons ici de triompher de nos oppresseurs ou de mourir en combattant !

— Oh ! les aveugles ! les misérables aveugles ! proféra l'ecclésiastique, élevant les mains et les joignant avec une expression désespérée.

Puis il se retira, au moment même où deux Indiens pénétraient dans la salle.

C'était Co-lo-mo-o et Nar-go-tou-ké.

— Ah ! enfin, nous allons être édifiés sur la valeur de ces bruits absurdes, dit Poignet-d'Acier, courant à la rencontre des Iroquois.

— Que s'est-il passé à Saint-Charles, mon jeune Aigle ?

— Les Habits-Rouges ont eu le dessus.

— Vous y étiez, n'est-ce pas ?

— J'y étais.

— Et ils ont vaincu ?

(1) Voir la *Tête-Plate*, les *Nez-Percés*.

— Oui, parce que le chef nous a abandonnés.

— Ah! ce Brown, je m'en doutais! répliqua amèrement Poignet-d'Acier. Pourquoi aussi tous les postes importants n'ont-ils pas été confiés à des Canadiens-Français ?

— Hélas! notre trop grande confiance nous a toujours perdus! murmura Chénier.

— Donnez-nous des détails, reprit le capitaine.

Co-lo-mo-o raconta ce qui avait eu lieu, le 25 novembre, à Saint-Charles, mais sans dire qu'il était tombé au pouvoir des vainqueurs.

— Où pensez-vous que soient maintenant MM. Papineau et Neilson ? s'enquit Chénier.

— Le premier, répondit le Petit-Aigle, doit être réfugié aux Etats-Unis ; quant au second, je crois qu'il a été pris sur la frontière et ramené à Montréal.

— Alors, c'en est fait de nous! s'écria Chénier, se laissant tomber sur un siége et enfouissant sa tête dans ses mains.

— Non, non, ce n'est pas fini! dit Poignet-d'Acier. Neilson, malgré son courage, malgré son dévouement, est encore de la race maudite. Pour moi, son arrestation ne m'inquiète guère. Mais je suis heureux d'apprendre que Papineau est aux Etats-Unis. Plus que jamais nous devons résister, car il ne tardera guère à reparaître sur les bords du Saint-Laurent avec une puissante armée américaine. Soyez assurés, mes amis, que si nous pouvons tenir encore huit

jours, il nous arrivera de la République fédérale des secours effectifs, avec lesquels nous réparerons promptement le petit échec de Saint-Charles. Ne vous découragez donc pas. Plus nos infâmes ennemis massacreront, saccageront, brûleront nos campagnes, plus ils feront de victimes, plus ils se rendront odieux, plus ils soulèveront contre eux les autres nations du monde !

Ce discours fait d'une voix mâle et persuasive, produisit l'effet qu'en attendait le capitaine.

Il ranima l'espérance dans le cœur des insurgés, qui le saluèrent par des bravos enthousiastes.

Quand le silence se fut rétabli, Poignet-d'Acier dit à Co-lo-mo-o :

— Vous amenez sans doute vos Hurons ?

— Non, reprit le jeune homme en secouant la tête. Mécontents des délibérations prises à l'assemblée de Saint-Charles, ils sont partis pour la plupart et retournés à Lorette.

— Alors vous êtes seul ?

— Seul avec mon père.

Nar-go-tou-ké prit la parole.

— J'ai travaillé pour mes frères, dit-il. Les Indiens de l'Outaouais m'ont donné vingt-cinq guerriers, autant de fusils et un canon. Les guerriers et les armes sont là dans la cour.

— Merci, mon frère, lui dit Chénier, nous récompenserons tes services.

— Nar-go-tou-ké n'a bas besoin de récompense, répliqua sèchement l'Iroquois.

— Que signifie ce bruit? interrogea Louise en dirigeant ses regards vers la porte qui s'ouvrit brusquement.

Une dizaine de paysans armés entrèrent.

Au milieu d'eux trottinait un homme rabougri, bancal.

— Voici un espion, docteur, dit un des paysans, en s'adressant à Chénier.

Co-lo-mo-o sourit imperceptiblement.

— Un brigand d'espion, baptême ! poursuivit le paysan. Mais impossible de lui faire desserrer les dents. Nous l'avons roué de coups, sans y parvenir.

— Et vous avez tort, Pierre, dit Chénier, car ce nain est sourd-muet.

— Ah ! exclamèrent en chœur les gardiens de Jean-Baptiste, qui s'était mis à échanger des signes avec Co-lo-mo-o et Nar-go-tou-ké.

— Ordonnez à ces gens de sortir, monsieur, dit le Petit-Aigle à Chénier.

— C'est bien, mes amis, allez ! fit le docteur aux paysans qui évacuèrent la salle, en y laissant le nain.

— Mon père et moi, dit alors Co-lo-mo-o, nous répondons de cet homme. Il arrive de Montréal, et nous annonce qu'une troupe nombreuse d'Anglais est en marche vers ce village.

A cet instant un rire singulier glissa sur le visage de Nar-go-tou-ké, qui continuait avec Jean-Baptiste sa conversation mimique.

— Pourquoi ce sauvage rit-il ? interrogea sévèrement Chénier.

— Mon père rit, parce que le nain lui apprend qu'un officier anglais, son ennemi personnel, fait partie du corps d'expédition.

— Ah ! dit Poignet-d'Acier, si l'ennemi personnel de Nar-go-tou-ké se trouve dans le détachement qu'on lance contre nous, malheur à ce détachement ! mon ami, le vaillant chef iroquois, — le dernier, avec son fils, de cette noble tribu, messieurs, — fera un terrible carnage des Kingsors, comme il appelle les sujets de la Grande-Bretagne.

— Ainsi, dit Chénier, nous pouvons compter sur ce que rapporte cet individu ?

— Oui, répondit Co-lo-mo-o.

— Alors, messieurs, il faut prendre nos mesures et faire battre la générale. Il est minuit. Les royalistes paraîtront de bonne heure dans la matinée ! Prouvons-leur que nous sommes encore les dignes enfants de la France !

Pendant que le docteur Chénier et ses compagnons quittaient la salle et allaient donner des ordres, Co-lo-mo-o continua de questionner Jean-Baptiste.

Bientôt il sut que sir William Colborne, commandant

en chef des troupes anglaises et surnommé plus tard le *Vieux-Brûlot* à cause des incendies dont il couvrit le Bas-Canada, était parti, le matin même, de Montréal avec deux mille hommes, huit pièces de canon et un obusier, pour envahir le comté des Deux-Montagnes.

Cette force était composée de soldats de la ligne, d'un corps de volontaires, Canadiens dégénérés qui trahirent le drapeau de leur pays pour celui d'Albion, et d'une centaine de cavaliers.

Le 32e régiment, où sir William King servait comme lieutenant, figurait dans l'effectif de cette armée.

Dans la soirée, elle campa sur le bord méridional de l'Outaouais.

Le 14, dès l'aurore, elle traversa la rivière.

Il avait neigé une partie de la nuit. Mais alors le temps était froid, clair et sec.

Le passage de l'Outaouais se fit au moyen de bateaux.

Aussitôt que les insurgés, réunis au nombre de cinq ou six cents devant le couvent, le presbytère et l'église de Saint-Eustache, aperçurent cette longue « colonne, d'autant plus imposante qu'elle couvrait avec ses bagages plus de deux milles d'espace, » ils furent saisis d'une panique invincible, et se débandèrent.

Epouvanté, Girod se sauva avec un grand nombre.

Poignet-d'Acier se tenait devant la rivière avec cent hommes déterminés, parfaitement armés, tireurs des plus habiles, et qui pouvaient opposer au débarquement

des Anglais une barrière inexpugnable. Mais ces hommes, tous trappeurs, qui avaient vieilli avec leur capitaine dans le désert américain, ne reconnaissaient d'autre chef que lui, ne voulaient recevoir des ordres de personne autre.

L'œil sanglant, le visage coloré, souriant, Poignet-d'Acier, l'ex-notaire de Montréal, savourait déjà par anticipation cette vengeance qu'il avait attendue, cultivée et nourrie pendant de si longues années; ses regards étaient rivés aux embarcations qui approchaient lentement de la grève; sa main droite frémissait d'impatience en tourmentant la poignée d'un sabre qu'il se disposait à dresser en l'air comme signal du combat, lorsqu'un éclair brilla dans les rangs anglais, la détonation d'une arme à feu se fit entendre, et Poignet-d'Acier tomba le cou percé d'une balle.

Aussitôt ses hommes l'entourèrent. Il voulut parler, ne le put; commander de rester, de lutter; effort inutile! Il s'évanouit.

Et les trappeurs nord-ouestiers, tournant le dos à l'ennemi, se retirèrent froidement en emportant leur capitaine avec eux.

A peine restait-il deux cent cinquante hommes auprès de Chénier.

— Fuyons, dirent quelques-uns.

— Quoi! vous aussi m'abandonneriez!

— Mais nous n'avons pas d'armes.

— Soyez tranquilles, répondit flegmatiquement l'intrépide docteur ; il y aura du monde de tué aujourd'hui. Vous ramasserez les fusils des morts (1).

Cette réponse électrisa Cherrier.

— Ah ! Chénier, lui dit-il, vous étiez né pour manier l'épée plutôt que la lancette.

— Mon ami, repartit l'autre, je ne comprendrais pas qu'on manquât de courage, quand on voit une femme jeune et belle comme la vôtre affronter en souriant les balles de l'ennemi. Mais, attention, voilà le branle-bas qui commence !

— Un baiser encore, avant de courir au feu, ma Louise chérie, dit Xavier.

Et, au bruit de l'artillerie, à travers la mitraille qui déjà impitoyablement fauchait autour d'eux, Xavier embrassa sa femme avec une tendresse idolâtre.

— En avant ! citoyens, en avant ! tonna la voix de Chénier.

Les patriotes se ruèrent sur les batteries anglaises en chantant l'hymne de Charles VI :

Guerre aux tyrans !
Jamais, jamais en France !
Jamais l'Anglais...

Repoussés, avec des pertes considérables, par deux décharges successives, ils revinrent une troisième fois à l'attaque, et forcèrent les artilleurs à reculer.

(1) Historique.

Mais alors, sir John Colborne donna l'ordre au 32e régiment d'appuyer ses batteries.

Cet ordre fut aussitôt exécuté.

Sir William King, l'épée nue, le front haut, se jeta bravement à la tête de sa compagnie en murmurant :

— Tiens, ce Cherrier ici.... Charmant, très-charmant, en vérité ! Je vais lui donner sa revanche.... Mais, *by Jove*, ne me trompé-je pas ? C'est sa femme que j'aperçois près de lui.... un joli, très-joli militaire, sur ma foi ! Ah ! la fête sera ravissante, excessivement ravissante ! Mais, comme elle joue du sabre, la petite dame ! Parole d'honneur, j'en suis émerveillé.... Ah !

Un coup de couteau en pleine poitrine arracha ce cri au sous-lieutenant.

Il l'avait à peine exhalé, qu'un bras vigoureux le renversait à terre ; un homme, un démon à forme humaine, lui plantait son genou sur le ventre, lui tranchait la tête en un clin d'œil, et le houp de guerre indien retentissait par-dessus le fracas de la bataille.

Si rapides furent ces divers mouvements, que, dans l'ivresse du combat, les soldats de sir William ne le remarquèrent point.

Le meurtrier se releva, la tête de sa victime à la main, et, se tourna vers Co-lo-mo-o, qui, tenant un fusil par le bout du canon, s'en servait comme d'une massue, et faisait de larges trouées dans les bataillons anglais.

— Que le Petit-Aigle, s'écria-t-il, apprenne, par

l'exemple de Nar-go-ton-ké, à venger les injures infligées à sa race ! Le père de ce chien a fait mutiler Ni-a-pa-ah, ma femme, et moi, voilà ce que je fais de l'un des siens !

Il cracha à la face de la tête sanglante qu'il agitait en l'air, et la lança au front d'une compagnie de Volontaires, qui fondit sur lui, le larda sur-le-champ avec ses sabres, le cribla de balles, et le foula aux pieds de ses chevaux, en chargeant les insurgés.

Car ceux-ci pliaient sous le nombre.

Ni les prodiges de valeur accomplis par le docteur Chénier, Cherrier et sa femme ; ni les efforts inouïs de Co-lo-mo-o ; ni la bravoure des assaillis ne pouvaient longtemps résister à deux mille hommes disciplinés, pourvus d'armes en excellent état et de munitions abondantes, tandis qu'eux étaient malépuipés pour la plupart et obligés de faire usage de cailloux arrondis en guise de plomb.

Pressés par l'ennemi, ils se réfugièrent dans l'église et continuèrent désespérément la défense.

Les troupes y mirent le feu.

Bientôt des torrents de flammes et de fumée envahirent l'enceinte du temple.

Les assiégés n'ont plus de poudre ; mais le courage leur reste ; ils montent au clocher ; une grêle de pierres tombe sur les assiégeants.

— Il faut les enfumer comme des renards ! hurle sir John Colborne, aux portes du lieu saint.

L'incendie gagne du terrain. Le clocher est enveloppé par ses langues ardentes.

— La charpente s'écroule ! crie une voix.

C'est un sauve-qui-peut général.

On s'élance aux fenêtres ; on se foule ; on se précipite dans le cimetière.

Chénier, Cherrier, Louise, Co-lo-mo-o y parviennent avec une cinquantaine d'autres.

Mais là, devant eux, se dresse un rempart de baïonnettes.

Cent coups de fusil les reçoivent.

Le docteur Chénier est frappé à mort.

CHAPITRE XVIII

AMOUR

« Ha ! ha ! » ce cri d'étonnement ne manque guère d'échapper au voyageur, après avoir longé, pendant une vingtaine de lieues, le bord méridional du Saguenay ; et telle fut, sans doute, l'exclamation poussée par les premiers navigateurs européens qui remontèrent le cours d'eau jusqu'à ce point, car elle est restée comme dénomination de la plus étrange des baies.

La baie de Ha-ha, donc, a deux lieues de profondeur sur une de large. Mais le grandiose de ses dimensions en est le moindre sujet de surprise.

Ce qui frappe l'imagination, ce qui confond tout d'abord le jugement, si l'on y arrive, comme je viens de le dire, par la rive sud du Saguenay, c'est que la baie de Ha-ha

se déploie tout à coup devant vous en hémicycle immense, et qu'elle semble le bout, la source d'un fleuve géant, qui roule, sur un espace de soixante milles environ, une masse liquide effroyable, dont l'épaisseur est évaluée à trois cents brasses, la largeur à un et deux milles.

Quel volume ! N'y a-t-il pas dans ce tableau, dans ce fait, de quoi dérouter tous les calculs de l'esprit, épouvanter la raison ?

Que si vous prenez la côte opposée du Saguenay, pour trouver en partie son explication, le phénomène n'en restera pas moins curieux, saisissant, un des plus singuliers jeux de la nature. Cette côte conduit en effet à un lac considérable, récipient d'une foule de rivières, le lac Saint-Jean, dont les eaux bruyamment descendent de leur réservoir et se déchargent à quelques lieues au-dessous de la baie de Ha-ha, après un parcours de plus de soixante milles, dans un lit comparativement étroit.

En conséquence, cette baie se trouve isolée, sans affluents directs. Mais elle est probablement alimentée par un canal souterrain, parti soit du lac Saint-Jean, soit du lac Kénocami.

Quoi qu'il en soit, elle couronne admirablement la galerie de merveilles que le Créateur a disposées sur toute l'étendue du Saguenay.

Confluant avec le Saint-Laurent, à soixante lieues en bas de Québec, ce fleuve semble, comme je le disais dernièrement dans le feuilleton du *Pays* de Paris, avoir été

déchiré, à travers une chaîne de montagnes, par la main de quelque divinité malfaisante en fureur.

Si les anciens l'eussent connu, ils y auraient assurément placé leur Ténare.

L'estuaire, presque toujours noyé dans les brouillards, est bastionné par des falaises sourcilleuses, et, à peine a-t-on quitté le Saint-Laurent, dont les flots vert de mer réjouissent le cœur, qu'on rencontre des eaux hideuses, noires comme l'encre.

Aussitôt vous êtes encaissés entre des rochers qui percent la nue et au milieu desquels vainement l'œil chercherait un chemin, une sente. Granit foncé et nu, maigrement semé, à ses cimes pelées, de cyprès rabougris dont le feuillage mélancolique ajoute encore à l'horreur de ces lieux. Point d'arête, point de ravine, point d'anfractuosité pour reposer le regard attristé. Sur votre tête le ciel généralement d'un gris de plomb, à vos pieds l'abîme sombre, implacable, l'abîme qui vous fascine, vous abuse, car ces eaux noires, elles paraissent calmes, les perfides, arrêtées dans leur cours, alors qu'elles glissent avec une rapidité si grande, que le plus puissant vapeur se fatigue à les refouler ; et près de vous, là, sur le côté, l'illusion, la déception, le mensonge encore !

Si élevés sont les caps, que du pont du navire qui vous emporte, il semble qu'on les puisse toucher avec le bras allongé; mais prenez une pierre, non, prenez une fronde, plaçez-y un caillou, et de toutes vos forces lancez le pro-

jectile ! Quoi ! il n'a pas atteint la roche ! il est tombé à plus de cent mètres de distance !

Oui, tel est l'effet du mirage.

Mais voilà barrée toute issue. Sentinelle cyclopéenne, droit devant nous se dresse une montagne : c'est la Tète-de-Boule, blanche, chenue à son faîte, comme le crâne du vieux Saturne. Est-ce lui qui se serait couché en travers du fleuve pour en interdire l'accès ? Ne pourrons-nous aller jusqu'à la baie de Ha-ha ! Examinons ; qu'on nous donne un télescope. Vivat ! j'aperçois un goulot, par lequel le Saguenay s'infiltre timidement, j'allais dire craintivement, comme s'il avait peur de réveiller le colosse qui sommeille dans son lit.

Tout au plus un batelet, monté par des pygmées, réussirait à se faufiler dans cet étroit ruisseau. Jamais une embarcation, conduite par des hommes, ne le traversera. Approchons, néanmoins, pour contempler la Tète-de-Boule. Notre vaisseau avance, et le ruisseau s'élargit, il se fait rivière, il se fait fleuve, il a deux milles de large !

Dupes encore d'une erreur de nos sens.

Maintenant, nous voguons entre des collines échancrées, de formes diverses, tantôt taillées en dentelle dans le vif, tantôt brusquement lacérées, tantôt lourdes, déprimées, puis tout à coup protubérantes, aiguës comme des campaniles, arrondies en coupoles, tantôt stériles, tantôt chargées des trésors de la végétation, et toujours variées à l'infini, comme la main qui les a faites.

Le fleuve resserre sa ceinture. On distingue parfaitement ses rives. Il reprend sa physionomie austère, ses lignes rigides, ses proportions écrasantes.

Plus de paysage animé par une frondaison souriante; plus de daims broutant sur l'échine des monts, ou perchés à la pointe d'une roche pour nous regarder monter; mais, à droite, à gauche, un escarpement d'une hauteur démesurée, grisâtre, aride, dépourvu de plantes. même des plus simples graminées !

Ce spectacle est horrible. Il fait mal (1).

On fermerait les yeux, si bientôt un objet unique ne les attirait en les fixant invinciblement sur lui. C'est, à cent cinquante mètres au-dessus de l'eau, un médaillon gigantesque sur lequel le Grand Artiste a ciselé le profil d'une figure grecque. Mais l'extraordinaire, l'inexplicable, ce médaillon paraît avoir été dédoublé, la figure partagée par une section verticale passant entre les deux yeux, et chacune des deux faces est gravée sur chacune des deux rives; comme si la tête, encastrée dans le rocher, eût été tranchée avec elle lors de la révolution terrestre qui bouleversa cette région.

(1) Une dame anglaise, avec qui j'eus le plaisir de faire une excursion au Saguenay, en 1853, s'écrie, en racontant ses impressions : « A chaque minute de nouvelles sublimités nous saluaient, les rives devenaient plus élevées, plus hardies, au point que l'émotion comprimée inondait l'âme et la rendait malade : les paroles ne pouvaient la soulager, les paroles ne pourraient décrire ce qu'elle éprouvait!! »

Les Canadiens-Français l'appellent judicieusement le *Tableau.*

Au-delà, de nouvelles stupéfactions vous attendent. D'abord, ce formidable boulevard qu'on nomme *le Point de l'Eternité*, à deux mille pieds du niveau du Saguenay; puis, cette série de masses porphyritiques dont les nuances éclatantes brillent de mille reflets aux rayons du soleil; puis encore, le cap de la Trinité, avec ses trois têtes impériales dominant, par leur altitude, même le Point de l'Eternité.

Au-delà, enfin, la baie de Ha-ha se déroule, bordée par des campagnes d'une fécondité ravissante, et abritée contre les souffles du nord par un gracieux écran de coteaux boisés.

Un charmant village s'étage maintenant au flanc de ces coteaux et regarde la baie, au milieu de laquelle émerge une île avec de jolies habitations.

Ce séjour est plein d'attraits. Culture, commerce, chasse, pêche, perspectives enchanteresses, il offre tout ce qui plaît à l'homme, lui rend la vie douce et facile.

Mais, en 1837, la baie de Ha-ha était en partie déserte. Elle ne se faisait remarquer que par ses beautés sauvages. Deux ou trois familles seulement, dont les chefs s'occupaient à la traite des pelleteries, y avaient fixé leur résidence.

De ce nombre était M. de Vaudreuil, descendant de l'ancien gouverneur du même nom. Il avait épousé la

sœur de madame de Repentigny, excellente femme, qui se serait estimée la plus heureuse créature du monde si elle avait eu un enfant. Mais le ciel lui avait refusé cette faveur. Aussi la bonne dame s'était-elle prise d'une tendresse idolâtre pour sa nièce, Léonie de Repentigny.

Elle aurait voulu que la jeune fille restât constamment avec elle.

Léonie n'était pas insensible à cette affection. Chaque année, elle passait ordinairement un mois de la belle saison chez madame de Vaudreuil. La maladie de sa mère l'avait empêchée de se procurer ce plaisir pendant l'été de 1837. Et elle se promettait bien de ne pas le laisser échapper au printemps suivant, si madame de Repentigny était rétablie. Celle-ci espérait aussi profiter du projet de sa fille pour aller prendre les eaux du Saguenay, qui sont très-efficaces contre certaines affections du cœur.

On sait comment la mort brisa ce projet, en frappant la pauvre femme dans la soirée du 25 novembre.

Folle de douleur, Léonie fut conduite par son père à Québec.

Pendant tout le reste de l'hiver, elle ne sortit point, ne voulut recevoir aucune visite.

A la réouverture de la navigation, au commencement de mai, sa tante vint la voir.

Physiquement et moralement, Léonie était bien changée. La blancheur des lis avait remplacé les roses qui

naguère s'épanouissaient sur ses joues. Son sourire s'était éteint; plus de gaieté maligne dans ses yeux, plus de fines plaisanteries sur ses lèvres. Triste, songeuse, indifférente à ce qui faisait autrefois son bonheur, elle s'abandonnait à un désespoir profond.

Madame de Vaudreuil fut effrayée de l'altération de ses traits. Elle demanda à M. de Repentigny la permission de l'emmener avec elle. Le haut fonctionnaire accepta volontiers cette proposition. Mais, contrairement à ses habitudes, Léonie voulut huit jours pour réfléchir.

Durant ces huit jours, elle écrivit plusieurs fois à Caughnawagha, elle y envoya même secrètement son frère de lait. Quand il revint, les yeux de la jeune fille l'interrogèrent:

— Rien, répondit Antoine, en secouant la tête. On sait seulement qu'il a échappé au désastre de Saint-Eustache; mais si sa mère connaît sa retraite, elle ne veut pas la découvrir.

Le lendemain, Léonie partit avec sa tante pour la baie de Ha-ha. Elle était plus sombre encore qu'à l'ordinaire, et ni les distractions d'un voyage de quatre-vingts lieues en goëlette, ni le pittoresque et la variété des sites ne triomphèrent de sa mélancolie.

Elles arrivèrent à la fin de juin, dans le moment où une nature prodigue étale toutes ses magnificences sur le continent américain, et y dispose tous les êtres à l'expansion, à l'amour.

M. de Vaudreuil était allé vaquer aux affaires de son négoce dans le Nord-ouest. Par conséquent, Léonie se trouva seule avec sa tante et quelques domestiques, au milieu d'un pays presque désert.

Rien n'invite plus aux confidences que le tête-à-tête : madame de Vaudreuil pensait, avec raison, que la mort de sa mère n'était pas la cause unique du noir chagrin qui dévorait Léonie. Sans laisser percer ses soupçons, sans prétendre non plus s'imposer comme confidente, elle l'invita doucement, dans leurs longues promenades sur le bord du Saguenay, à lui faire des aveux.

Un premier épanchement en entraîna un autre, puis un autre, puis Léonie ouvrit tout à fait son cœur. Il est si bon de parler de ce que l'on aime !

Madame de Vaudreuil n'avait point de préjugés. Cependant la passion de sa nièce pour un Indien, pour un sauvage, lui fit peur. Elle craignit que celui qui l'avait inspirée n'en fût indigne, ou qu'il n'y répondît pas.

— Oh ! s'écria Léonie, il est beau, il est brave, il est juste ! il m'aimera, j'en suis sûre !

— Mais ton père ne consentira jamais à une mésalliance !

— Que Paul m'aime, répondit résolûment la jeune fille, et si mon père ne veut pas nous accorder son consentement, nous irons nous marier aux Etats-Unis.

Mais Paul ou Co-lo-mo-o, si on le préfère, l'aimait-il ?

telle était la question. Où était-il d'ailleurs ? Quand, comment le retrouver ?

Malgré la sollicitude de sa tante, malgré les encouragements dont elle soutenait ses défaillances, Léonie dépérissait. Elle redevint taciturne, sédentaire, et, dès le commencement d'août, l'appétit lui manqua ; elle fut forcée de garder le lit.

Madame de Vaudreuil ne se faisait pas d'illusion sur son état. Un seul remède la pouvait sauver, et ce remède, seul l'auteur de son mal pouvait le lui procurer. Alors la bonne tante, après bien des tergiversations, prit un parti, auquel elle avait souvent songé, mais contre lequel aussi protestait sa dignité : elle écrivit à Co-lo-mo-o, sans en parler à Léonie.

La lettre faite, très-mûrie, très-alambiquée, mais très-pressante, il s'agissait de la faire parvenir au destinataire. Ce n'était pas facile, puisqu'il était caché et qu'on ignorait son asile.

Madame de Vaudreuil s'adressa à un Indien Montagnais, qu'elle avait obligé plusieurs fois.

L'Indien promit de faire tout en son pouvoir pour découvrir Co-lo-mo-o, et il se mit en route.

Un mois s'écoula. On entrait en septembre. Déjà le feuillage pâlissait et les cimes des arbres se mordoraient. Léonie s'affaiblissait de jour en jour.

Madame de Vaudreuil souffrait cruellement de ces souffrances qu'elle ne pouvait alléger, car elle n'avait pas

encore reçu de nouvelles du Montagnais. Cependant, dans son cœur, elle réchauffait un rayon d'espérance qu'elle n'osait faire luire aux yeux de la malheureuse Léonie.

Un soir, le soleil à son déclin teignait d'un rouge pourpre les eaux de la baie. Couchée dans son lit, contre une fenêtre donnant sur le fleuve, la jeune fille suivait, d'un air rêveur, les grandes traînées d'ombres qui descendaient rapidement des montagnes et remplaçaient la lumière diurne.

Sa tante travaillait près d'elle à un ouvrage d'aiguille.

— Voilà une bien belle soirée ! c'est comme cela que les adorait ma pauvre cousine ! murmura Léonie.

— Quelle cousine ? demanda madame de Vaudreuil, qui pensait à autre chose.

— Louise Cherrier.

— Ah ! celle qui a été tuée avec son mari à la bataille de Saint-Eustache ?

— Oui, elle était bonne, elle aussi ! et Xavier, quel noble caractère ! Comme ils s'aimaient ! Ah ! je suis bien certaine qu'ils sont heureux là-haut ! Je voudrais y être... près d'eux... et près de ma mère.....

Ces réflexions faites d'un ton doux, mais désolé, navrèrent madame de Vaudreuil. Néanmoins, elle refoula ses angoisses, et, pour détourner les idées de Léonie d'un sujet aussi affligeant, elle lui dit, en indiquant un canot qu'on apercevait dans le lointain :

— Vois donc, mon enfant, quel joli tableau cela ferait

avec cette île au premier plan, au second cet esquif qui vole à la crête des flots, ce troupeau de daims qui paît sur la grève, et à l'horizon ces pics altiers.

— Oui, répondit négligemment Léonie.

— Me le composeras-tu, quand tu seras rétablie ?

— Le composer.... quand je serai rétablie.... répéta la jeune fille avec un pâle sourire.

Madame de Vaudreuil regardait toujours le canot, qui s'avançait vers le baie ; et le visage de la bonne dame changeait de couleur. Elle tremblait sur son siége.

— Mon Dieu ! se disait-elle intérieurement, si c'était lui !

L'embarcation était montée par deux hommes, mais leurs costumes n'étaient pas encore distincts.

— Je vais fermer la croisée, ma fille, car il commence à faire froid, dit madame de Vaudreuil.

Sans répondre, Léonie rejeta la tête sur son oreiller et ferma les yeux comme pour dormir.

Sa tante, ayant fermé la fenêtre, sortit de la chambre sur la pointe du pied, puis elle se munit d'une longue-vue, descendit vers le rivage, et se prit à examiner le canot.

— Le Montagnais ! s'écria-t-elle aussitôt. Il est accompagné d'un Indien. Ce doit être... lui ! Léonie est sauvée ! O ma patronne, ma divine patronne, vous avez entendu mes prières, soyez bénie !... Mais il ne faut pas que Léonie apprenne subitement... la joie la tuerait...

Le canot aborda. Il portait effectivement le messager de madame de Vaudreuil, avec Co-lo-mo-o.

Le Montagnais s'approcha de la tante de Léonie.

— Voilà, dit-il simplement en désignant le Petit-Aigle, l'homme que la bonne face blanche a commandé à son frère d'aller quérir.

Co-lo-mo-o salua madame de Vaudreuil avec l'aisance d'un gentleman.

— Madame, lui-dit-il de ce ton musical qui lui était propre, si j'avais appris plus tôt que ma présence fût nécessaire à la santé de mademoiselle de Repentigny, vous ne m'eussiez pas attendu aussi longtemps. Mais, contraint de me cacher, j'ai reçu votre lettre il n'y a que huit jours. Immédiatement je suis venu. Que me reste-t-il à faire? Je dois ma liberté à mademoiselle de Repentigny. Si mes services peuvent lui être de quelque utilité, ils lui sont acquis.

Il n'était jamais entré dans l'esprit de madame de Vaudreuil qu'un *sauvage* fût capable de se présenter et de s'exprimer en français avec cette distinction. Quoique Léonie lui eût répété cent fois que son Paul n'était pas un Indien ordinaire, elle avait mis jusque-là sur le compte de l'enthousiasme les brillantes couleurs dont la jeune fille ornait son portrait.

Mais ce début était concluant. La vénérable tante fut ravie. Elle offrit une chambre à Co-lo-mo-o. Il refusa, et il fut impossible de le gagner. Alors on convint

que le lendemain il aurait une entrevue avec Léonie. Durant l'intervalle, madame de Vaudreuil la préparerait à cette agréable nouvelle.

La félicité de la jeune fille ne saurait se peindre. Elle faillit se trouver mal. La nuit lui parut d'une longueur mortelle.

Quand le Petit-Aigle parut, elle était levée, vêtue d'une robe blanche qui faisait ressortir davantage encore la pâleur diaphane de son teint.

Il remercia affectueusement Léonie, promit de rester quelque temps à la baie de Ha-ha, mais aucune parole émue ne tomba de ses lèvres.

— Il m'aime ! n'est-ce pas qu'il m'aime? dites-moi qu'il m'aime, ma tante ! s'écria Léonie quand il fut parti.

— Je le crois, mon enfant, répondit madame de Vaudreuil en détournant les yeux pour essuyer une larme.

Co-lo-mo-o s'était établi dans une famille indienne.

Fidèle à sa parole, il revint le jour suivant et les autres. Il se montrait amical, sans empressement, obligeant, mais non prévenant. Léonie exprimait-elle un souhait, il la satisfaisait s'il le pouvait. Mais il ne courait point au-devant de ses désirs. Attentif à les réaliser, il ne les devinait pas ou ne les voulait pas deviner, si elle ne les formulait. L'eût-elle demandé, il fût allé lui chercher un bouquet au sommet du Point-de-l'Eternité ou de la Tête-de-Boule, mais il n'eût pas cueilli une fleur préférée dans l'intention de lui causer une surprise.

Madame de Vaudreuil l'invita maintes fois à dîner, sans pouvoir lui faire accepter ses invitations. Instances, prières, menaces familières, tout fut inutile.

Léonie s'aveuglait-elle sur la nature des sentiments du chef iroquois pour elle, ou pénétrait-elle jusqu'au fond de son cœur, et y démêlait-elle une passion puissante qui se débattait contre une volonté plus puissante encore : qui le pourrait dire ?

Toutefois la santé de mademoiselle de Repentigny s'améliora rapidement. Elle reprit des couleurs, des forces. Bientôt elle put sortir, faire avec Paul des excursions dans le voisinage, et boire à longs traits cette coupe d'amour que lui versait libéralement sa brûlante imagination de jeune fille.

Pourtant l'Indien s'obstinait dans sa réserve. Jamais un serrement de main, jamais un regard humide, jamais un mot de tendresse. Une fois, comme il l'aidait à franchir un fossé, Léonie, dans les bras du jeune homme, avait cru sentir qu'il frémissait. C'était tout. Il lui obéissait comme un esclave, la servait comme un ami, et s'en tenait là.

Informée de toutes les impressions de sa nièce, madame de Vaudreuil était en proie à un étonnement douloureux qu'elle se gardait bien de manifester.

— Cela ne peut cependant pas durer indéfiniment, il faut qu'il se déclare, dit-elle à Léonie. Veux-tu que je lui parle ?

— Oh! non, non, ma petite tante chérie, ne le faites pas, je vous en conjure!

— Mais voici la saison qui avance, et ton père va te rappeler...

— Attendons encore un peu.

De la sorte, on atteignit octobre.

— Ma pauvre enfant, dit un matin madame de Vaudreuil à sa nièce, j'ai reçu une lettre de M. de Repentigny. Il arrivera d'un moment à l'autre pour te chercher. Qu'allons-nous faire?

Ce fut un coup de foudre qui arracha Léonie à son beau rêve.

Elle resta anéantie.

— Eh bien! dit-elle ensuite d'un ton décidé, aujourd'hui je m'expliquerai avec Paul.

Après le déjeuner il vint, à son habitude, la prendre pour faire leur promenade accoutumée sur le bord du fleuve.

Le temps était triste, brumeux; un tapis de feuilles sèches, criant aigrement sous les pieds, brunissait la terre. Comme des spectres, les arbres dressaient partout leurs rameaux décharnés. Au joyeux ramage des chantres de la forêt, succédaient les cris discords des oiseaux aquatiques. L'automne en deuil menait déjà les funérailles de l'été.

Durant une heure, Léonie marcha silencieusement à côté de Co-lo-mo-o.

Elle aurait voulu qu'il engageât l'entretien; il n'en fit rien. Au surplus, rarement il causait avant qu'elle l'eût interrogé.

A la fin elle s'arma de courage.

— Monsieur Paul, lui dit-elle en baissant les yeux...

Elle s'arrêta, car son cœur battait à rompre sa poitrine.

— Mademoiselle? répondit le Petit-Aigle, sans paraître remarquer le trouble de sa compagne.

— Monsieur Paul, reprit Léonie, d'une voix haletante, mon père est attendu ici.

— Il vient sans doute vous chercher? dit tranquillement Co-lo-mo-o.

— Oui, murmura Léonie.

Il y eut une pause.

— Nous suivrez-vous à Québec? balbutia la jeune fille.

— Peut-être, mademoiselle.

— Pourquoi non, monsieur Paul?

— Je ne promets pas ce que je ne suis pas sûr de tenir, répliqua Co-lo-mo-o, éludant à demi la question.

— Qui vous en empêcherait? insista-t-elle.

— Mon père a été tué par les Habits-Rouges, ses mânes crient vengeance!

Le ton de ces paroles fit frémir mademoiselle de Repentigny.

— Ah! dit-elle, vous allez encore exposer votre vie, sans souci de ceux qui vous aiment.

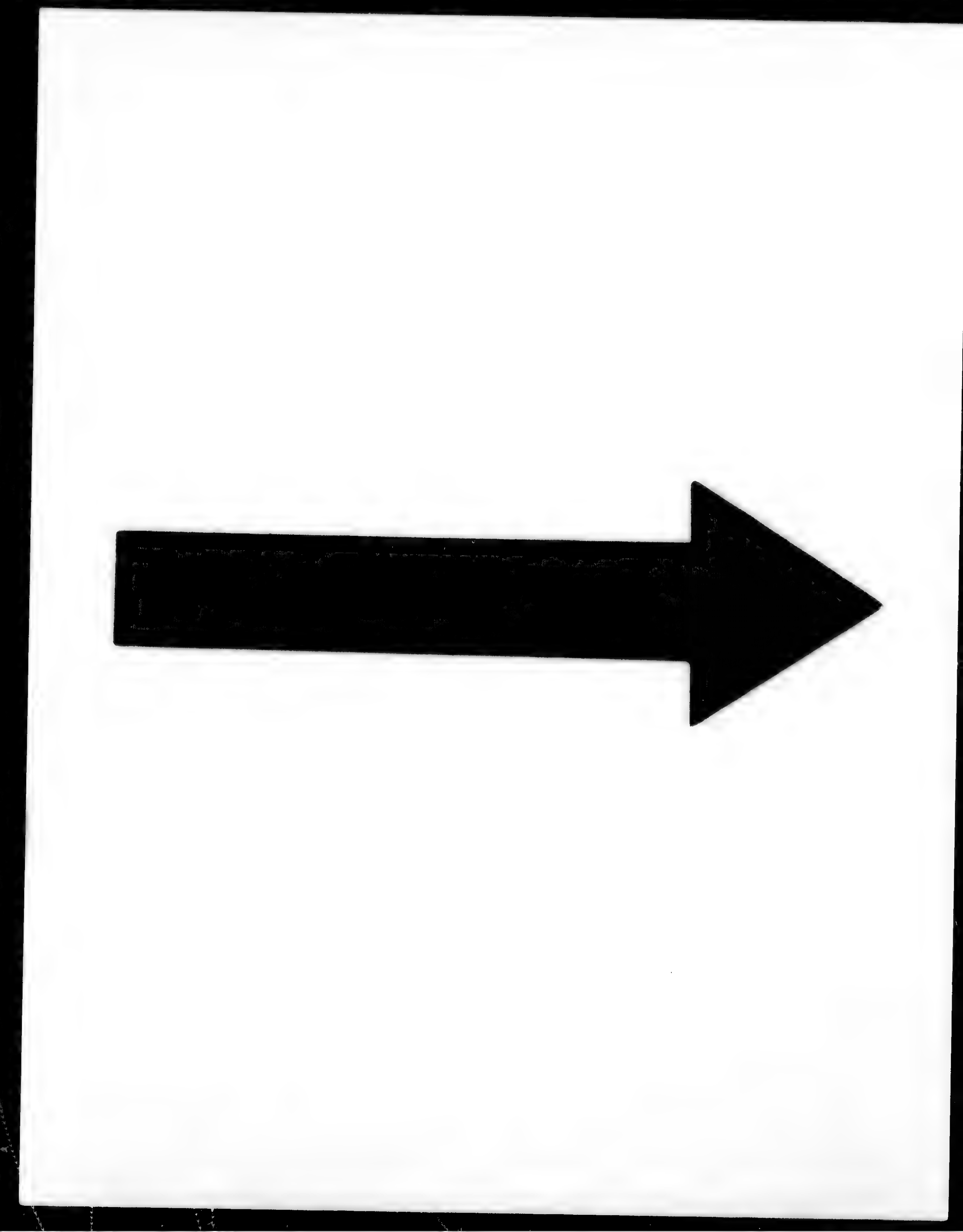
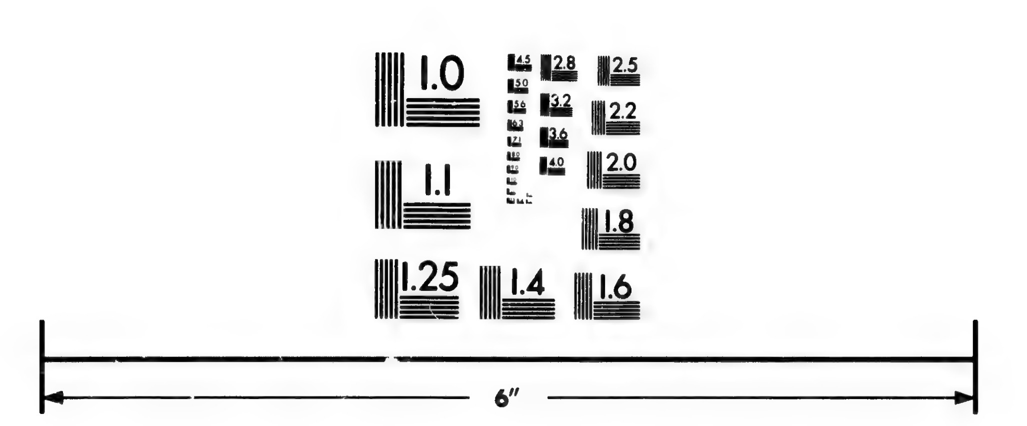


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





— Une seule personne m'aime, fit-il, c'est ma mère, et ma mère pleure Nar-go-tou-ké!

— Mais moi! s'écria Léonie, avec un accent intraduisible, et en levant sur le Petit-Aigle ses beaux yeux gonflés par les larmes; moi! est-ce que je ne vous aime pas! ne le savez-vous pas, Paul? Dois-je vous le dire? Est-il un moyen de vous le prouver? dites; parlez! je vous suis où vous voudrez; je serai votre femme, votre servante, ce qu'il vous plaira... je vous aime...

Suffoquée par l'émotion, Léonie jeta ses bras à l'Iroquois, avec un geste passionné.

Co-lo-mo-o hésita. Une lueur, fugitive comme l'éclair, colora son visage bronzé; telles qu'un diamant frappé par un rayon de lumière, ses prunelles étincelèrent aux regards brûlants de la jeune fille; elle crut qu'ivre d'amour, il allait l'attirer, la presser sur son sein, l'inonder de caresses; un frisson voluptueux agita son corps; et, confuse, palpitante, elle ferma les paupières.

Quand elle les releva, une seconde après, le Petit-Aigle n'avait pas fait un mouvement.

Mais sa figure était sereine, impassible.

— Peau-Blanche et Peau-Rouge n'ont point été créés l'un pour l'autre, dit-il avec calme, en revenant à sa phraséologie indienne; si ma sœur l'oublie, Co-lo-mo-o ne l'oublie point. Leurs sangs ne peuvent s'allier. Jamais celui du dernier des Iroquois ne se souillera à celui des Visages-Pâles. Adieu!

Et il partit en se dirigeant vers le Sud.

Léonie poussa un cri, tendit les mains vers lui pour le rappeler.

Il était déjà loin.

CHAPITRE XIX

LE SOURD-MUET

La rue Sainte-Thérèse, au centre de Montréal, est parallèle aux rues Notre-Dame et Saint-Paul. Elle n'a pas deux cents mètres de long. On y arrive par les rues Saint-Vincent et Saint-Gabriel, aboutissant toutes deux, d'un côté à la rue Notre-Dame, de l'autre à la rue des Commissaires, ou le quai. Une troisième rue innommée tombe en outre perpendiculairement de la rue Saint-Paul à son milieu.

Le 2 novembre 1838, au soir, un observateur attentif eût remarqué qu'une foule de gens, venus des différents quartiers de la ville, se dirigeaient vers la rue Sainte-Thérèse.

Ces gens marchaient seul à seul; ils avaient l'air de ne

se point connaître. Ceux-ci se coulaient sournoisement le long des maisons et évitaient avec le plus grand soin les patrouilles qui sillonnaient la ville; ceux-là suivaient bravement leur chemin, en se donnant une apparence aussi dégagée que possible.

La nuit était fort noire; il tombait une pluie fine, serrée, qui glaçait les membres.

A tout instant, on entendait le cliquetis des armes et retentir le « Qui vive? » des miliciens canadiens fidèles au gouvernement, ou le *« challenge! »* des troupes royales.

Sur le carré (1) Chaboillez, dans la rue Saint-Joseph, une de ces patrouilles rencontra un individu qui trottait lestement en s'appuyant à un bâton.

Il était si petit que, dans l'obscurité, on l'eût pris pour un enfant de huit à dix ans.

— Où diable va ce gamin? s'écria un des soldats en l'apercevant.

— Quelque gueux d'Irlandais qui quête!

— Qui quête à pareille heure?

— Pourquoi pas?

— Eh! toutes les maisons sont fermées.

— Holà! morveux, arrête un peu, mon ami!

Mais le personnage continua sa route sans répondre à cette invitation.

(1) Plus logiques que nous, les Canadiens ont traduit les mots anglais *square* par *carré*, *wagon* par *char*, *rail* par *lisse*, etc.

— Veux-tu bien faire halte ! répéta la même voix.

— Il feint de ne pas entendre, le polisson, dit un autre. Jack, mon brave, apprends-lui ce que parler veut dire.

— Tu vas voir, répliqua Jack, en tirant la baguette de son fusil dont il cingla les épaules du récalcitrant, tandis que ses compagnons criaient :

— Il faut déculotter ce babouin et le fouailler d'importance.

Mais Jean, c'était lui, pirouetta subitement en faisant tourner son gourdin comme une fronde, et il en asséna au visage de maître Jack un coup si violent que le troupier alla rouler à quelques pas, en poussant des hurlements de rage.

Ses camarades partirent d'un éclat de rire dont le sourd-muet profita pour détaler à toutes jambes.

Par malheur, en frappant l'Anglais, Jean avait laissé tomber un petit papier que, pour plus de sûreté, il tenait roulé dans sa main, autour de la poignée de son bâton.

Découvrant bientôt la perte qu'il avait faite, il revint avec précaution sur ses pas ; la patrouille était éloignée ; il fouilla le carré Chaboillez en tous sens, mais il lui fut impossible de trouver ce qu'il cherchait.

Jean se jeta comme un fou dans la rue Saint-Maurice, et, traversant la rue Mac-Gill, arriva à la place de la Douane par les rues Lemoine, Saint-Pierre et Saint-Paul.

Un canot abordait, à ce moment, dans le bassin du Roi.

Craignant que ce canot ne fût monté par des Anglais, le sourd-muet se cacha à l'angle de la place et de la rue Capitale.

Un homme s'élança de l'embarcation sur le quai et traversa la place de la Douane.

Jean, qui le surveillait du regard, reconnut Co-lo-mo-o.

Il courut à lui.

La conversation suivante s'établit aussitôt entre eux par dactylologie.

CO-LO-MO-O. — Que faites-vous ici?

JEAN. — Je vais sans doute où vous allez!

CO-LO-MO-O. — Comment?

JEAN. — Vous allez à l'assemblée des *Fils de la Liberté*, j'y vais aussi.

CO-LO-MO-O. — Vous?

JEAN. — Oui, moi! vous en êtes surpris?

CO-LO-MO-O. — Qu'y allez-vous faire? vous n'entendez pas, vous ne pouvez pas vous faire comprendre.

JEAN. — Je lis sur le visage les pensées des hommes.

CO-LO-MO-O. — Mais quel intérêt y avez-vous?

JEAN. — Mon père était patriote; un jour les Anglais pénétrèrent chez nous, en l'absence de ma mère; ils venaient pour arrêter mon père; il se défendit, il tua deux de ses ennemis; enfin, terrassé par le nombre, il

fut mortellement blessé, puis crucifié, avec des clous, dans la ruelle de son lit (1). Alors ma mère me portait dans son sein; elle était enceinte de huit mois. En rentrant, elle s'évanouit... Elle me mit au monde avant terme.

CO-LO-MO-O (*prenant la main du sourd-muet et la serrant avec force*). — Je comprends.

Jean-Baptiste alors lui apprit qu'il venait de Beauharnais où tout était préparé pour un mouvement, mais que, sur le carré Chaboillez, il avait égaré un billet important, dont on l'avait chargé pour les patriotes de Montréal.

En causant, ils atteignirent la rue Sainte-Thérèse, qui recevait alors des gens mystérieux par ses cinq avenues. Ces gens s'observaient avec une attention soupçonneuse, échangeaient quelques paroles avec des sentinelles postées à chaque coin de la rue, puis couraient tour à tour à une porte qui s'ouvrait dès qu'on l'avait poussée d'une certaine manière, et se refermait aussitôt sur chaque arrivant.

Entrés par cette porte, Co-lo-mo-o et Jean se trouvèrent dans les ténèbres.

(1) Les exemples de cette horrible barbarie ne sont pas rares dans l'histoire du Canada. En 1832, un patriote canadien, Nadeau, fut pris par les Anglais et accroché, au moyen d'un clou planté dans la mâchoire inférieure, à l'aile d'un moulin à vent. *Il mit trois jours à mourir!*

Une main invisible les saisit l'un après l'autre par la main, leur fit avec les doigts des signes auxquels ils répondirent, et les guida à quelque distance. Ils s'arrêtèrent. On leur banda les yeux. Un nouveau conducteur s'empara d'eux et les mena dans une sorte de cave brillamment éclairée, où il enleva le bandeau qui leur couvrait les yeux.

La cave était remplie de monde.

A une table longue se tenaient cinq hommes masqués.

Derrière eux on lisait ces inscriptions en gros caractères :

ASSOCIATION DES FILS DE LA LIBERTÉ (1).

QUI PARJURE SON SERMENT MÉRITE LA MORT.

La plupart des assistants portaient des armes.

Les hommes masqués avaient devant eux, sur la table, des épées en croix et une Bible.

C'étaient le président ou grand-maître de la société, le vice-président, le premier député grand-maître, le trésorier, le secrétaire et le maître des cérémonies.

Le grand-maître était inconnu, même à la plupart des initiés ; mais le bruit courait qu'il se nommait Villefranche, avait été jadis notaire à Montréal, qu'à la suite de chagrins domestiques il avait voyagé dans le désert américain, d'où il était revenu secrètement pour diriger l'insurrection canadienne.

(1) Voir la *Huronne*.

Co-lo-mo-o alla droit à lui et l'entretint pendant quelques minutes, en tournant fréquemment les yeux sur le sourd-muet, resté près de la porte.

— Si cela est, répondit à voix basse le grand-maître, il faut taire cette fâcheuse nouvelle et précipiter le soulèvement. Vous irez cette nuit à Beauharnais et profiterez de l'exaspération causée par les dernières arrestations pour entraîner les habitants à Montréal.

— J'irai, dit le Petit-Aigle.

— Vous tâcherez d'arriver dans la matinée de dimanche, au moment de la messe. Les troupes seront à leurs temples; nous nous jetterons sur les casernes pour y prendre les armes qui nous manquent.

— Bien.

— Et si vous rencontrez Robert Neilson (1), qui doit s'approcher par Napierville, avec une bande d'Américains, vous l'engagerez, de tout votre pouvoir, à vous suivre à Montréal. Nous jouons notre dernier coup, mais avec grande chance de gagner. Les atrocités de Colborne et de ses séides ont tourné de notre côté les partisans du gouvernement eux-mêmes. Allez donc, jeune Aigle, et recommandez à Jean-Baptiste de ne point faire mention du billet qu'il a perdu. Dimanche, à dix heures, nous vous attendrons à Montréal.

Co-lo-mo-o sortit en emmenant avec lui le sourd-muet.

(1) Il s'agit ici du frère de celui qui combattit à Saint-Denis.

— Citoyens, dit alors le grand-maître à la foule des conspirateurs, je vous avais prévenu que l'Angleterre nous leurrerait encore de ses promesses mensongères. La réalité a confirmé mes prophéties. A la suite de notre glorieuse tentative de l'année dernière, le ministère britannique a délégué ici, sous prétexte d'apaiser les justes murmures de la population, un lord Durham qui, après avoir paradé à Québec et à Montréal, après nous avoir bercés par ses fausses protestations d'amour et de respect pour nos personnes, vient de retourner dans son pays, nous livrant, nous, nos biens, nos femmes, nos enfants, à la brutalité des hordes barbares que sir John Colborne traîne à sa suite. Lord Durham s'est embarqué hier, et depuis lors, c'est-à-dire depuis vingt-quatre heures, plus de cinq cents personnes ont été entassées dans les cachots. Demain, il y en aura mille ; après-demain, cinquante poteaux seront dressés à Montréal et à Québec ! N'ayant pu vous faire abjurer votre nationalité, l'Angleterre la veut noyer dans votre sang !

— Nous résisterons jusqu'à la mort ! clamèrent plusieurs voix.

— Eh ! qui parle de résistance ! reprit l'orateur avec force. Où nous a-t-elle menés, la résistance ? Demandez-le aux ruines fumantes de Saint-Charles, de Saint-Eustache, de Saint-Benoît. Non, plus de cette tactique insensée ; plus de résistance passive ! mais l'attaque, mais l'agression, mais prenons l'initiative d'une rencontre avec nos ennemis.

Une violente rumeur, accompagnée d'un grand désordre, s'éleva en ce moment vers la porte de la cave.

— Les troupes ! nous sommes cernés ! s'écria un homme qui venait d'entrer brusquement.

— Ah ! murmura le président avec amertume, il y a un traître parmi nous ; et il ajouta d'un ton élevé : Citoyens, soyez sans crainte, nous nous échapperons par le passage secret qui traverse la rue Saint-Paul jusqu'au quai ; mais rappelez-vous de descendre en armes, dimanche, à neuf heures du matin. Encore une fois, citoyens, mes amis, je vous prédis la victoire, car le frère du vainqueur de Saint-Denis, Robert Neilson, débarquera à dix heures dans la rue des Commissaires, avec vingt mille hommes. Maintenant, filez sans bruit, la porte est ouverte !

Et, donnant l'exemple à tous, il s'élança par une trappe placée sous la table, dans un sombre couloir qui s'enfonçait profondément sous la terre.

Pendant qu'une compagnie du 32e régiment envahissait la cave, et pendant qu'une partie des conjurés réussissait à s'évader, Co-lo-mo-o remontait, en courant suivant la coutume indienne, le chemin de Lachine.

La pluie avait cessé pour faire place à un vent furieux qui tordait, brisait, déracinait les arbres et remplissait l'atmosphère de plaintes déchirantes.

Quand le Petit-Aigle arriva à Lachine, la tempête sévissait dans toute sa rage.

C'eût été folie que de songer à traverser le Saint-Laurent pour se rendre à Beauharnais, éloigné de trois lieues, environ. Nul batelier, si habile qu'il fût, n'aurait pu gouverner un canot sur le fleuve par un temps semblable.

L'ouragan dura toute la nuit. Bon gré, mal gré, Co-lo-mo-o dut attendre au lendemain pour remplir sa mission. Parti de Lachine à huit heures, il n'aborda vis à vis de Beauharnais que vers deux heures, si redoutable était encore la colère des eaux.

Environné aussitôt par une multitude de patriotes armés, avides d'avoir des nouvelles, le Petit-Aigle s'acquitta de son message.

Il déclara qu'il fallait envoyer un courrier à Neilson et descendre immédiatement à Montréal pour y joindre les Fils de la liberté dans la matinée du dimanche.

On se conforma à son avis ; mais, avant de quitter le village, les insurgés assaillirent la maison d'un certain Ellice, chef du parti anglais à Beauharnais et un des hommes influents de la colonie, grâce à son mariage avec la fille de lord Grey, wigh très-puissant dans la Grande-Bretagne.

Le siége de cette maison prit du temps, et les patriotes, après l'avoir mise à sac et s'être emparés d'Ellice, qui fut donné en garde au curé de la paroisse, s'acheminèrent vers Montréal par la rive méridionale du Saint-Laurent.

Leur dessein était de passer à Caughnawagha, où Co-lo-mo-o pensait recruter une centaine d'Indiens autrefois

dévoués à sa famille. Malheureusement, depuis la mort de Nar-go-tou-ké et le départ du Petit-Aigle, le pouvoir de Mu-us-lu-lu avait grandi. Par la séduction ou la terreur, il s'était gagné tous les Iroquois et avait rallié les dissidents à la couronne d'Angleterre.

Ce changement s'était surtout opéré pendant le séjour de Co-lo-mo-o à la baie de Ha-ha, et le jeune sagamo, revenu, il y avait une semaine au plus, et contraint de se cacher pour se soustraire au mandat d'amener qui le poursuivait, n'avait encore osé paraître à Caughnawagha.

Mu-us-lu-lu le savait dans les environs. Il mettait tout en œuvre pour le surprendre et le livrer aux Anglais.

Averti, par des espions, que le Petit-Aigle s'avançait vers Caughnawagha avec un gros bataillon de Canadiens, Mu-us-lu-lu, qui assistait alors au service divin, sortit de l'église et engagea les Iroquois à se porter au devant d'eux, comme s'ils étaient tout disposés à épouser leur cause.

— Vous les inviterez à boire et à se reposer, leur dit-il, et, quand ces damnés rebelles ne seront plus sur leurs gardes, nous les entourerons et les enchaînerons pour les mener au grand Ononthio (1), qui nous récompensera par des dons de poudre, de balles, de couvertes et d'eau de feu.

(1) C'est le nom donné par les Indiens au gouverneur du Canada.

Personne ne se hasarda à combattre cette insigne perfidie.

Les insurgés, sans défiance, furent pris au piége.

Tandis qu'ils trinquaient fraternellement avec les Iroquois, ceux-ci se précipitèrent sur les armes qu'ils avaient disposées en faisceaux autour d'eux et massacrèrent les Canadiens.

Mu-us-lu-lu ne se montra qu'au moment de l'attaque. Il se jeta sur Co-lo-mo-o, le saisit par derrière, et, aidé le deux robustes sauvages, lui garrotta les mains et les pieds.

— Ouah (1) ! mon frère a fait la grimace sur ma fille, dit-il avec un rire diabolique, nous verrons quelle grimace nouvelle il fera au bout d'une corde !

Le jour même, Mu-us-lu-lu traîna le Petit-Aigle, avec soixante-dix autres prisonniers, à Montréal, devant sir John Colborne, qui lui adressa des compliments chaleureux.

Le chef indien en conçut un tel orgueil, qu'il s'écria avec toute l'emphase de la présomption exaltée à son dernier degré :

— Les Visages-Pâles ne savent pas faire la guerre ; que le grand Ononthio le permette à Mu-us-lu-lu, et avant que le soleil se soit couché deux fois Mu-us-lu-lu lui rap-

(1) Une des exclamations ordinaires des Indiens ; les Anglais l'écrivent *waughl*.

portera la scalpe de tous les chiens de Français qui sont dans ce pays (1).

Mais à peine avait-il parlé, qu'il pâlit, chancela et s'affaisse dans une mare de sang, sur la place Jacques Cartier où se passait cette scène.

Il avait été frappé mortellement dans le dos par un couteau-poignard.

Une foule compacte de curieux se pressait autour de sir John Colborne et des prisonniers.

Vainement chercha-t-on l'assassin : il fut introuvable.

Néanmoins, de graves soupçons planèrent sur Jean, le sourd-muet de Lachine, qu'on avait vu se faufiler entre les spectateurs et rôder près de Mu-us-lu-lu.

Que ce fût lui ou non, il s'était éclipsé.

(1) Historique. — (*English Reporter*, années 1838-39.)

e
a
d

g
h

t
I
s
la
é

CHAPITRE XX

DÉNOUEMENT

La sombre épopée touchait à sa péripétie. Les patriotes canadiens étaient anéantis; l'odieux sir John Colborne achevait de les étouffer sous les ruines de leurs habitations, de les noyer dans les flots de leur propre sang.

Le lendemain des événements que nous n'avons fait qu'esquisser, le *Herald* de Montréal publiait ces incroyables blasphèmes :

« Pour avoir la paix, il faut que nous fassions une solitude ; il faut balayer les Canadiens de la face de la terre... Dimanche soir, tout le pays en arrière de Laprairie présentait l'affreux spectacle d'une vaste nappe de flammes livides, et l'on rapporte que pas une maison rebelle n'a été laissée debout. Dieu sait ce que vont devenir les Cana

diens qui n'ont pas péri, leurs femmes et leurs familles, pendant l'hiver qui approche, puisqu'ils n'ont devant les yeux que les horreurs de la faim et du froid.....

« Néanmoins il faut que la suprématie soit maintenue, qu'elle demeure inviolable, que l'intégrité de l'empire soit respectée, et que la paix et la prospérité soient assurées aux Anglais, même aux dépens de la nation canadienne entière. »

« Sir John Colborne n'eut qu'à promener la torche de l'incendie, écrit M. Garneau, sans plus d'égards pour l'innocent que pour le coupable ; il brûla tout et ne laissa que des ruines et des cendres sur son passage. »

On convertit plusieurs maisons particulières en geôles, les prisons ordinaires étant combles depuis les culs de basse-fosse jusque sous le toit ; celle de Montréal ne renfermait pas moins de sept cent cinquante-trois inculpés.

La loi martiale fut proclamée. Sous l'empire de la terreur organisée par ce sir Colborne à qui l'Angleterre conféra le titre de lord Seaton pour le récompenser de ses monstrueux services, et dont les paysans canadiens changèrent le nom en celui de lord Satan, sous l'empire de cette terreur, les cours condamnèrent quatre-vingt-neuf prévenus à mort, quarante-sept à la déportation à Botany-Bay, une foule d'autres à la Bermude, et confisquèrent tous leurs biens.

De retour à Québec avec son père, qui l'avait ramenée, peu après le brusque départ de Co-lo-mo-o, Léonie de

Repentigny, la triste Léonie dévorait avidement les journaux. Elle espérait en tremblant y apprendre ce qu'il était devenu. Mais, quoiqu'il eût été arrêté le 4 novembre, le 20 elle ignorait encore son sort.

Ce jour-là, M. de Repentigny entra dans sa chambre en tenant une gazette à la main.

— Ah ! ah ! dit-il en souriant avec la satisfaction d'un homme qui apporte une excellente nouvelle, nous allons donc enfin apprendre la sagesse à messieurs les rebelles. J'ai le plaisir de t'annoncer, ma fille, que je suis sur le point d'être nommé juge en chef. Embrasse-moi, car ce n'est plus avec un simple baronnet, mais avec un lord, que nous te marierons : seras-tu heureuse de t'entendre appeler *Your ladyship* (1), hem? J'ai déjà jeté les yeux sur un secrétaire d'ambassade... Mais nous en causerons plus tard, quand ton deuil sera fini. Voici le *Herald* du 19; il y a un article superbe; tiens, lis.

Et le digne serviteur de la couronne britannique tendit le journal à sa fille, en marquant avec l'ongle un entre-filet ainsi conçu :

« Nous avons vu la nouvelle potence construite par M. Brondson, et nous croyons qu'elle sera dressée aujourd'hui devant la nouvelle prison, de sorte que les rebelles pourront jouir d'une perspective qui ne manquera pas

(1) Titre donné aux femmes des lords anglais; il est intraduisible en français.

sans doute d'avoir l'effet de leur procurer un sommeil profond et des songes agréables. Six ou sept s'y trouveront à l'aise; mais on y en pourra mettre davantage dans un cas pressé (1). »

— N'est-ce pas que c'est bien touché? demanda M. de Repentigny, pirouettant sur les talons et sortant sans attendre la réponse de Léonie.

Glacée par cet exécrable cynisme, elle laissa glisser la feuille sur le tapis.

Après quelques moments, elle se pencha, ramassa le hideux papier, et le parcourut vaguement en détournant toutefois ses yeux des lignes sanglantes que son père lui avait fait lire.

Sur la page suivante, elle fut frappée par ces mots :

« Plusieurs prisonniers importants, parmi lesquels se trouvent quelques Indiens, vont être transférés à Québec, pour y être interrogés par une commission spéciale. On dit qu'ils seront embarqués ce soir sur un navire du Gouvernement. »

— Ah! mon Dieu! Paul est avec eux; j'en suis sûre, j'en ferais le serment! Il faut que je le voie! s'écria Léonie, éclairée par un de ces pressentiments qui sont familiers aux natures ardentes.

Elle se leva transfigurée et courut au cabinet de M. de Repentigny.

(1) Historique. — Hélas!

— Mon père, lui dit-elle vivement, on amène aujourd'hui des prisonniers à Québec!

— De quel ton tu me dis cela!

— Je voudrais...

— Assister à leur débarquement? Rien de plus facile. Je t'y conduirai moi-même. J'ai envie de voir la figure de ces imbéciles. Quelle heure est-il?

— Dix heures.

— Ils ne seront pas ici avant onze. Va t'habiller; tu as tout le temps.

Inquiète, mais presque joyeuse, la jeune fille eut bientôt fait sa toilette; elle se transporta avec son père dans la Basse-Ville, sur le quai de la Reine.

Un navire à vapeur descendait le Saint-Laurent, en bas du cap Diamant.

Le cœur de la jeune fille battit avec force.

— C'est là qu'il est... chargé de fers... se disait-elle déjà.

Des pleurs montèrent à ses yeux, et il lui fallut se faire violence pour les comprimer sous ses paupières brûlantes.

— Ah! ah! disait M. de Repentigny, en frappant du pied, sais-tu qu'il fait froid, aujourd'hui? Nos gaillards ne doivent pas avoir chaud dans la cale du bâtiment. Pour ma part, je ne voudrais, ma foi, pas être à leur place. C'est qu'il gèle à pierre fendre! Comme l'hiver arrive de bonne heure, cette année! Si cela continue, dans

huit jours le fleuve sera pris et la navigation fermée. Singulier caprice que tu as eu de sortir par un temps... Ah! voici le vapeur qui touche à son *wharf*... Mais, qu'as-tu donc? Comme tu frissonnes? Veux-tu rentrer?

— Oh! non, non, mon père, restons encore, je vous en supplie!

— Ah! les femmes! les femmes! marmotta M. de Repentigny, en haussant complaisamment les épaules; les femmes, elles ne sont que fantaisie!

Cependant le bateau avait été amarré.

Attachés deux à deux, les patriotes sortaient entre une double rangée de soldats qui les accablaient de mauvais traitements.

Une foule sombre, silencieuse, encombrait le quai.

— Approchons, dit M. de Repentigny. Je n'ai qu'un mot à dire pour faire disperser toute cette canaille.

— Non, non, je suis très-bien ici, répondit Léonie... Oh! Paul! mon Dieu! ajouta-t-elle à mi-voix.

Co-lo-mo-o paraissait effectivement sur le pont du vapeur. Lié à un autre Indien, il n'avait rien perdu de son stoïcisme méprisant.

Au moment où il passa du vaisseau sur le quai, une femme, une sauvagesse, enfonça la haie de militaires et se précipita vers le Petit-Aigle, en criant:

— Le fils de Nar-go-tou-ké! Rendez-moi le fils de Nar-go-tou-ké!

Et elle l'entoura de ses bras, mordit avec rage la chaîne

qu'il avait au poignet, essaya de la briser avec ses dents.

Co-lo-mo-o tressaillit. Son visage se contracta; tout son sang parut s'allumer dans ses veines; il se pencha vers sa mère comme pour la baiser au front.

Mais déjà un sergent brutal, arrachant Ni-a-pa-ah à son étreinte, la repoussait dans la multitude avec la crosse de son fusil.

Co-lo-mo-o dompta magiquement son émotion, se contentant d'abaisser sur le sergent un regard dédaigneux.

Et il suivit froidement ses compagnons d'infortune.

— Un bel homme! un bel homme! en vérité; c'est dommage qu'il soit destiné au gibet, fit M. de Repentigny, examinant l'Indien à travers une face à main.

— Ah! mon père, sanglota Léonie.

— Eh bien, tu pleures! qu'y a-t-il donc?

— Cet homme, c'est le pilote qui, à bord du *Montréalais*, m'a sauvé la vie.

— Vraiment?

— Oh! faites-lui rendre la liberté!

— La liberté! moi, m'employer pour un rebelle, au moment d'être élevé à la charge de juge en chef; moi, un magistrat! Vous êtes folle, Léonie!

— Sans lui, pourtant... murmura-t-elle.

— Sois tranquille, je lui enverrai quelque argent pour adoucir la rigueur de sa captivité... Mais partons. Vos

armes m'impatientent... On nous remarque... C'était peut-être pour voir ce sauvage... Ah ! si je soupçonnais...

M. de Repentigny entraîna la jeune fille, en accentuant ses paroles d'un geste qui eût banni toute espérance du cœur de Léonie, si elle se fût jamais abusée sur les dispositions de son père.

Rentrée à leur maison, sur la place du Marché, vis à vis de la caserne, Léonie appela aussitôt son frère de lait dans sa chambre. La vue de son amant avait chassé son apathie. Ses forces, son activité lui étaient revenues comme par enchantement. Ayant reconnu Ni-a-pa-ah, dont la physionomie expressive avait fait une impression profonde sur sa mémoire lors de la scène du wigwam, elle voulut s'aboucher aussitôt avec elle, pour l'exécution d'un plan qui déjà germait dans son cerveau.

— Antoine, dit-elle au jeune homme, plus que jamais j'ai besoin de tes services. Tout à l'heure, au débarquement des prisonniers, la mère de l'Indien qui m'a arrachée aux flammes a été blessée par un soldat. Va à la Basse-Ville et hâte-toi de savoir où elle demeure.

Antoine n'eut pas de peine à trouver Ni-a-pa-ah, qu'un pauvre pêcheur — la misère est plus compatissante que la richesse — avait transférée à sa cabane, rue Champlain, sur le bord du fleuve.

Léonie y vola.

Atteinte à la tête par la crosse du sergent, Ni-a-pa-ah

avait perdu une quantité de sang considérable. La fièvre s'était emparée d'elle. Elle délirait.

Mademoiselle de Repentigny manda un médecin.

— Si elle s'en tire, elle sera folle, répondit le praticien, après avoir examiné la malade.

Léonie jouissait de toute la liberté d'action des jeunes Anglaises. Elle s'établit au chevet de la moribonde, passa la plus grande partie de ses journées près d'elle, et, pendant trois semaines, la soigna avec la sollicitude de la plus affectueuse des filles. Mais ses soins étaient infructueux. Le mal empirait. Ni-a-pa-ah délirait toujours, annonçant dans ses hallucinations que l'heure suprême des Iroquois était venue, et que le dernier d'entre eux mourrait bientôt sans postérité, parce que elle, Ni-a-pa-ah, avait désobéi aux Manitous, en méprisant les prédictions de sa mère, la Vipère-Grise, pour suivre Nar-go-tou-ké à la Nouvelle-Calédonie.

Cependant Léonie cherchait un moyen de faire évader Co-lo-mo-o, qu'on avait enfermé à la citadelle de Québec. Grande était la difficulté. Cette citadelle, le Gibraltar du Nouveau-Monde, est perchée, comme un nid d'aigle, sur des rochers escarpés à plus de cent mètres au-dessus du Saint-Laurent. Une triple enceinte la défend du côté de la ville, et du côté du fleuve, où elle est presque inaccessible, ses murs ont cinquante pieds de haut.

Avec le consentement de M. de Repentigny, il eût été facile à Léonie de pénétrer dans la formidable bastille.

Mais à ce consentement, il ne fallait pas songer. Pourtant le rigide magistrat permit à sa fille de faire passer quelques provisions de bouche à son protégé. Elle profita de la permission pour coller sous une assiette un papier à l'adresse de Co-lo-mo-o. Elle lui disait entre autres choses qu'elle lui ferait parvenir un livre et que, s'il voulait se mettre en communication avec elle, il n'avait qu'à piquer avec une épingle les lettres nécessaires à l'expression de ses pensées, à marquer les pages du livre et à le lui renvoyer. Elle-même en ferait autant.

Apporté quelque temps après au guichet de la citadelle, le livre y fut l'objet d'une inspection minutieuse. Le commandant ne savait trop s'il devait le recevoir. Léonie n'avait point l'autorisation de M. de Repentigny; mais, heureusement pour elle, on supposa qu'il s'intéressait directement à Co-lo-mo-o, puisqu'il souffrait que sa fille lui fît porter des aliments, et le volume fut remis.

C'était le *Télémaque*. Il contenait une longue lettre, tracée sur une partie du Livre Ier. Léonie donnait à Paul des nouvelles de sa mère, le priait de lui écrire, et renouvelait ses offres instantes de service.

Le Petit-Aigle renvoya l'ouvrage au bout d'une semaine.

Après s'être enfermée chez elle, mademoiselle de Repentigny l'ouvrit avec une trépidation d'anxiété indicible.

Il y avait un signet au Livre XXI.

Ce livre commence ainsi :

« A peine Adraste fut mort que tous les Dauniens, loin de déplorer leur défaite et la perte de leur chef, se réjouirent de leur délivrance; ils tendirent les mains aux alliés en signe de paix et de réconciliation. Métrodore, fils d'Adraste, que son père avait nourri dans des maximes de dissimulation, d'injustice et d'inhumanité, s'enfuit lâchement. Mais un esclave, complice de ses infamies et de ses cruautés, qu'il avait affranchi et comblé de biens, et auquel il se confia dans sa fuite, ne songea qu'à le trahir pour son propre intérêt. »

Des petits trous, imperceptibles à moins d'être prévenu et de tenir le feuillet devant une lumière vive, avaient été faits sur différentes lettres.

Numériquement, elles représentaient, en comptant depuis la première de la première ligne, les lettres 17, 23, 50, 79, 89, 114, 168, 218, 225, 227, 245, 258, 272, 361, 388, 389, 395, 402.

Réunies ensemble et agencées de façon à former des mots, ces lettres signifient « *merci, vous êtes bonne*. »

Ce n'était guère, pour un cœur passionné comme celui de Léonie; et pourtant elle se sentit transportée de joie.

L'amour se contente de si peu, quand longtemps on lui a refusé tout ! Du reste ce sentiment étrange vit de famine et meurt d'abondance.

Près du lit de Ni-a-pa-ah, mademoiselle de Repentigny avait fait connaissance de Jean-Baptiste le sourd-muet, qu'elle avait trouvé, un matin, familièrement installé

dans la chambre de la malade. En quelques heures ils se comprirent. Le nain se prit d'affection pour la jeune fille.

Heureuse que son stratagème eût réussi, elle courut en informer Jean-Baptiste.

Il pleurait silencieusement, debout, appuyé sur son bâton, près de Ni-a-pa-ah agonisante.

Tout à coup la squaw se plaça sur son séant, promena autour d'elle un regard effaré qui n'avait plus rien d'humain, et elle psalmodia un chant bizarre, cadencé; puis sa tête retomba sur le traversin.

Elle était morte.

Léonie se mit pieusement à genoux et pria devant le cadavre.

Quand elle eut fini, Jean-Baptiste l'entraîna dans une pièce voisine et lui dit par une pantomime éloquente :

— Je vais me faire mettre en prison ; puisque la femme de celui qui fut mon ami n'est plus, je veux travailler à délivrer leur fils.

Et, comme Léonie paraissait douter du succès, il dévissa la poignée de son bâton et montra à l'intérieur une cavité contenant plusieurs petites limes très-fines; ensuite il referma cette cavité et indiqua ses jambes tortues dont il ne pouvait faire usage sans un appui, ce qui voulait dire que, si on l'incarcérait, on lui laisserait sa béquille.

— Mais comment obtenir l'incarcération à la citadelle? demanda la jeune fille.

Jean sourit.

— Dans deux heures j'y serai, fit-il.

Il sortit, monta à la Ville-Haute, sur la place du Marché, s'approcha de la caserne, saisit le drapeau fixé à la porte, le déchira et le traîna dans la boue.

Il n'en fallait pas tant alors pour se faire arrêter.

Le soir même, Jean-Baptiste couchait à la citadelle, et il y couchait avec son bâton. On n'avait pas même eu l'idée de le lui enlever.

Mais il n'avait pas été placé dans le même cachot que Co-lo-mo-o.

Léonie avertit ce dernier de la généreuse tentative du nain, puis elle attendit. Un mois s'écoula. Seule, la fièvre soutenait mademoiselle de Repentigny; elle mangeait à peine, ne dormait pas, se consumait dans une impatience dévorante.

Chaque semaine elle envoyait un livre nouveau, chargé de souhaits ardents pour son bien-aimé; mais il y répondait peu, quelques mots affectueux seulement.

Cela suffisait à Léonie; elle baisait cent fois les caractères pointés à l'aiguille.

La Cour martiale poursuivait opiniâtrément sa tâche homicide. Treize (1) condamnés avaient déjà péri sur l'échafaud.

On parlait d'une nouvelle *fournée!*

(1) Et non *dix*, comme je l'ai dit par erreur dans la *Huronne*.

Il n'était pas douteux que Paul y serait compris. Léonie ne vivait plus ; sa raison s'égarait, quand elle reçut l'avis suivant, dans une *Imitation de Jésus-Christ :*

« *Vu l'homme; nuit prochaine.* »

Quelques jours auparavant, Jean-Baptiste avait réussi à voir Co-lo-mo-o, enfermé dans la tour du Télégraphe, au-dessus du cap Diamant. Il lui avait donné les limes cachées dans sa béquille, et l'Indien, ayant scié ses fers, s'était fabriqué une corde avec la paille de son lit.

De la mie de pain, frottée de rouille, lui servait à dissimuler l'effraction de la chaîne qu'il avait aux pieds ; un trou creusé dans son cachot recélait, pendant le jour, la corde de paille, jusqu'à ce qu'elle fût terminée.

Ensuite, avec les limes, avec les débris de ses fers, avec ses ongles, il pratiqua une ouverture sous la porte, et le 25 janvier 1839, à minuit, Co-lo-mo-o quittait furtivement la prison où il languissait depuis près de trois mois.

Au bas du cap Diamant, Léonie, accompagnée de son fidèle Antoine, tenait ses regards attachés sur la tour du Télégraphe, avec une tension telle qu'elle en avait le vertige, et que des fantômes sanglants tourbillonnaient devant eux.

Les minutes, pour elle, étaient effroyablement longues. Mais elle ne les pouvait compter. Elle avait perdu la mesure du temps ; elle n'en savait plus apprécier la durée.

Il faisait noir, bien noir, le vent soufflait en tempête,

et le Saint-Laurent poussait sur ses grèves des hurlements de bête fauve.

Voici qu'une ombre se profile au faîte de cette tour si avidement scrutée ; mais cette ombre est haute, mais elle se détache si peu des ténèbres environnantes, qu'il faut les yeux d'une amante pour la discerner à pareille distance. Le cœur de la jeune fille cesse de palpiter, ses paupières se ferment, des bourdonnements remplissent ses oreilles.

Soudain, répété par mille échos, un coup de feu retentit au sommet de la citadelle.

Et, à la lueur de l'éclair qui a déchiré l'obscurité, Antoine a vu un homme suspendu dans l'espace à une corde attachée à la tour.

Le bruit sourd et mat, sinistre, d'un corps s'écrasant sur le sol, résonne.

— Ah ! exclame Antoine, le malheureux a été découvert ; une sentinelle l'a tué !

Léonie n'est plus là ! A peine a-t-elle entendu la détonation qu'elle s'est élancée vers la cime du cap. Une ardeur incroyable, surnaturelle, l'anime, lui prête des ailes. Avec l'agilité d'une panthère, elle escalade ces rochers dont l'aspect seul fait frémir, elle arrive au pied de la tour, se penche sur le corps pantelant, brisé, de Co-lo-mo-o, le baigne de ses larmes et de ses baisers.

On crie sur les remparts, on ouvre avec fracas les lourdes portes de la citadelle ; des torches circulent çà et là. Léonie est menacée. Si on l'aperçoit on tirera sur

elle. Mais est-ce qu'elle voit, est-ce qu'elle entend, est-ce qu'au-delà de ce corps il y a un monde pour elle?

L'Indien n'a point rendu l'âme encore. Il pousse un gémissement. Il cherche de sa main affaiblie la main de la jeune fille, la pose sur son cœur et laisse tomber ces paroles dans un dernier soupir :

— Je l'aimais pourtant!

. . . .

Un an après, aux Ursulines de Québec entrait mademoiselle Léonie de Repentigny, en religion sœur Paul.

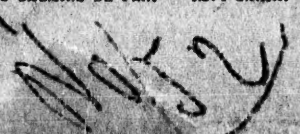
Jean-Baptiste, le sourd-muet, avait été déporté à Sydney.

Gigny, 28 juillet-17 août 1862.

TABLE

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny

IMP. CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMP. CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 267



LÉVY

OUCHE

ERTINAZZI....

SAND

BOIS-DORÉ...

DE FRANCE....

ART........

or —Cora.....

vinia........

VILLAGE....

l'Acad. fran

ARDOU

rsonne qui